

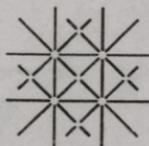
# ARBA 5

ACTA ROMANICA BASILIENSIA  
août 1995

Simona Pekarek & Georges Lüdi, édés.

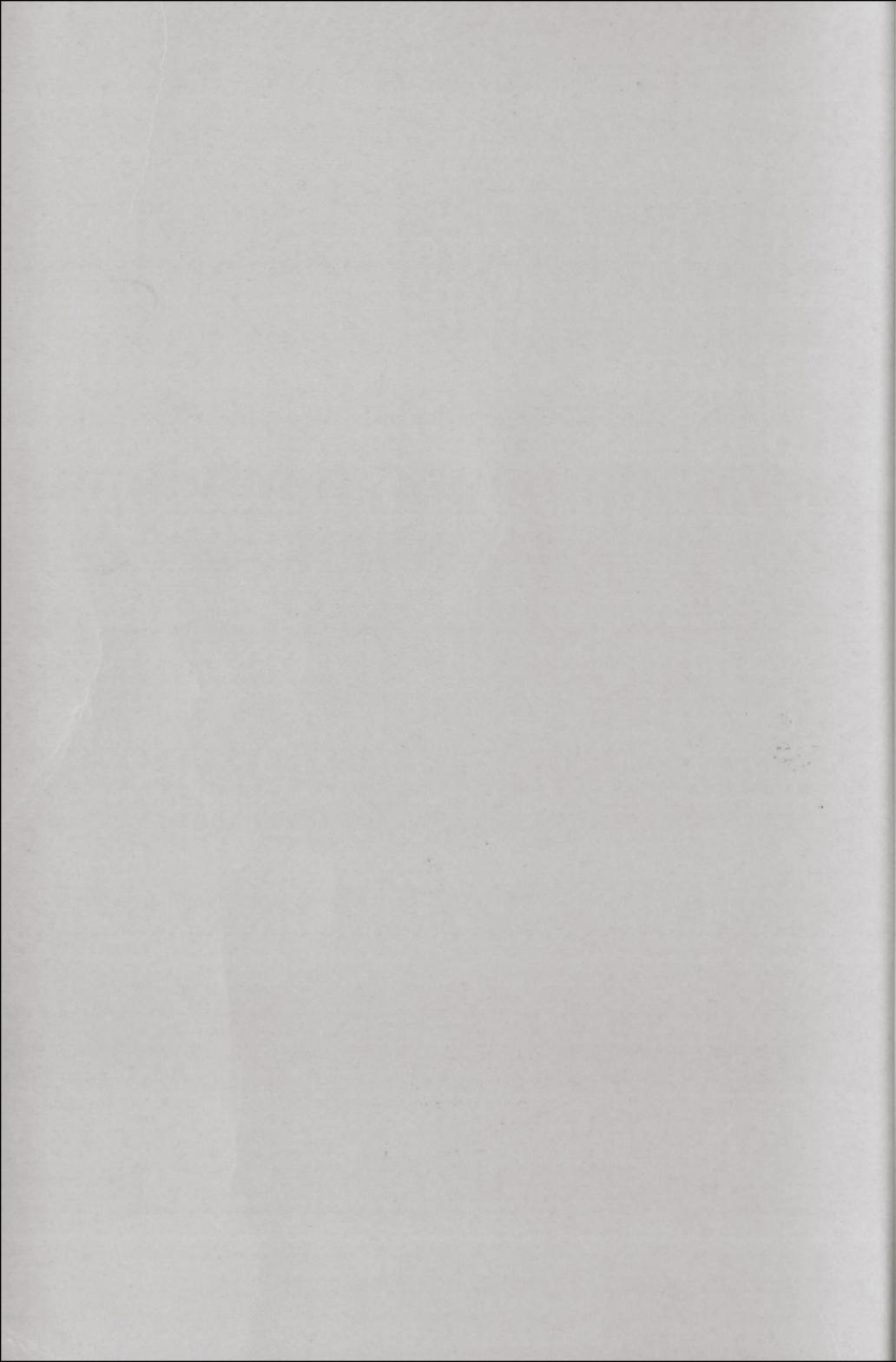
## Sémantique et représentations

Contributions aux journées de linguistique Strasbourg - Bâle  
Bâle, 2-4 décembre 1993



UNI  
BASEL

Université de Bâle  
Institut des Langues  
et Littératures Romanes  
Stapfelberg 7-9  
CH-4051 Basel



Die in diesem Bericht enthaltenen Angaben sind  
auf dem Stand der Wissenschaft zum Zeitpunkt der  
Abfassung dieses Berichts beruhen.

Die in diesem Bericht enthaltenen Angaben sind  
auf dem Stand der Wissenschaft zum Zeitpunkt der  
Abfassung dieses Berichts beruhen.

Die in diesem Bericht enthaltenen Angaben sind  
auf dem Stand der Wissenschaft zum Zeitpunkt der  
Abfassung dieses Berichts beruhen.

Die in diesem Bericht enthaltenen Angaben sind  
auf dem Stand der Wissenschaft zum Zeitpunkt der  
Abfassung dieses Berichts beruhen.

Die in diesem Bericht enthaltenen Angaben sind  
auf dem Stand der Wissenschaft zum Zeitpunkt der  
Abfassung dieses Berichts beruhen.

Die **Acta Romanica Basiliensia** sind eine Publikation  
des Romanischen Seminars der Universität Basel.

Es sind weitere Faszikel in französischer, italienischer und hispanischer Sprach- und  
Literaturwissenschaft geplant.

Herausgeber:

Claude Blum, Germán Colón, Robert Kopp, Georges Lüdi,  
Ottavio Lurati, Maria Antonietta Terzoli

Copyright © Romanisches Seminar der Universität Basel 1995

ISSN 1022-6176

ISBN 3-907772-04-0



Weitere Exemplare dieses Faszikels sind zum Preis von SFr. 18.- erhältlich bei:  
Romanisches Seminar Universität Basel, Stapfelberg 7/9, CH 4051 Basel  
Telefon #41.61.261 61 92 / Fax #41.61.261 61 41

# ARBA 5

M48048

ACTA ROMANICA BASILIENSIA  
août 1995

Simona Pekarek & Georges Lüdi, eds.

**Sémantique et représentations**

Contributions aux journées de linguistique Strasbourg - Bâle  
Bâle, 2-4 décembre 1993



Phil 2s 1861:5

1392814

all 226948

ARBA 5

ACTA ROMANICA BASILIENSIS  
1995

Simon Pokorski & Georges Loh, eds.

Séminaires et représentations

Contributions aux journées de linguistique strasbourgeoise - 1995  
8316, 2-4 décembre 1995



UNIVERSITY OF STRASBOURG  
LIBRARY

## TABLE DES MATIÈRES

Préface ( <i>Georges Lüdi</i> )	vii
Introduction ( <i>Simona Pekarek</i> )	ix
<b>I. Les représentations du sens et le sens des représentations: phraséologie</b>	1
Zur phraselogischen Bedeutung. Ein methodologischer Beitrag zu empirischen Bedeutungsbeschreibungen <i>Annelies Häcki Buhofer</i>	3
Phraseologie als Modell <i>Gertrud Gréciano</i>	23
Repräsentationsmuster der Phraseographie <i>Claudia Hegedüs</i>	37
"réussir/gelinger": La productivité phraséologique du concept en allemand et en français <i>Marie-Laurence Drillon</i>	49
L'iconotexte de métaphore - image de l'image <i>Bernadette Hoffmann</i>	57
<b>II. Représenter - catégoriser</b>	63
Noms subordonnés: des termes marqués ou non? <i>Anne Theissen</i>	65
Approche linguistique de la notion de quantification: du concept aux occurrences <i>Céline Benninger</i>	91
Les noms massifs concrets et la structure "être une partie de" <i>Michèle Biermann Fischer, Danielle Crévenat-Werner</i>	107
<b>III: Dynamique des significations - dynamique des représentations</b>	125
Des événements énonciatifs révélateurs de sens <i>Irène Fenoglio</i>	127
Vom Affektivem und Semantik <i>René Schumacher</i>	141
Entre interaction et acquisition: le rôle des représentations en classe de langue étrangère <i>Simona Pekarek</i>	147

## TABLE DES MATIÈRES

	Franz (Franz) (181)
	Imitation (Imitation) (181)
I	Les représentations de soi et de son environnement physique
	La psychologie humaine - l'interaction entre l'homme et son environnement physique et social
	Psychologie au Moyen Âge
	Représentations de l'homme - l'homme et son environnement
	"L'homme et son environnement" - la psychologie humaine et son environnement
	L'homme et son environnement - l'homme et son environnement
II	Représentation - l'homme
	Noms subjectifs de l'homme - l'homme et son environnement
	Approche historique de la notion de l'homme
	En conclusion aux représentations de l'homme
	Les noms subjectifs de l'homme et son environnement
	Méthode historique de l'homme et son environnement
III	Dynamique de l'homme - l'homme et son environnement
	Dynamisme de l'homme et son environnement
	Von Albrecht und Johann - l'homme et son environnement
	Une introduction à l'homme et son environnement
	État de l'homme et son environnement

## Préface

Les contributions réunies dans ce volume témoignent d'une volonté profonde de collaboration entre universités. Elles représentent la trace écrite d'un séminaire regroupant, du 2 au 4 décembre 1993, des linguistes de l'Université de Bâle et des Universités de Louis Pasteur et des Sciences Humaines de Strasbourg.

Il y eut d'abord des contacts intermittents, dans le cadre de diverses manifestations scientifiques. Mais fallait-il vraiment que des chercheurs travaillant dans des universités voisines partent pour Londres, Nimègue ou Paris pour se rencontrer? Naquit alors l'idée des 'Rencontres régionales' qui réunissent régulièrement des chercheurs en linguistique travaillant dans un arc allant de Lyon à Strasbourg (voir les actes des journées de Strasbourg, de Lausanne, de Neuchâtel et de Bâle<sup>1</sup>). La volonté d'ouverture et celle de présenter toute la variété de recherches menées à bien dans les universités françaises, suisses et allemandes concernées ne débouchèrent toutefois pas particulièrement sur des contacts entre universités voisines; et les distances et les frais étaient parfois ressentis comme prohibitifs pour des étudiants, même avancés. Les *Journées de linguistique Strasbourg - Bâle* ont tenté de favoriser le contact direct entre Strasbourg et Bâle. Elles ont proposé un sujet commun: *sémantique et représentations* pour éviter une dispersion trop grande et ont inclus les étudiants de 3e cycle. L'atmosphère animée et amicale qui a marqué ces journées, mais aussi l'intérêt des présentations, dont certaines sont rassemblées dans ce numéro, ont éveillé chez tous les participants un sentiment de réussite et la volonté de continuer dans cette voie.

---

<sup>1</sup> *Rencontres régionales de linguistique*. Lausanne, 7-9 juin 1984. Bulletin de la section de linguistique de la faculté des lettres de Lausanne (BULL.) no 6, 1984.

*Actes du 2e colloque régional de linguistique*. Neuchâtel, 2-3 oct. 1986. TRANEL no 11, décembre 1986.

Weil, Dominique & Fougier, Huguette (éds. 1989): *Actes du 3e colloque régional de linguistique*. Strasbourg, 28-29 avril 1988.

Lüdi, Georges & Zuber, Claude-Anne (éds. 1993): *Contributions aux 4èmes rencontres régionales de linguistique*, Bâle 14-15 septembre 1992. Acta Romanica Basiliensia (ARBA) 1, juin 1993.

Les langues de travail étaient le français et l'allemand. Sans avoir été jamais thématisée, l'alternance constante entre ces deux langues a profondément marqué les rencontres. Sans nier que certains l'ont ressenti, par moments, comme un obstacle, ce bilinguisme a surtout été vécu, par la plupart, non seulement comme enrichissement mais aussi comme image de marque de la région frontalière dans laquelle se situent Bâle et Strasbourg. Quant aux chercheurs allemands, la collaboration transfrontalière entre les universités du Rhin Supérieur a été institutionnalisée depuis quelques années dans le cadre de EUCOR. La participation allemande, en particulier de la part de l'Université de Freiburg im Breisgau pour les sciences humaines, y joue un rôle central. C'est pourquoi les prochaines rencontres, prévues pour le mois de décembre 1995 à Strasbourg, incluront, sous le signe EUCOR, des chercheurs et des étudiants avancés en provenance des trois villes universitaires Bâle, Freiburg et Strasbourg.

Dès le début, les Journées de linguistique ont rapporté un franc succès. On peut espérer que les 2e Journées confirmeront ce succès et aboutiront à une tradition de collaboration. La mise en réseau est, aujourd'hui, à la mode. La nôtre a ceci de particulier qu'elle veut explicitement inclure les étudiants de 3e cycle et les jeunes chercheurs. Peut-on, en effet, concevoir une meilleure forme de synergie régionale que celle créée par le dialogue avec et entre des jeunes faisant partie de la relève scientifique? Les lecteurs sont invités à participer à ce dialogue par leurs commentaires et suggestions.

Georges Lüdi

## Introduction

Le sujet des Journées de linguistique Strasbourg-Bâle - *Sémantique et Représentations* - avait volontairement été formulé de façon suffisamment générale pour donner lieu à des développements plus ou moins libres. Il a incité les chercheurs à se lancer au-delà de la sémantique et de la représentation. Malgré une relative diversité des points d'entrée et des angles d'approche, les présentations avaient en commun de poser, à un moment donné, implicitement ou explicitement, la possibilité même de sémantique et/ou de représentation comme objet d'investigation. L'ensemble des perspectives ainsi avancées - que leur focalisation ait été sémantique, cognitive ou sociale - refléta une exigence de base: rendre compte de la nature polysémique et sociale de la signification.

Nous avons choisi de regrouper les contributions en trois volets. Le premier ensemble d'articles, "les représentations du sens et le sens des représentations: phraséologie", tente de saisir à un niveau théorique et/ou empirique les possibilités de représentation du sens en phraséologie. Cette première partie s'ouvre par trois papiers centrés sur des interrogations d'ordre méthodologique relatives à la description de significations. Partant du caractère foncièrement polysémique des significations, la contribution de Annelies HÄCKI BUHOFER souligne la nécessité d'intégrer dans la perspective psycholinguistique des aspects d'ordre social et propose une voie de réalisation d'une telle intégration à un niveau empirique. Le papier de Gertrud GRÉCIANO discute également la possibilité de description des significations. Son objet est plus particulièrement la formation de modèles en phraséologie, fondés sur la terminologie, le discours ou la lexicographie. Abordant le même sujet d'un point de vue plus particulier, l'article de Claudia HEGEDÜS tente, à partir d'une critique de la pratique phraséographique et se référant à des recherches sur les prototypes, d'esquisser de nouvelles voies dans la représentation lexicographique des phrasèmes. Les deux derniers articles de ce premier volet présentent des analyses détaillées de corpus dans le domaine de la phraséologie. Ainsi, Marie-Laurence DRILLON étudie les phrasèmes relatifs au concept/thème/lexème "réussir" en allemand et en français tandis que Bernadette HOFFMAN s'interroge sur les rapports

entre l'image et les métaphores langagières dans des matériaux provenant de textes du Moyen Age et de la Renaissance.

Une deuxième série de contributions, regroupées sous le titre "représenter - catégoriser", est centrée sur le rapport entre concepts et catégorisations de la réalité. Anne THEISSEN cherche à répondre à la question suivante: "dès lors qu'une même réalité (par exemple un animal), appartenant à une situation discursive donnée peut être désignée soit par le terme de base ('chien'), soit par le terme subordonnée ('caniche'), qu'est-ce qui peut justifier le choix de l'un ou l'autre de ces termes?". Cette interrogation aboutit à une mise en question de l'équation entre 'terme subordonnée' et 'emploi marqué'. Dans une étude sur le mécanisme de quantification (en général et non pas par rapport à des termes quantificateurs spécifiques à une langue), Céline BENNINGER élabore d'autre part une notion de la quantification permettant d'expliquer, dans une perspective linguistique, le passage de concept à occurrence. Michèle BIERMANN FISCHER et Danielle CRÉVENAT-WERNER, enfin, proposent une analyse des moyens de la partition en français ('partie de', etc.) et des conditions de leur utilisation discursive.

La dernière partie, intitulée "dynamique des significations - dynamique des représentations", réunit trois angles d'approche très divers ayant en commun de situer le sens en construction à l'intérieur d'un triangle entre le cognitif, le discursif et le social. Travaillant sur le malentendu dans des interactions verbales, Irène FENOGLIO insiste sur la nécessaire ouverture de l'étude du sens vers les dimensions énonciative et discursive. L'investigation de la métaphore présentée par René SCHUMACHER débouche sur une vision 'fuyante' du sens: La réalité induite par le langage n'étant à aucun moment séparée ou séparable de notre vécu et de nos sens, la sphère sémantique, voire celle langagière ne constituent qu'une phase ponctuelle dans le processus dynamique du traitement de l'information. Dans son article sur les représentations sociales en classe de langue, enfin, Simona PEKAREK s'interroge sur la construction sociale, interactive du sens de nos conduites et des valeurs qu'on y attribue, et sur l'effet de retour qu'exerce cette construction sur les conduites elles-mêmes.

Aux lectrices et lecteurs de se lancer dans ce monde dont il est rendu compte ici à travers l'étude du langage et des activités langagières - monde symbolique, monde de représentations, monde de construction continue de significations.

*Simona Pekarek*

## I.

Les représentations du sens et le sens des  
représentations: phraséologie

Les représentations du sens et le sens des  
représentations phrasales

# Zur phraseologischen Bedeutung

## Ein methodologischer Beitrag zu empirischen Bedeutungsbeschreibungen

Annelies Häcki Buhofer, Basel

### Einleitung

"Zur phraseologischen Bedeutung" - das ist natürlich ein weites Feld, und keines, das bisher unbeackert geblieben wäre. Den Anfang machen deshalb in einem **Teil I** relativ ausführliche Überlegungen zu Interesse und Standpunkt des folgenden Beitrags im Spannungsfeld von Linguistik und Psycholinguistik - angesichts der vielen und z. T. bedeutenden Studien, die es in diesem Bereich schon gibt. Es geht dabei bei den folgenden Überlegungen sowohl um phraseologiebezogene als auch um allgemeine Aspekte der methodologischen Ausrichtung von psycholinguistischen Untersuchungen.

Die Thesen, die ich im folgenden begründen möchte, sind die folgenden:

1. Von Seiten der linguistischen Phraseologieforschung wird im allgemeinen - unter der Perspektive der Gemeinsamkeiten, die alle phraseologischen Bedeutungen (vielleicht - von *der* phraseologischen Bedeutung gesprochen, wie wenn es sich dabei um etwas Einheitliches handeln würde.

2. Diese Auffassung von der Einheitlichkeit der phraseologischen Bedeutungen ist falsch, sie stiftet Verwirrung in bezug auf die Charakterisierung der phraseologischen Bedeutungen in der Linguistik und führt zu widersprüchlichen empirischen Ergebnissen im Bereich der psycholinguistischen oder kognitiven Phraseologie. *Die* phraseologische Bedeutung, wie sie im Titel angesprochen wird, gibt es nicht.

3. Die kognitive Linguistik stellt theoretisch den individuellen Aspekt der Bedeutung ins Zentrum, ohne die notwendigen methodischen Konsequenzen daraus zu ziehen. Diese Konsequenzen sind:

A. Die individuelle Bedeutung muss empirisch erhoben werden. Wenn ich als Linguistin nicht davon ausgehen kann, dass Bedeutungen einen weit überwiegenden sozialen Teil haben, kann ich auch nicht lediglich auf meine eigene Kompetenz

zurückgreifen, um sie zu beschreiben, und zwar auch dann nicht, wenn ich mich zusätzlich auf ein Textkorpus stütze.

B. Der individuelle Aspekt muss empirisch einem sozialen Aspekt der Bedeutung gegenübergestellt werden. Wenn wir die Individualität der Bedeutung auch methodisch als solche behandeln, wird sehr deutlich, dass wir bisher auch die soziale Seite der Bedeutung vernachlässigt haben, indem wir zwischen individuellen und sozialen Aspekten der Bedeutung nur theoretisch und nicht empirisch unterschieden haben. Ich halte es für die Aufgabe der Linguistik, den sozialen Aspekt in die psycholinguistische resp. in die kognitive Diskussion einzubringen.

**Teil II** enthält einen Vorschlag für die Realisierung einer empirisch begründeten Bedeutungsbeschreibung, die individuelle und soziale Aspekte (nicht nur theoretisch, sondern) auch materialbezogen zu unterscheiden erlaubt und als psycholinguistische Bedeutungsbeschreibung kognitionsnäher und psychologisch realer sein soll als die üblichen Bedeutungsbeschreibungen, die die Bearbeitenden aufgrund von Wörterbüchern, Korpusanalyse und der Befragung der eigenen Intuition zusammenstellen. (Die Komparative "kognitionsnäher" und "realer" sollen zum Ausdruck bringen, dass die sogenannte psychologische Realität ohnehin immer eine Annäherung bleibt.) Der zweite Teil begründet also Vorgehensweisen und beschreibt Materialien, die diesen methodischen Forderungen Rechnung tragen, noch ohne die erhobenen und ausgewerteten Daten hier im Detail vorzustellen.

Die Thesen, deren Überprüfung das vorgeschlagene Verfahren dient, lauten:

3.1. Die in der Literatur als gängig behandelten Phraseologismen werden von SprecherInnen und Sprechern des Deutschen mit stark unterschiedlichen Häufigkeiten gekannt und verwendet und zum Teil auch als unbekannt eingestuft.

3.2. Phraseologismen haben, auch wenn sie einigermaßen allgemein bekannt und gebräuchlich sind, in vielen Fällen keine einheitlichen Bedeutungen, die sich im wesentlichen mit *einem* Wort oder *einer* Wortverbindung paraphrasieren liessen.

3.3. Phraseologismen haben zudem unterschiedlich uneinheitliche Bedeutungen, insofern sie ein breites Spektrum von einigen bis zu vielen verschiedenen Paraphrasen aufweisen. Wenn man die Zahl der unterschiedlichen Paraphrasen von SprecherInnen des Deutschen als Mass gelten lässt, kann man auch sagen: Phraseologismen weisen unterschiedliche Komplexitätsgrade der Bedeutung auf.

3.4. Die psychologische oder kognitive Realität der Bedeutungsbeschreibung auf der Basis von individuellen Paraphrasen lässt sich empirisch nachweisen und zeigt sich beispielsweise an den unterschiedlichen Reaktionszeiten beim Verstehen von häufigen bzw. seltenen Paraphrasen.

## 1. Aspekte der aktuellen phraseologischen Bedeutungsbeschreibung

Die sprachliche Bedeutung im allgemeinen hat seit gut 40 Jahren wieder einen selbstverständlichen Platz in den theoretischen Konzeptionen der Linguistik. Mit Porzig, der Rezeption von Wittgenstein etc. und nicht, wie Schwarz und Chur (1993, 21) schreiben, erst durch die kognitive Linguistik ist die Bedeutung als Problem der Linguistik rehabilitiert worden. Im Zusammenhang mit Phraseologismen war die Bedeutung schon immer ein wesentliches Element der Theorie. Die Bedeutung ist verschiedentlich Gegenstand von phraseologischen Studien und Abhandlungen geworden. Schon für die Phraseologiedefinition spielt sie eine wichtige Rolle: Phraseologismen sind — einem zentralen Definitionselement folgend — Wortverbindungen, deren Gesamtbedeutung nicht einfach der Summe der Bedeutungen der einzelnen Wörter entspricht. (Vgl. Burger, Buhofer, Sialm 1982, Kap. 1.1.) Daraus ergibt sich die Frage nach dem Verhältnis der phraseologischen Bedeutung zur wörtlichen: Getrud Gréciano (1983) hat diesem Thema eine umfangreiche Studie gewidmet, die sich mit der Unmotiviertheit der phraseologischen Bedeutung und der Möglichkeit ihrer Remetaphorisierung und Remotivierung befasst. Wenn man von der semiotischen Konstitution einmal absieht, wird über die phraseologische Bedeutung nur unter einer Perspektive gesprochen — und Harald Burger bemerkt dazu zu Recht, dass es sich bis jetzt diesbezüglich um nicht viel mehr als Behauptungen handle (1988, 91):

Die phraseologische Bedeutung wird im Unterschied zur lexikalischen Bedeutung typischerweise als komplex angesehen. Schon Werner Koller (1977, 70f.) diskutiert den Ausdruck "den Stier an den Hörnern packen" als typischerweise komplex.

Barbara Wotjak (1992 a) schreibt: "Wenn wir semantische Besonderheiten der PL (= Phraseolexeme, AHB) herausarbeiten wollen, dann ist auf eine Eigenschaft hinzuweisen, die diese Einheiten zwar mit nicht wenigen "einfachen" LE (= Lexikalische Einheit, AHB) teilen (die eben bspw. auch auf komplexe Sachverhalte der aussersprachlichen Realität referieren), die aber bei diesen polylexikalischen Einheiten besonders ausgeprägt ist. Es geht um die Tatsache, dass PL häufig im Bereich der denotativ-referentiellen Beziehungen neben dem semantischen Kern auch noch über eine Vielzahl zusätzlich differenzierender und konkretisierender Seme verfügen (vgl. Cernyseva 1984, 18). Sie sind also in besonderem Masse komplex." (24)

Als Beispiel führt Wotjak den Ausdruck "jmdm. zur Hand gehen" auf, der mit 'jmdm. helfen' nicht hinreichend umschrieben sei, weil er eben komplex sei. "Damit wird (...) nur der Kernbereich der Aussage umfasst, nicht aber die für die Garantie einer korrekten Verwendungsweise notwendigen weiter differenzierenden Seme. So ist der Satz (11)\*"Der Lehrer ging dem Schüler beim Lernen der Vokabeln zur Hand" semantisch nicht voll akzeptabel auf Grund der Inkompatibilität von "zur Hand gehen"

und "geistige Arbeit". Eine konkretisierende Paraphrase müsste also etwa lauten: x hilft y bei der Verrichtung einer vorwiegend manuellen Tätigkeit." (24) Auch diese Paraphrase trägt der Komplexität der Bedeutung noch nicht genügend Rechnung. Angemessener wäre: "x hilft y (höher oder gleich qualifiziert für die ausgeübte Tätigkeit) bei der Verrichtung einer vorwiegend manuellen Tätigkeit." (25)

Die Komplexitätszuschreibung wird bei Dimitrij Dobrovol'skij ansatzweise differenziert: Er unterscheidet in seiner Arbeit zur Phraseologie als Objekt der Universalienlinguistik von 1988 zunächst Phraseologismen mit komplizierter Semantik, die er als "denotativ komplex" präzisiert (z.B. "gute Miene zum bösen Spiel machen", 'seinen Ärger (Zorn) usw.) nicht zeigen, so tun, als wäre nichts geschehen') von Phraseologismen mit elementarer Semantik (z.B. "Da kriegst du die Motten"); "elementar" deshalb, weil der Ausdruck lediglich dem Ausdruck von Emotionen, z.B. Fassungslosigkeit, Überraschung dient und eine denotativ-signifikative Bedeutung praktisch ausgeschaltet wird. (50) Zudem postuliert er auch Phraseologismen mit "weiter" Semantik gegenüber solchen mit enger Bedeutung: Als beziehungsweite Phraseologismen nennt er "vor Anker gehen", 'irgendwo aus irgendeinem Grunde eine Zeitlang bleiben'(48f). ("Als Arbeitskriterium für die Bestimmung des Grades der semantischen Komplexität eines Phraseologismus dient die Komplexität seiner Definition." 49) Dabei besteht wohl der Unterschied zwischen "komplex" und "beziehungsweit" darin, dass die Komplexität sich auf die Denotationen und Konnotationen der Bedeutung bezieht, während die Beziehungsweite die Zahl der in die Leerstellen einsetzbaren Grössen meint: also "wer alles" oder "was alles" kann "vor Anker gehen".

Daneben kennt die Phraseologieforschung, die ich hier nur an ein paar herausgegriffenen Beispielen dokumentieren kann, vor allem Beschreibungen von **einzelnen** Phraseologismen z.B. nach stilistischen Gesichtspunkten wie diejenigen von Christine Palm 1992. Schliesslich werden von Peter Kühn 1987 (134) ausführliche prädikativische oder pragmatisch orientierte Paraphrasen z.B. zu "sich etwas aus dem Kopf schlagen" erarbeitet und diskutiert, die die phraseologischen Bedeutungen als hochgradig komplex erscheinen lassen.

Was es im allgemeinen **nicht gibt**, sind **Differenzierungen der phraseologischen Bedeutungen, Typologien von Bedeutungen**. Man geht von *der* phraseologischen Bedeutung aus und beschreibt sie an Einzelexemplaren.

Barbara Wotjak formuliert in ihrer Problemskizze zur Phraseologie Fragen wie: "Sind für Phraseolexeme grundsätzlich eine spezifische "Beziehungsweite" (im Sinne einer vielfältigen Kombinierbarkeit im Aktantenbereich) und eine besonders "komplexe / weite Semantik" (bezogen auf den semantisch-denotativen Kern) charakteristisch? " oder "ist (...) ein Bedeutungsmehrwert von PL gegenüber einfachen Lexemen und Wortbildungen feststellbar? Wenn ja, worin liegt dieser dann? Ist dieser Mehrwert bspw. im Intensivieren und positiven/ negativen Bewerten, im Ausdruck emotionaler Einstellungen, zu suchen?" (Wotjak 1992 b, 198) Der Blick ist auf das Gemeinsame gerichtet, das *die* phraseologische Bedeutung von *der* nichtphraseologischen Bedeutung unterscheidet.

Dass auch die Lexikologen keine Vorstellungen von intraphraseologischen Differenzierungen der Bedeutungen ausgearbeitet haben, zeigt Harald Burger 1988 in seinem Aufsatz zur Semantik der Phraseologismen und ihrer Darstellung im Wörterbuch. Der einzige Gesichtspunkt, der da implizit eine Rolle spielt, ist der Grad der Transparenz resp. Unmotiviertheit der phraseologischen Bedeutung.

Auch die Entwicklung der psycholinguistischen Forschung zur Verarbeitung von Phraseologismen lässt vermuten, dass die Vorstellung von der Einheitlichkeit der phraseologischen Bedeutung problematisch ist. (Zum folgenden Forschungsüberblick vgl. ausführlicher Häcki Buhofer (im Druck a)).

Die psycholinguistische Phraseologieforschung der letzten 10 Jahre, die vorwiegend von amerikanischen Psychologen betrieben wird, hat begonnen, von der Vorstellung der Einheitlichkeit des phraseologischen Materials abzurücken, und teilweise auch von den Vorstellungen der einheitlichen Verarbeitung, der einheitlichen Speicherung, dem einheitlichen Erwerb von Phraseologismen. Nachdem zunächst eine Konzeption des spezifischen "idiomatic processing" entwickelt worden war, die davon ausgeht, dass man zuerst phraseologisch und erst anschließend wörtlich versteht, und nun verschiedenste Verstehensprozesse in Experimenten (bezüglich ihrer Reaktionszeiten) verglichen worden waren, zeigten sich Widersprüche, die zunehmend häufiger auf Unterschiede im verwendeten Stimulusmaterial zurückgeführt werden. Man nimmt also an, dass es Unterschiede im phraseologischen Testmaterial sind, die widersprüchliche Messresultate hervorbringen. Ein grosser Teil der neueren Forschung gilt deshalb der Ermittlung der **Faktoren**, die bei der Verarbeitung eine Rolle spielen. Untersucht worden sind bisher im wesentlichen die in der Linguistik seit langem bekannten differenzierenden Kriterien der syntaktischen Gefrorenheit gegenüber der syntaktischen Flexibilität (vgl. Gibbs, Gonzales 1985, Gibbs 1987), der verschiedenen Verhältnisse von phraseologischer und wörtlicher Bedeutung (vgl. Mueller, Gibbs 1987) sowie der Art des Beitrags der Komponenten zur Gesamtbedeutung (Gibbs et al 1989). Untersucht worden ist ferner die Vertrautheit und die Gebrauchshäufigkeit der Phraseologismen bei den Versuchspersonen (Schweigert 1986, Schweigert, Moates 1988, Schraw et al. 1988) sowie schliesslich von europäischer Seite die Zusammenhänge von Bekanntheitsgrad, Typ der Erklärungsstrategie bei Bedeutungsangaben, Sicherheit der Angabe, Anteil der Komponenten an der Gesamtbedeutung sowie Darbietung der phraseologischen Einheiten mit und ohne Kontext. (Durco 1994)

Die untersuchten Eigenschaften zeigen in vielen Fällen einen Effekt bei der Sprachverarbeitung. Die Bestätigung der Vermutung, dass idioms auch psycholinguistisch kein homogenes Material darstellen, müsste eigentlich zur theoretisch ausgebauten Schlussfolgerung führen, dass demzufolge auch das Sprachwissen und die Sprachverarbeitung nicht einheitlich zu sein brauchen. Die Vorstellungen zur Sprachverarbeitung und zur Sprachspeicherung von Phraseologismen sind vorderhand trotzdem erst in Ansätzen differenziert worden. Und vor allem: **Verschiedene Arten der Bedeutung von Phraseologismen spielen dafür bisher gar keine Rolle.** Verbreitet ist nach wie vor das "idiomatic

processing model", das davon ausgeht, dass die phraseologische Bedeutung zuerst decodiert wird und erst anschließend, wenn die phraseologische Bedeutung nicht passt, zum wörtlichen Verstehen übergegangen wird. Gestützt wird das "idiomatic processing model" im wesentlichen durch kürzere Verstehenszeiten für idiomatic Bedeutungen von Phraseologismen als für deren wörtliche Bedeutung. Diese Position stellte um 1980 einen Fortschritt dar (vgl. Gibbs 1984), indem die psycholinguistische Theorie sich damit von der Vorstellung löste, dass zunächst wörtlich verstanden werde und erst das Bemerkten des Nichtpassens im Kontext die phraseologische Bedeutung aktualisiere. (Vgl. auch Ackerman 1982) Aus der Sicht der heute vorliegenden Ergebnisse ist die Vorstellung des "idiomatic processing" aber zu eindimensional. **Die Heterogenität des phraseologischen Bestandes und der phraseologischen Sprachverwendung lassen - auch wenn man Unterschiede der phraseologischen Bedeutungen noch nicht berücksichtigt - den Schluss nicht zu, dass Phraseologismen alle auf die gleiche Weise und immer auf die gleiche Weise verstanden werden.**

Neben der empirisch dominierten psycholinguistischen Phraseologieforschung gibt es auch theoretisch dominierte kognitive Ansätze, die zwar postulieren, dass die wahre, die psychologisch reale Bedeutung kognitiv verankert und damit individuell, weil individuell erworben sei, ohne jedoch m.E. die notwendigen Konsequenzen wenn nicht daraus zu ziehen, so doch wenigstens zu skizzieren. (Vgl. These 3.)

Die grundlegendste methodische Forderung an eine **kognitive** Linguistik, die ihren Auftrag ernst nimmt, ist diejenige, dass sie **n i c h t** davon ausgeht, dass die linguistischen Kategorien auf der kognitiven Seite einfach **abgebildet** werden. Damit erreicht man nichts als eine unnötige Verdoppelung der Linguistik, durch die nichts erhellt, nichts erklärt und nichts gewonnen wird. "Kognitiv" ist dann lediglich ein modisches Etikett.

Wenn jemand von der Auffassung **ausgeht** (wie beispielsweise Schwarz 1993, 109), die Bedeutung von Phraseologismen müsse im mentalen Lexikon als gesonderter Eintrag abgespeichert sein — so liegt in dieser Auffassung **noch kein Erkenntnisgewinn**; möglicherweise handelt es sich um eine falsche Fährte. Eine solche These muss untersucht werden, es müssen Indizien gefunden werden dafür etc.

Dimitrij Dobrovol'skij (1992, 174f.) sieht als die wichtigsten Erkenntnisse der modernen kognitiv orientierten Linguistik (ich nenne nur die ersten vier):

1. Die sprachlichen Strukturen sind Reflexe bestimmter kognitiv-konzeptueller Entitäten. (Vgl. auch Baranov, Dobrovol'skij 1991, wonach "alle sprachlichen Phänomene (solche wie Wortbedeutungen, semantische Kombinationsregeln, grammatische Kategorien, Einschätzung, Argumentation u.a.) Sprachreflexe der entsprechenden kognitiven Strukturen sind." (112))

2. Die Grundlage der Beschreibung und Explikation sprachlicher Phänomene ist (entsprechend der ersten These) das Wissen.

3. Die "sprachliche Bedeutung" ist ein linguistisches Konstrukt, das keine psychologische Realität beanspruchen kann.

4. Ontologischen Status besitzen nicht "Bedeutungen", sondern konzeptuelle Strukturen, d.h. Wissensrepräsentationen.

Dass linguistisch formulierte Einheiten wie Bedeutungen nicht *tale quale* im Bewusstsein abgebildet werden müssen, ist eine Auffassung, die ich schon im Handbuch der Phraseologie von 1982 zu begründen versucht habe. (Vgl. Burger, Buhofer, Sialm, Kap. 5) In jedem Fall müsste man genauer bestimmen können, in welchem Verhältnis die linguistischen zu den kognitiv-konzeptuellen Entitäten stehen. Die Rede von Reflexen genügt m.E. nicht.

Die Frage, die sich für mich daran anschließt, ist diejenige nach den methodischen **Verfahren**, mit denen man **kognitionsnähere Aussagen** machen kann.

Was gestattet es nun, das Ziel zu erreichen, "die kognitive Modellierung der entsprechenden sprachlichen Äußerungen zu verwirklichen, d.h. die mit ihnen verbundenen kognitiven Strukturen aufzudecken und das Inventar der kognitiven Operationen festzustellen, die ihrem Diskurs zugrundeliegen"? (Baranov, Dobrovol'skij 1991, 113) Diese kognitiven Strukturen sind ja keineswegs leichter aufzudecken als die sprachlichen Strukturen, im Gegenteil.

Die meisten vorliegenden Untersuchungen suchen einen Zugang über theoretische Überlegungen und Analogieschlüsse, indem sie ausgehen von einem Paradigma wie beispielsweise demjenigen der künstlichen Intelligenz: Forschungen im Bereich der künstlichen Intelligenz hätten gezeigt - lautet dann die Argumentation - dass man mit Sprachwissen und Sprachregeln allein den Verstehensprozess nicht modellieren und erklären könne, sondern dass man Modelle der Wissensrepräsentation miteinbeziehen müsse, um die Verarbeitung von Sprache zu beschreiben. Für konkrete Analysen fragt man dann, welches Wissen zum Verstehen von einzelnen Ausdrücken vorhanden sein muss. Das ist der Weg, den Baranov und Dobrovol'skij 1991 eingeschlagen haben. Da sie zwei Arten der Wissensrepräsentation verwenden, d.h. zwei Typen der konzeptuellen Strukturen, nämlich "frames" und "scripts", nennen sie ihr Modell "konzeptuelles Bedeutungsmodell" (vgl. 117 und 122).

Der andere Weg führt über empirische Untersuchungen. Empirische Vorgehensweisen sind zunächst einmal individuell ausgerichtet. Wenn wir eine Gewährsperson nach Bedeutungsparaphrasen fragen, so erhalten wir Auskunft über ihre individuelle Interpretation der Bedeutung. Darüber sind sich die Psycholinguisten theoretisch einig, wenn sie es auch praktisch kaum auf sich nehmen, solche als individuell aufgefassten Daten zu erheben, darzustellen und zu analysieren.

Eine der wenigen empirischen Studien in diesem Bereich stammt von Uta Quasthoff und Dietrich Hartmann (1982) und trägt den Titel "Bedeutungserklärungen als empirischer Zugang zu Wortbedeutungen". Die Autoren gehen der Frage nach, ob es empirische Gründe dafür gebe, zwischen einer komponentiellen und einer

holistischen Bedeutungsauffassung zu entscheiden, und haben zu diesem Zweck zwölf Versuchspersonen mit einer Reihe von Wörtern konfrontiert und aufgefordert, die Bedeutungen dieser Wörter zu erläutern. Die Erklärungen der Versuchspersonen werden typologisiert und den theoretischen Konzeptionen "komponentielle Bedeutung" - "holistische Bedeutung" zugeordnet. Die Anlage der Untersuchung fördert interessante Materialien zu Tage und eröffnet reale Typologisierungsmöglichkeiten. Allerdings erscheint mir die Zuordnung dieser Erklärungstypen zu den theoretischen Konzeptionen "komponentielle Bedeutung" - "holistische Bedeutung" alles andere als zwingend, und dass das Konzept des semantischen Merkmals zur Beschreibung von Bedeutungen unbrauchbar wäre, kann man daraus m.E. - entgegen der Auffassung der Autoren - schon gar nicht schliessen.

Sowohl in der empirischen Linguistik als auch in Psycholinguistik und kognitiver Linguistik fehlen zur Zeit klare Modellvorstellungen zur Bedeutung, die mit der eigenen Beschreibungspraxis übereinstimmen. Psycholinguistik und kognitive Linguistik gehen aus von einem nicht näher spezifizierten Modell der individuellen Bedeutung und haben die seit de Saussuresche in der Linguistik allgemein etablierte soziale Komponente der Zeichenbedeutungen aus den Augen verloren. Dieser Aspekt muss aus der Linguistik für die Psycholinguistik oder für die kognitive Linguistik übernommen werden, weil sich individueller und sozialer Aspekt der Sprache gegenseitig bestimmen und begrenzen und für die quantitative und qualitative Struktur der Bedeutung beide Aspekte wesentlich sind. Es sind also **Modellvorstellungen zu entwickeln, die individuelle und soziale Bedeutungsaspekte integrieren, ohne dass die Unterscheidung der beiden Aspekte aufgehoben wird.** Diese Modellvorstellungen sollen das bisherige Modell der sprachmaterialorientierten Linguistik ablösen, das Modell nämlich der vorgeblich sozialen, faktisch aber individuell geprägten Bedeutung, das wir implizit verwenden, wenn wir von Wörterbucheinträgen ausgehen und im übrigen unsere eigene Intuition als Wissenschaftler darüber befragen, was ein Phraseologismus bedeutet, und diese Bedeutung modellieren. (Vgl. dazu auch die folgenden Ausführungen zu These 3.3.)

## 2. Empirisch begründete Bedeutungsbeschreibungen

Dieser Teil enthält einen Vorschlag für die Realisierung von empirisch begründeten Bedeutungsbeschreibungen, die - wie in der Einleitung formuliert - individuelle und soziale Aspekte (nicht nur theoretisch, sondern) auch materialbezogen zu unterscheiden erlaubt und als psycholinguistische Bedeutungsbeschreibung kognitionsnäher und psychologisch realer sein soll als eine übliche Bedeutungsbeschreibung.

Das folgende Verfahren, das 3 Phasen der Untersuchung umfasst, wurde von mir zusammen mit Peter Durco geplant, in einer ersten Konkretisierung als Pilotstudie

erprobt und dient der Überprüfung der oben aufgeführten Thesen. Ich kann im folgenden aus Platzgründen nur den Untersuchungsplan sowie die Hauptbefunde der Untersuchung darstellen.

Zu These 3.1., wonach Phraseologismen den Sprecherinnen und Sprechern des Deutschen sehr unterschiedlich gut bekannt sind resp. nur ein Teil der in der wissenschaftlichen Literatur behandelten Phraseologismen von Sprecherinnen und Sprechern des Deutschen auch wirklich gebraucht wird:

Wenn man muttersprachliche Sprecher des Deutschen mit Phraseologismen aus Korpora konfrontiert, die auf literarischen, politischen und zeitungssprachlichen Texten beruhen, so zeigt sich schnell, dass sie nur einen Teil dieser Phraseologismen für gebräuchlich halten oder sogar selber brauchen. Diese These hat sich schon in früheren Untersuchungen bestätigen lassen (vgl. Häcki Buhofer, Burger 1992, Burger, Häcki Buhofer (im Druck) und Häcki Buhofer (im Druck)<sup>b</sup>) und wurde hier für das weiter zu verwendende Material neu überprüft.

In einer Untersuchung zum Sprecherurteil über Phraseologismen, wie sie in Zeitungstexten üblicherweise gebraucht werden, haben sich auf alle 295 Versuchspersonen und 63 Items bezogen die folgenden Resultate ergeben: Die Versuchspersonen kennen 81 % der Phraseologismen, wenn sie ihnen im Kontext vorgelegt werden. Sie halten 60 % für gebräuchlich und gebrauchen selber 53 %.

Bei einer Befragung zu Phraseologismen mit Namenbestandteilen ist das Verhältnis noch problematischer. Von 125 Phraseologismen mit Namen aus der wissenschaftlichen Literatur (von denen 95 in Duden, Grosses Wörterbuch enthalten sind), sind 20 von keiner der Gewährspersonen vorher gehört oder gelesen worden. Ein Drittel der Gewährspersonen haben die Ausdrücke jeweils schon gelesen, die Hälfte haben sie schon gehört und die durchschnittlichen Zahlen zum eigenen Gebrauch liegen bei 20%: Im Durchschnitt gibt also ein Fünftel der Versuchspersonen an, den vorgelegten Ausdruck schon selber gebraucht zu haben. (Vgl. Häcki Buhofer (im Druck b)).

Fragen nach Bekanntheit und Gebräuchlichkeit stellen für empirische Untersuchungen eine notwendige Voraussetzung dar, weil Phraseologismen, die wir aus der linguistischen Literatur sowie aus bildungssprachlich relevanten Texten und aus den Zeitungen für sehr gebräuchlich halten, z.T. bei einem weiteren Publikum weitgehend unbekannt sind: Ein anekdotisches Beispiel für diesen Tatbestand ist der Ausdruck "fröhliche Urständ feiern". Der Ausdruck ist in den Zeitungen der Deutschen Schweiz immer wieder präsent. Wer deutschschweizerische Studierende danach fragt, erntet aber im allgemeinen verwundertes Kopfschütteln. Die naheliegende Frage, ob der untersuchte Typ von Phraseologismen damit wenigstens teilweise weniger allgemein bekannt ist, als es entsprechende einzelne Wörter wären, oder ob sich bei Fragen nach nichtphraseologischem Wortschatz dieselbe Heterogenität der Resultate zeigen würde, kann ohne Vergleichszahlen nicht beantwortet werden.

Da es keinen Sinn hat und nur zur methodisch fragwürdigen Disqualifizierung und Korrektur von Versuchspersonen durch die untersuchenden Wissenschaftler führt, wenn sie über Ausdrücke Auskunft geben sollen, die sie nicht kennen, muss vor einer Umfrage sichergestellt werden, dass die verwendete Stichprobe möglichst bekannt und/ oder gebräuchlich ist.

Deshalb habe ich in einem ersten Schritt 148 deutsche Phraseologismen von 40 Studierenden daraufhin beurteilen lassen, ob sie die vorgelegten Wortverbindungen kennen und verwenden, damit auch in dieser Hinsicht die Unterschiedlichkeit des Materials sichtbar würde und für das weiter zu bearbeitende Material der bekanntere Teil ausgewählt werden könnte. Die Phraseologismen entsprechen soweit wie möglich einem Korpus slowakischer Phraseologismen, das von Peter Durco zusammengestellt wurde und das als Grundlage für eine kontrastive Untersuchung benutzt werden soll. Die konkreten Antwortmöglichkeiten lauteten: "Ich kenne und verwende den Ausdruck"/ "Ich kenne den Ausdruck, verwende ihn aber eher selten"/ "Ich kenne den Ausdruck, verwende ihn aber nicht" sowie "Ich kenne den Ausdruck nicht" (Gefragt wurde immer auch nach Kenntnis und Verwendung im Schweizerdeutschen). 11 Phraseologismen werden von niemandem gebraucht (darunter erstaunlicherweise z.B. "mit langer Nase abziehen müssen", "den Bock zum Gärtner machen"). Den Median bilden die Ränge 74 und 75 mit den Ausdrücken "etwas schlecht und recht machen", "die Zügel in der Hand haben", die von 29 resp. 30 Prozent der Gewährspersonen gebraucht werden. Am meisten Zustimmung erhalten die beiden Ausdrücke "ein Pechvogel sein" und "jmdm. recht geben", die von 76 bzw. 82 Prozent der Versuchspersonen gekannt und gebraucht werden. Die Zahlen zur Kenntnis ("kenne, aber verwende selten" / "kenne, aber verwende nicht" und "kenne nicht"), die im Zusammenhang interpretiert werden müssen, kann ich hier aus Platzgründen nicht aufführen.

Für die weitere Arbeit wurden die 66 Phraseologismen weiter verwendet, die am besten abschnitten bezüglich der Häufigkeit, mit der sie von den Versuchspersonen gebraucht werden. Die Häufigkeit, mit der die Versuchspersonen angaben, den Ausdruck mit dem 66. Rang ("aus allen Wolken fallen") zu gebrauchen, betrug 34 Prozent. Die Kenntnis ist damit - wie die Vergleichsuntersuchungen (vgl. Häcki Buhofer, Burger 1992 und Häcki Buhofer (im Druck b)) zeigen - um Einiges höher, erreicht aber auch nicht annähernd 95 oder 100 Prozent. Das ist die Realität der phraseologischen Sprachkompetenz, von der wir auch über dieses Korpus hinaus ausgehen müssen.

Zu These 3.2., wonach Phraseologismen keine einheitliche Bedeutung haben:

Um die Bedeutung der phraseologischen Ausdrücke so zu erfassen, wie sie bei muttersprachlichen SprecherInnen repräsentiert ist, habe ich in einem zweiten Schritt die bekannten und gebräuchlichen Phraseologismen von 30 studentischen Versuchspersonen paraphrasieren lassen. Wer sich auf einen vorgelegten Ausdruck keinen Reim machen konnte, ist zum nächsten Ausdruck übergegangen.

Bedeutungsangaben, die aus meiner Sicht eindeutig falsch sind, waren selten. Alle Paraphrasen zu einem Phraseologismus habe ich zu einer Bedeutungsangabe zusammengefasst. (Vgl. zu dem Verfahren Durco 1994)

Die Bedeutungserhebung bei Sprecherinnen und Sprechern des Deutschen zeigt, dass für diese gebräuchlichsten Phraseologismen keine einheitliche Bedeutung angegeben wird. Die Gewährspersonen stimmen in ihren Angaben nicht mehrheitlich überein. Stattdessen weist die Summe der Bedeutungsangaben eine noch näher zu bestimmende qualitative Breite mit quantitativen Schwerpunkten auf. Die qualitative Breite ergibt sich durch die Summe unterschiedlicher Bedeutungsparaphrasen. Man kann bei den Paraphrasen seltenere und häufigere unterscheiden. Die häufig genannten Paraphrasen bilden den quantitativen Schwerpunkt und machen den gemeinsamen Nenner der individuellen Paraphrasen aus. (Vgl. die untenstehende Modelldarstellung) Währenddem 'sterben' für "ins Gras beißen" eine häufige (die häufigste) Paraphrase darstellt, ist 'gemeinsam etwas erreichen wollen' für "mit jmdm. am selben Strick ziehen" eine seltene Paraphrase (und 'eine Sache durchstehen, obwohl man keine Lust dazu hat' einer der seltenen Fälle einer falschen Paraphrase (von "ins Gras beißen"); gemeint war "die Zähne zusammenbeißen"). (Vgl. die Liste der Paraphrasen zu diesen zwei Ausdrücken unter 3.4.)

Man kann sich Gedanken machen darüber, ob die Befragung von Versuchspersonen eine gute Datenbasis abgibt. Es könnte sich dabei ja um die versammelten Irrtümer der Gewährspersonen handeln. In der Geschichte der linguistischen Methodologie ist deshalb auch immer wieder gefragt worden, inwiefern es sinnvoll und richtig sei, eine Mehrheit möglicherweise falscher Meinungen über Sprache für verlässlicher zu halten als eine einzige richtige.

Mit der Auseinandersetzung über den geeigneten methodischen Zugang zu Bedeutungen ist auch die Auseinandersetzung über die Natur der Bedeutungen verknüpft. Das lässt sich am Beispiel der kritischen Behandlung von William Labovs Auffassungen zur Wortbedeutung durch

Anna Wierzbicka 1985 zeigen. Labov 1973 argumentiert in seinen bekannten Studien zur Bedeutung von "Tasse" und anderen Gefäßen aufgrund von Untersuchungen bei verschiedenen Gruppen von muttersprachlichen Sprechern gegen die traditionelle kategoriale Bedeutungskonzeption. Er hält Bedeutungen für nicht diskret, für nicht unveränderlich, für nicht qualitativ definiert (sodass in der Bedeutungsbeschreibung Quantifikatoren wie "oft", "hauptsächlich" etc. vorkommen) und für nicht aus atomaren Bedeutungselementen zusammengesetzt. Argumentationsgrundlage für seine alternative Bedeutungskonzeption bilden die unterschiedlichen Angaben seiner Gewährspersonen zur Bedeutung und zu den Grenzen der Bedeutung von "Tasse". Wierzbicka hält die kategoriale Bedeutungskonzeption in ihren meisten Bezügen für haltbar und wert, ergisch verteidigt zu werden. Sie hält Bedeutungen für diskret, für unveränderlich, für qualitativ definiert und für zusammengesetzt aus atomaren Bedeutungselementen. Ihr Argument für die kategoriale Natur der Bedeutung besteht darin, dass sie eine

Bedeutungsbeschreibung für das Wort "Tasse" erstellt hat, die sie für richtig hält. (Vgl. 1985, 71 ff. und 33 ff.)

Die Beziehung der Bedeutungsauffassung zum gewählten methodischen Zugang besteht nun darin, dass die Analyse der eigenen Intuition durch die Forschenden die methodische Grundlage der kategorialen Bedeutungsauffassung darstellt, währenddem die Erhebung und Analyse von verschiedenen individuellen Bedeutungsvorstellungen die Uneinheitlichkeit der Vorstellungen zu Tage fördert. Wer nur seine eigene Intuition erforscht, bemerkt nicht die Verschiedenheiten, die Deckungs- und Überschneidungsbereiche, die sich zeigen, wenn mehrere Personen ihre Intuition verbalisieren. Wierzbicka befasst sich gar nicht mit Materialien, die die individuelle Variation der synchronen Bedeutung zeigen würden. Sie geht davon aus, dass Variation lediglich für die Soziolinguistik und die Sprachwandeltheorie eine Rolle spielt. (Vgl. 75) Dass Labov seine Paraphrase des Wortes "Tasse" nach Jahren wieder verändert hat, ist ihr ein klares Indiz für den Holzweg, auf dem Labov sich befindet.

Das Gegenteil ist m. E. der Fall: Angesichts der individuellen Verschiedenheiten der Bedeutungen und Bedeutungsangaben ist und bleibt es eine nicht abschliessend und völlig zufriedenstellend lösbare Aufgabe, Bedeutungen zu beschreiben. Das liegt in der Natur der Sache. Daran ändert auch der Umstand nichts, dass Bedeutungsbeschreibungen für bestimmte Zusammenhänge wie diejenigen der Lexikographie oder der Didaktik unbestritten notwendig sind.

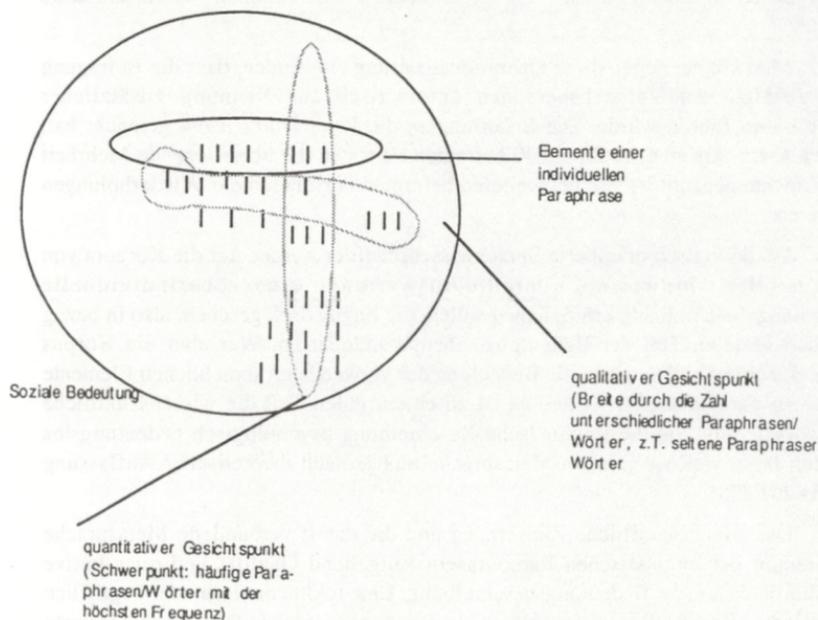
Von der Bedeutungsangabe, wie sie sich aus der Summe der individuellen Bedeutungen ergibt, nehme ich an, dass sie 1. überindividuell, mithin sozial, ist und dass sie 2. näher an einer kognitiven Bedeutung, an einer psychologisch realen Bedeutung ist als eine nach den Regeln der lexikographischen Kunst formulierte Bedeutung. Die beiden Aspekte schliessen einander nicht aus: Unsere je individuellen sprachlichen Bedeutungen haben einen spezifischen Platz im Rahmen einer sozialen Bedeutung. Der spezifische Platz wird bestimmt dadurch, wie die individuellen Angaben übereinstimmen bzw. auseinandergehen resp. wie sich die individuellen Angaben in die Häufigkeitsstruktur der sozialen Angabe einfügen. (Vgl. die Modelldarstellung unten)

Wenn man zunächst sicherstellt, dass die Ausdrücke, deren Bedeutung man paraphrasieren lässt, möglichst bekannt sind und zum Teil auch gebraucht werden, kann man m.E. davon ausgehen, dass die Paraphrasen der muttersprachlichen Sprecherinnen und Sprecher einen richtigen und wichtigen Beitrag zur Bedeutungsbeschreibung darstellen. Daneben gehören auch die (seltenen) falschen Auffassungen zur Realität der individuellen Bedeutungskonzeption und müssen m.E. nicht eliminiert werden. Die Bedeutungsangaben der muttersprachlichen Sprecherinnen sind im allgemeinen aber nicht vollständig, weder was die Semantik betrifft noch die zulässigen Ergänzungen noch die Beschreibung der Situationen, in denen man den Ausdruck gebrauchen kann. Ich gehe davon aus, dass je nach Bedeutungsstruktur ein kleiner oder grösserer Teil der genannten Bedeutungsaspekte nicht nur bei der einen Person, die ihn nennt, sondern auch bei anderen Sprechenden repräsentiert ist, dass also die Versuchspersonen nur einen Teil ihrer

Bedeutungskennntnis versprachlichen, ein Argument übrighens, das m.E. zu unrecht gegen die Erhebung von Bedeutungen bei nicht fachwissenschaftlich ausgebildeten Sprecherinnen und Sprechern verwendet wird.

Die Summe dieser Aspekte, ihre qualitative und quantitative Struktur (vgl. oben), gibt zudem explizite Hinweise darauf, wie individuell ein Bedeutungselement ist, das zur sozialen Bedeutung gehört, auch wenn es nur von einer Person genannt wird. Die soziale Bedeutung als Ganze stellt eine Abstraktion dar, wie sie als Summe bei den Einzelnen nicht kognitiv repräsentiert ist. Individuell repräsentiert und damit empirisch erfassbar ist aber die Struktur der Bedeutung, und zwar in quantitativer und qualitativer Hinsicht. Die Gewährspersonen unterscheiden mit einer gewissen Uebereinstimmung zwischen häufigen und seltenen Paraphrasen. Währenddem die häufigen Paraphrasen als quantitativ im Vordergrund stehend verstanden werden, werden die seltenen beim Verstehen als qualitative Erweiterung behandelt. (Vgl. 3.4.) Insofern ist die erhobene Bedeutung kognitionsnah.

Die angeführten Beziehungen lassen sich folgendermassen modellieren:



Zu These 3.3., wonach die Phraseologismen nicht nur keine einheitliche Bedeutung haben, sondern sich auch durch ein breites Spektrum unterschiedlicher Paraphrasen unterscheiden und insofern unterschiedlich uneinheitliche Bedeutungen haben:

Die oben genannten Bedeutungserhebungen zeigen, dass Phraseologismen unterschiedlich uneinheitliche Bedeutungen aufweisen. Die Uneinheitlichkeit bzw. unterschiedliche Komplexität der Bedeutung ergibt sich bei der vorgeschlagenen Darstellung der Bedeutung aus der Anzahl der unterschiedlichen Paraphrasenelemente, aus denen sich die soziale Bedeutung zusammensetzt. Es sind verschiedene Operationalisierungsmöglichkeiten der unterschiedlichen Uneinheitlichkeit denkbar: Man kann die verschiedenen, auch inhaltlich unterschiedenen Paraphrasen auflisten und die untersuchten Phraseologismen in eine Rangfolge bringen in bezug auf die Anzahl unterschiedlicher Paraphrasen, die zur Bedeutungserläuterung herangezogen worden sind. Man kann aber auch den für die Paraphrasen im Rahmen der sozialen Bedeutung verwendeten Wortschatz, eventuell nur die Autosemantika, auflisten und die untersuchten Phraseologismen in eine Rangfolge bringen in bezug auf die Anzahl unterschiedlicher Wörter, die zur Bedeutungsbeschreibung verwendet worden sind. Interessant ist dabei zu sehen, wie weit die Spannbreite in bezug auf die untersuchten Einheiten sein kann: Währendem beispielsweise alle Versuchspersonen bei der Paraphrase "jmdm knurrt der Magen" mit 7 verschiedenen Wörtern auskommen, brauchen sie für den Ausdruck "vom Regen in die Traufe kommen" 89 verschiedene Wörter.

Man könnte gegen diese Operationalisierung einwenden, dass die Befragung von zusätzlichen Versuchspersonen automatisch zur Nennung zusätzlicher Paraphrasen führen würde. Die Erfahrungen, die Peter Durco 1994 gemacht hat, zeigen aber, dass ab etwa 30 bis 40 befragten Personen die überwiegende Mehrheit der Aspekte genannt ist und bei weiteren befragten Personen mehr Wiederholungen auftreten.

Lexikologisch orientierte Sprachwissenschaftler werden auf die Korpora von Belegstellen hinweisen, deren Auswertung eine überindividuelle Bedeutungsbeschreibung ermöglichen sollen, die linguistisch gesehen, also in bezug auf den sozialen Teil der Bedeutung, ebenso adäquat ist. Wer aber ein Korpus benutzt, kommt nicht umhin, die Bedeutung der verwendeten sprachlichen Elemente selber zu paraphrasieren — und es ist zu einem guten Teil die wissenschaftliche Paraphrasierung, die die linguistische Beschreibung psychologisch bedeutungslos werden lässt, weil sie je nach Metasprache und je nach theoretischer Auffassung anders ausfällt.

Die wissenschaftliche Zielsetzung und die damit verbundene Metasprache bestimmen bei linguistischen Paraphrasen weitgehend Qualität und quantitative Ausführlichkeit einer Bedeutungsbeschreibung: Eine feldtheoretisch oder begrifflich orientierte Beschreibung ist etwas anderes als eine stilistisch orientierte

Bedeutungsbeschreibung und wieder etwas anderes als eine pragmatisch orientierte Bedeutungsbeschreibung — und das liegt weitgehend an der Metasprache. Darauf weist auch Dimitrij Dobrovol'skij anhand des Umstands hin, dass es für Phraseologismen einerseits Ein-Wort-Definitionen gibt und andererseits komplizierte semantische Paraphrasen. Eine Ein-Wort Definition ist

'sterben' für "den Löffel abgeben".

Eine komplizierte semantische Paraphrase ist demgegenüber

'x zeigt mit seiner Geste (Bk) oder eventuell auch nur kommunikativ durch die Äusserung des PEi dem y an, dass x Sympathie empfindet für das, was für y von grosser Bedeutung ist (u), dessen Erfolg/ glücklicher Ausgang aber nicht als von y beeinflussbar dargestellt wird bzw. verkürzt: x wünscht (DESID), dass y Erfolg (v) hat bei dem, was ihm bevorsteht (y EXPER u)' (Wotjak 1986, 192 - 193) für - "jmdm. die Daumen drücken".

Dobrovol'skij versteht diese Unterschiede als Unterschiede der semantischen Metasprachen und hält die Definitionen für "linguistische Konstrukte, die in sehr verschiedenen Metasprachen abgefasst werden können." (1992, 187) Das ist sicher ein wesentlicher Faktor, der die Paraphrasen bestimmt. Deshalb bin ich auch der Auffassung, dass eine kognitionsnahe Bedeutungsparaphrase möglichst keine linguistische Metasprache verwenden und darum bei Laien erfragt werden sollte. (Dass auch Laien keine unbeschriebenen Blätter sind, wenn es um Sprachbeschreibung geht (Vgl. Häcki Buhofer 1993), darf zwar nicht vergessen werden, ist aber weniger bedeutsam als die Auswirkungen fachwissenschaftlicher Interessen und entsprechender Ausbildung).

Wenn man solche Unterschiede allerdings **nur als Unterschiede der Metasprachen** auffasst, verbaut man sich die Sicht auf diejenigen **Unterschiede, die zwischen den Bedeutungen bestehen**. In der unterschiedlichen Ausführlichkeit zeigt sich auch, dass die Bedeutungen unterschiedlicher Natur sind, dass es typisierte Bedeutungen gibt, die unproblematisch durch *ein* anderes Wort ausgedrückt werden können und Bedeutungen, die kognitiv nicht so eindeutig gebündelt sind, dass es dafür eines oder mehrere einfache Lexeme gäbe. Wenn das der Fall ist und wenn die linguistische Paraphrase in ihrer Ausführlichkeit bedeutsam von der gewählten Metasprache abhängt, stellen Paraphrasen von Laien eine gute Alternative für semantische Untersuchungen dar.

Damit kann man schliesslich dem Umstand Rechnung tragen, dass gerade die Phraseologismen kein wissenschaftliches Weltbild verkörpern (vgl. Dobrovol'skij 1992).

Für die Art der Materialien, die wir auf diese Weise erhalten, können die folgenden beiden Paraphrasenlisten stehen, die wiederholt genannte Paraphrasen nur einmal enthalten, bedeutungsgleiche resp. bedeutungsähnliche Paraphrasen aber nicht auf eine Paraphrase reduzieren:

ins Gras beißen

sterben

sterben wohl eher gewaltsam

unrühmlich verrecken

eine Sache durchstehen, obwohl

man keine Lust dazu hat

umkommen

mit jmdm. am selben Strick ziehen

mit jmdm. zusammenspannen

positiver Sinn, mit jmdm. zusammen

etwas tun, helfen

gemeinsam eine Sache angehen

tatkräftig unterstützen

jmdm. helfen (gegen jmdn.)

solidarisch sein mit jmdm.

man ist mit ihm einig und verfolgt

dasselbe Ziel

das selbe Ziel haben

sich für dasselbe einsetzen

ein gemeinsames Ziel haben

die gleichen Ziele verfolgen wie jmd.

gemeinsame Interessen verfolgen

dieselben Interessen vertreten für jmdn.

und sich dabei auch in der

Auseinandersetzung mit dem Gegenpart

einsetzen

die gleichen Interessen verteidigen

mit gleichen Interessen, auf der gleichen

Seite für eine Sache eintreten

an etwas die gleichen Interessen haben

sich mit jmdm. gemeinsam für eine Sache

engagieren

in derselben Situation sein

sich in der selben Situation befinden

mit jmdm. für eine Sache/ ein Ziel

zusammenarbeiten

mit jmdm. zusammenarbeiten, sich für

die gleiche Sache einsetzen

Anstrengungen in dieselbe Richtung wie

jmd. unternehmen

gemeinsam mit jmdm. etwas leisten

gemeinsam etwas erreichen wollen

Dass sich auf dieser Basis kognitionsnähere oder psychologisch realere Bedeutungen ergäben, habe ich oben mit der Berücksichtigung verschiedener individueller Kompetenzen und mit dem Verzicht auf eine ausgefeilte linguistische Metasprache theoretisch begründet. Der Zusammenhang mit der Verarbeitung und/oder Speicherung muss aber auch empirisch nachgewiesen werden können.

Deshalb wurde in einem dritten Teil der Untersuchung ein Sprachverarbeitungsexperiment durchgeführt, an dem sich die Unterschiede der Bedeutung, wenn sie von kognitiver Relevanz sind, in der Reaktionszeit zeigen sollten.

Zu These 3.4., wonach sich die psychologische oder kognitive Realität der Bedeutungsbeschreibung auf der oben beschriebenen Basis in der Sprachverarbeitung zeigen soll an den unterschiedlichen Reaktionszeiten beim Verstehen von häufigen bzw. seltenen Paraphrasen:

Das bedeutet also, dass die Versuchspersonen zwar teilweise, manchmal auch mehrheitlich unterschiedliche Aspekte der phraseologischen Bedeutung versprachlichen, aber in der **Verarbeitung** (und damit sozusagen in der Behandlung) der seltenen und damit eher individuellen und der häufigen und damit eher den quantitativen Schwerpunkt der Bedeutung ausmachenden Aspekte **tendenziell übereinstimmen**. Zu erwarten ist in diesem Fall, dass die Versuchspersonen wesentlich **einheitlicher** als bei der Bedeutungsangabe in der Verarbeitung von häufigen resp. seltenen Paraphrasen auf die folgende Aufgabenstellung reagieren: Die Aufgabe besteht darin, am Bildschirm seltene, häufige, falsche und identische Paraphrasen daraufhin zu beurteilen, ob sie dieselbe Bedeutung haben wie ein vorher gezeigter phraseologischer Ausdruck. Gemessen wird die Reaktionszeit.

Währenddem wir von Phraseologismen, zu deren Umschreibung auch bei 30 Versuchspersonen nur wenige Wörter gebraucht werden (vgl. "ins Gras beißen"), annehmen können, dass ihre Bedeutungen im mentalen Lexikon ähnlich wie in einem Wörterbuch gespeichert sind, ist diese Annahme bei Phraseologismen, die uneinheitlich und mit vielen Wörtern umschrieben werden, wenig plausibel. Wahrscheinlicher ist es, dass es sich um "variable Zusammenstellungen" von spezifischen Komponenten handelt, die im Unterschied zu den aktuell generierten Bedeutungen langfristig gespeichert sind und zu verschiedenen Zeitpunkten unterschiedlich stark aktiviert sein können, auch wenn sie jedesmal die gleiche Bedeutung bilden. (Vgl. Rickheit, Strohner, 1993 157f. und 220) Daraus, dass Bedeutungen - wohl vor allem in komplexeren Fällen - nicht fest gespeichert sind, erklärt sich nach heutigem Wissensstand die empirisch (z.B. mit Hilfe konnektionistischer Simulationen) nachweisbare Flexibilität der in der Sprachverarbeitung verwendeten Bedeutungen. (Vgl. Rickheit, Strohner 1993, 158) Diese Auffassung könnte für die Erklärung von Bedeutungsspeicherung und Bedeutungsverarbeitung sehr fruchtbar werden. Allerdings muss auch in diesem Zusammenhang davor gewarnt werden, alle sprachlichen Bedeutungen über einen Leisten zu schlagen und davon auszugehen, dass sie alle in gleicher Weise gespeichert und verarbeitet werden. Vor diesem Hintergrund ist es wahrscheinlicher, dass ein Teil der genannten Bedeutungselemente nicht gespeichert ist, sondern generiert wird, weil die Aufforderung zur Paraphrase erfolgt. Wenn ein Teil der Bedeutungselemente gespeichert ist, so werden es wahrscheinlich eher diejenigen sein, die relativ übereinstimmend genannt werden und den quantitativen Schwerpunkt der Bedeutung

bilden, also auch diejenigen, die im Falle von wenig unterschiedlichen Paraphrasen genannt werden.

Die hier interessierende Hypothese war, dass sich die Reaktionszeiten auf die seltenen Paraphrasen von denjenigen auf die häufigen Paraphrasen signifikant unterscheiden, indem die Gewährspersonen mehr Zeit brauchen, um eine seltene Paraphrase in bezug auf ihre Bedeutungsgleichheit zu überprüfen, währenddem sie eine häufige Paraphrase schneller beurteilen können. Der Grund dafür könnte darin liegen, dass die Bedeutungsgenerierungsarbeit für den Vergleich von phraseologischen Ausdrücken und seltenen Paraphrasen grösser ist als diejenige für den Vergleich von phraseologischen Ausdrücken und häufigen Paraphrasen. Diese Hypothese hat sich auf dem Signifikanzniveau 5 % bestätigt.

Eine zweite Hypothese, die überprüft worden ist, lautet: Paraphrasen aus Bedeutungen mit wenigen Aspekten werden schneller verarbeitet als Paraphrasen aus Bedeutungen mit vielen Aspekten. Die statistischen Auswertungen sind hier noch nicht abgeschlossen.

Insgesamt bin ich der Auffassung, dass solche Erhebungen von Bedeutungen die Belastung durch die linguistische Metasprache ausschalten und dasjenige dezisionistische Element reduzieren, das linguistischen als mehr oder weniger individuellen Bedeutungsbeschreibungen (von nur einer Person) anhaftet. Dadurch sollten die Bedeutungen in ihrer Unterschiedlichkeit in quantitativer und qualitativer Hinsicht deutlicher zum Ausdruck kommen und die Bedeutungsbeschreibungen kognitionsnäher und psychologisch realer werden. Dies wiederum lässt sich durch empirische Erhebungen überprüfen.

## BIBLIOGRAPHIE

- ACKERMAN, Brian. On Comprehending Idioms: Do Children Get the Picture? In: *Journal of Experimental Child Psychology* 33 (1982) 439 - 454.
- BARANOV, A., DOBROVOL'SKIJ, Dimitrij. Kognitive Modellierung in der Phraseologie: zum Problem der aktuellen Bedeutung. In: Fleischer, Wolfgang et al. (Hg.). *Beiträge zur Erforschung der deutschen Sprache*. Tübingen 1991, 112 - 123.
- BURGER, Harald, BUHOFER, Annelies, SIALM, Ambros. *Handbuch der Phraseologie*. Berlin 1982.
- BURGER, Harald. Die Semantik des Phraseologismus: ihre Darstellung im Wörterbuch. In: Hessky, R. (Hrsg.). *Beiträge zur Phraseologie des Ungarischen und des Deutschen* (=Budapester Beiträge zur Germanistik 16). Budapest 1988, 69 - 97.

- MUELLER, Rachel, GIBBS, Raymond. Processing Idioms with Multiple Meanings. In: *Journal of Psycholinguistic Research* (1987) Vol 16, No 1, 63 - 81.
- PALM, Christine. "Umgekehrt wird ein Schuh draus". Idiomatizität und Konnotation im Phrasem. In: Földes, Csaba (Hrsg.). *Deutsche Phraseologie in Sprachsystem und Sprachverwendung*. Wien 1992, 89 - 106.
- PORZIG, W. *Das Wunder der Sprache*. Bern 1950.
- QUASTHOFF, Uta, HARTMANN, Dietrich. Bedeutungserklärungen als empirischer Zugang zu Wortbedeutungen. Zur Entscheidbarkeit zwischen holistischen und komponentiellen Bedeutungskonzeptionen. In: *Deutsche Sprache* 10 (1982) 97 - 118.
- SCHRAW, Gregory, TRATHEN, Woodrow, REYNOLDS, Ralph, LAPAN, Richard. Preferences for Idioms: Restrictions Due to Lexicalization and Familiarity. In: *Journal of Psycholinguistic Research* (1988) 17 (5) 413 - 424.
- SCHWARZ, Monika. *Einführung in die Kognitive Linguistik*. Tübingen 1992.
- SCHWARZ, Monika. *Semantik. Ein Arbeitsbuch*. Tübingen 1993.
- SCHWEIGERT, Wendy A. *The Comprehension of Familiar and Less Familiar Idioms*. In: *Journal of Psycholinguistic Research* 15 (1986) 33 - 45.
- SCHWEIGERT, Wendy A., MOATES, Danny R. Familiar Idiom Comprehension. In: *Journal of Psycholinguistic Research* 17 (4) (1988) 281 - 296.
- WIERZBICKA, Anna. *Lexicography and Conceptual Analysis*. Ann Arbor 1985.
- WOTJAK, Barbara. *Verbale Phraseolexeme in System und Text*. Tübingen 1992 a.
- WOTJAK, Barbara. Problemskizze - (nicht nur) zur konfrontativen Phraseologie. In: Földes, Csaba (Hrsg.). *Deutsche Phraseologie in Sprachsystem und Sprachverwendung*. Wien 1992 b, 197 - 217.
- WOTJAK, Gerd. Zur Bedeutung ausgewählter verbaler Phraseologismen des Deutschen. In: *Zeitschrift für Germanistik* 7 (1987) 183 - 200.

# Phraseologie als Modell

*Gertrud Gréciano, Strasbourg*

Modellbildung kann als jene Entwicklungsstufe wissenschaftlicher Tätigkeit betrachtet werden, zu der empirische Daten, sowie deren Ordnung und Erklärung natürlich drängen. Es sind die Schlüsse und Verallgemeinerungen, die zu jener Reproduzierbarkeit und Vorhersagbarkeit führen, welche die Güte fachlicher Erkenntnis bestimmen. Alle linguistischen Teildisziplinen - Morphologie, Syntax, Semantik und Pragmatik - sind diesen Weg gegangen, der auch der Lebensweg der Phraseologie geworden ist. Modellbildung bedeutet jedoch keineswegs eine Endstation, sondern sie wird ihrerseits wieder Forschungsthema und Forschungsanlass. Nach zehnjähriger intensivster Arbeit scheint Phraseologie heute gerade diesen Stand erreicht zu haben.

Bezeichnend für das phraseologische Modell ist die Tatsache, dass angesichts der Komplexität dieses polylexikalen, fixierten und figurierten Sprachzeichens, Ansätze zur Modellbildung in allen betroffenen Teilbereichen zu finden sind, nämlich der Phrasemlexik, der Phrasemsyntax, der der Phrasemsemantik und der Phrasempragmatik : Schematas, Stichwortinventare, Graphiken und Formellisten verraten sie.

Der hier und heute angebotene Beitrag unternimmt den Versuch, modellbildende Merkmale anders anzusetzen, tiefer bzw. höher, wobei tief und hoch nicht Wertungen, sondern Messungen sind und beide jenen für Modellbildung notwendigen Abstand zum unmittelbaren und direkten Sprachphänomen wahren.

Nach einer einleitenden Definition (1.) sollen drei Etappen auf dem Weg zum phraseologischen Modell erörtert werden, nämlich die Terminologie (2.), der Diskurs (3.) und die Lexikographie (4.).

## **1. Phraseologie : Aktuelle Begriffsbestimmung**

In groben Umrissen zeichnen sich zwei einander ergänzende Tendenzen in der augenblicklichen Phraseologieforschung voneinander ab : zum einen die Phraseosystemik mit (über)einzelnsprachlichen Untersuchungen zur Struktur- und

Inhaltstypologie; zum anderen die Phraseodynamik, verwendungsorientiert, sprecher-, funktions- und textbezogen.

Was immer die Benennungsformen für phraseologische Einheiten sind bzw. gewesen sein mögen, heute besteht unter den Fachleuten Einstimmigkeit darüber, Phraseme formal als teilbar, syntaktisch als mehr oder weniger fixiert und semantisch als mehr oder weniger figuriert zu definieren. Im Anschluß an die richtungweisenden Bilanzen, die Phraseologiekolloquien in Mannheim (1981), Zürich (1984), Oulu (1986), Klingenthal-Strasbourg (1988), Aske-Uppsala (1990) und Saarbrücken (1992) erkennt man heute die Relation der Hyponymie zwischen Phrasemen und Idiomen, sowie Phrasemen und Sprichwörtern, Funktionsverbgefügen und Wortbildungen; die der Kohyponymie zwischen Idiomen, Parömien, Funktionsverbgefügen und den traditionellen Wortbildungen.

Wesentlich und neu daran ist die flexible Anpassung der theoretischen Erkenntnis an die Sprachpraxis. Die über die Mehrgliedrigkeit angeregte aber von Lexemen auf Morpheme erweiterte Teilbarkeit - und das ist das übereinzelsprachliche, wenn nicht universale Erklärungsprinzip - erlaubt die klassifikatorische Vereinheitlichung durch Vereinnahmung der Wortbildungen. Derivata im Deutschen und Französischen mit graphischer Kontinuität, Komposita im Deutschen mit, im Französischen ohne graphische Kontinuität, werden heute, weil teilbar, miteinbezogen in die Phraseologie, neben Funktionsverbgefügen, Idiomen und Sprichwörtern.

Allein quantitativ bestätigen Funktionsverbgefüge zwei der drei Merkmale, nämlich die Teilbarkeit und eine weniger ausgeprägte Fixiertheit, denn die Phrasemkomponenten tragen hier zwangsweise die Spuren ihrer grammatischen Kategorien : Tempus, Modus, Diathese, Numerus bei Verbalfragmenten; Numerus, Definitio, Kasus, Grad bei Nominal- bzw. Adjektivfragmenten, Kategorien, die notgedrungen die Festgeprägtheit variieren. Sprichwörter belegen ebenfalls zwei der drei Markierungen, die Teilbarkeit in Lexeme, sie betrifft hier abgeschlossene Makroeinheiten, Sätze/Satzsequenzen und die Figuriertheit; diese ist anthropologisch und kulturell geprägt; sie wird etholinguistisch als Verhaltensform besonders gut erfaßt : Speicher von Volksweisheit; Hilfe zur Lösung kollektiver Aufgaben beruflicher und moralischer Natur in der Auseinandersetzung des Menschen mit dem Leben. Idiome bedürfen der drei Merkmale: teilbar, mit ausgeprägter Fixiertheit und kompatibler Figuriertheit. Phraseologische Bedeutung wird heute als Begriffsbedeutung und als Gebrauchsbedeutung verstanden, sowie sie einmal im Lexikon, zum anderen in der Sprachverwendung zum Ausdruck gebracht werden, zwei Ebenen, die einander nicht unbedingt decken. Wenn Figuriertheit unter allen Phrasemen für Idiome als merkmalspezifisch anerkannt wird, so bleibt sie natürlich nicht jenen allein vorbehalten. Im Gegenteil, Idiome teilen dieses Charakteristikum z.B. mit Metaphern.

Idiomatische Figuriertheit/Motivierung äußert sich auf zwei Arten:

(i) Erstens als Demotivierung, ein lexikalischer Prozeß, der in der obligatorischen Aufhebung der wörtlichen Bedeutung der Konstituenten besteht, in deren Neutralisierung, Opazifizierung durch Begriffsdenken, Abstrahierung und Rationalisierung; davon zeugen enzyklopädische Definitionen und ihre orthodoxe Abberufung in den Text:

1') *in Fluß sein* # *sich im Wasser befinden* = *funktionieren*;

2') *links liegen lassen* # *auf der linken Seite in ruhender Lage lassen* = *ignorieren*;

3') *der Kragen platzt* # *der den Hals umschliessende Teil der Kleidung zerspringt* = *wütend sein*.

Diese mentale Aktivität ist ein phraseologisches Beispiel für den von Keller auf der IDS Tagung (1993) postulierten semiotischen Prozeß der mathematischen Symbolifizierung von Ikonen.

(ii) Zweitens als Remotivierung, ein pragmatischer Prozeß, der in der zusätzlichen fakultativen Wiederbelebung von wörtlichen Reminszenzen besteht, in einer sprecher- und hörerbefindenden Transparentmachung demotivierter Formative zum Ausdruck von illokutiv und diskursiv Mitgemeintem. Symboldenken im ästhetischen Sinn selektiert und assoziiert hier die Bilder und vermittelt dem Idiom seinen Anschaulichkeitscharakter:

1) *Und Sandoz erklärte : in Sachen Umwelt ist bei uns alles im Fluß.*

2) *Manche Abgeordnete, die Geld angeblich links liegen lassen, müssen von Rechts wegen sitzen.*

3) *Eine vereinzelt Störung überwinden wir meist ohne aggressives Verhalten zu zeigen, aber nach vielen kleinen Störungen kann uns plötzlich der Kragen platzen.*

Diese mentale Aktivität bestätigt in der Phraseologie den von R. Keller auf der IDS Jahrestagung (1993) nicht vermuteten semiotischen Prozeß der Ikonifizierung von Symbolen.

## 2. Das Phrasem als Generator der Terminologie

Im Laufe der Zeit hat sich die Standortbestimmung für phraseologische Einheiten im Bereich Lexikologie allgemein durchgesetzt. Wegweisend in dieser Richtung waren natürlich Lexikologen, wie Fleischer, Hausmann, Rey, die relativ früh den lexikalischen Status dieser Mehrwortlexeme sprachwissenschaftlich vertreten haben. Ergänzende Argumentationen verdankt die Sprachwissenschaft der Semiotik,

wo der Zeichencharakter seit Peirce bereits zu Beginn unseres Jahrhunderts auch Makrozeichen bzw. Superzeichen in Theorie und Praxis zuerkannt wird (Gréciano 1985).

Die Terminologieforschung ihrerseits setzt bei der Gleichsetzung von Terminus und Sprachzeichen an. Französische Terminologen (Rey 1985) berufen sich auf Saussure und übertragen die binäre strukturalistische Sprachzeichendefinition auf den Terminus bzw. Fachbegriff: *signe* (*signifiant*, *signifié*) = Terminus (Begriffsnomen, Begriffsinhalt).

Syllogismus oder Enthymem: auch die Querverbindung von Phraseologie und Terminologie hat sich bestätigt, ein erstes Mal auf dem **Internationalen Kolloquium in Genf (1991): Phraseologie und Terminologie**, ein zweites Mal auf dem **Internationalen Phraseologieseminar in Hull/Ottawa (1993)**, beide Veranstaltungen organisiert von Übersetzern und Dolmetschern und ein drittes Mal in **Leipzig auf der GAL Tagung zur Fachkommunikation (1993)**. War Genf in der Berührung der beiden Bereiche noch äusserst zurückhaltend und findet man im Titel der sehr beeindruckenden Akten **terminologie & traduction (1993)**, herausgegeben von Osterheld in der Reihe **Document** durch die Kommission der Europäischen Gemeinschaften, auch nicht einmal eine Spur, so bedeutet Hull/Ottawa, die Akten herausgegeben von Michaud in **Terminologies nouvelles 10**, eine offene Begegnung mit gerechter Gewichtung der beiden Bereiche.

Eines steht fest: auf den drei Tagungen ist von den Sprachwissenschaftlern die Interferenz von Phrasemen und Termini in Theorie und Praxis bestätigt worden. Die Kollegen berufen sich auf traditionsreiche und gut klingende Maximen "es gibt immer nur einen guten Ausdruck für einen Gedanken" (La Bruyère); "Wissenserwerb und Wissensvermittlung haben ihre sprachlichen Präferenzen" (Thoiron/Béjoint, Thibault, Ghazal, Blampain, Blais, Parc u.a.).

Zur Festigung dieser Feststellungen seien noch ein paar persönliche Beobachtungen erlaubt. In der Tat entpuppt Korpusanalyse das Phrasem als den besten aller Termini. Gleich dem Fachbegriff und dem Lexem steht das Phrasem im Dienste der Benennung. Ungleich dem Lexem steht der Fachbegriff oft und das Phrasem immer im Dienste der sekundären und stereotypischen Benennung - ein Zeichen bestehend aus anderen Zeichen und daher mit einem anderen als dem gemeinen Sinn, somit ein polylexikales, fixiertes und figuriertes Sprachzeichen. Die mit der sowjetischen Schule vertraute Phraseologieforschung (Cernyseva 1984, Sektion über Nominationsforschung auf dem Linguistenkongress in Berlin 1985) ist gerade diesem Aspekt auf den Grund gegangen, was nicht ohne vergleichende und ergänzende Rückwirkung auf die Zeichentheorien von Saussure und Peirce geblieben ist. Die sehr vielen natürlichen Sprachen gemeinsamen wenn nicht übereinzelsprachlichen Definitionsmerkmale haben einzelsprachspezifische Auswirkungen. Synthetische Sprachen, z.B. das Deutsche, giessen den Terminus ein in die lineare Kontinuität der anderen Wortbildungsprozesse, wie die Komposition oder die Derivation. Analytische Sprachen hingegen, z.B. das Französische, behalten dem Terminus seine diskontinuierliche Polylexikalität an der Oberfläche bei:

*Wechselkurs / taux de change; Untersuchungsrichter / juge d'instruction; Rechenhof / Cour des comptes*. Die hier nur stichwortartig belegten Regelmäßigkeiten bedürfen einer systematischen Überprüfung für die Terminologien besonders des Französischen, denn die Gemeinsamkeit zwischen Terminus und Phrasem liegt im Kernbereich ihrer Zeichenhaftigkeit selbst und der phraseologische Terminus kann als ein typologisch aufschlussreiches Subsystem betrachtet werden.

Empirische Untersuchungen zur sowohl Terminologie als auch Phraseologie geben die Phraseologie im Einsatz für Terminologie zu erkennen. Das kanadische Modul von RINT (Réseau International de la néologie et de la terminologie) widmet sich ganz spezifisch diesem Aspekt in der Reihe des Kombinationswortschatzes / Vocabulaire combinatoire der Informatik, Mathematik, Biologie usw. Diese phraseologisch-terminologischen Fertigteile sind als Werkzeuge gedacht für die automatische Fachtextübersetzung, wenn nicht Fachtextproduktion. Sie dienen zusätzlich noch als Lern-, Verstehens- und Beschreibungshilfe. Auch Im Deutsch-Französischen Forschungsbereich bestätigen Korpusuntersuchungen Systemmerkmale; verschiedene Fachtexte /Funktionalstile /Funktionalsprachen werden unter diesem Aspektz. Z. von Studenten bearbeitet : Literatur, Sprachen der Wissenschaften, der Verteilerorgane, der Institutionen und Verwaltungen.

Theoretische Ansätze zur Systemerklärung bieten Arntz/Picht (1992, 34-35 "Mehrwortbenennung" und 121-122 "Fachsprachliche Phraseologie"). Wenn das Phrasem in den unterschiedlichsten Korpora die Rolle eines Terminus zur Zufriedenheit des Senders, des Empfängers und des bezeichneten Sachverhalts übernimmt - die Wendung ist lexikalisiert und als solche von den Fachleuten und der Sprechergemeinschaft konventionalisiert - dann ist dies seiner natürlichen Veranlagung dafür zuzuschreiben. In der Fachsprache dehnt sich das Merkmal der Fixiertheit aus, von der Form auch auf die festgeprägte Situation. Unter bestimmten Umständen ist der Gebrauch ein zwingender. Kjaer (1990 und 1992) erklärt den institutionalisierten Kontext als notwendige und ausreichende Bedingung für den normativen Phrasemgebrauch. Die Miteinbeziehung der Kookkurrenzen und Kollokationen durch die Fachlexikographen, Übersetzer und Dolmetscher, das Entstehen von Kollokations-, Konstruktions- und Kombinationswörterbüchern, von Komplexikas ist in dieser Richtung besonders aufschlussreich ( Zimmermann, Viehweger, Blais, de Schaetzen) . Gülich (1992) widmet sich genau diesem Phänomen, wenn sie in der Situation den pragmasemantischen Auslöser der Formelsprache erkennt. Fachphraseologie ist eine Nahtstelle von Gebrauchs- an Situationssemantik. Und Sprachkompetenz äussert sich in der Verwendung des kodifizierten Phrasems in der für ihn bestimmten Situation. Im Gebrauch des Phraseoterms gehen Sprach- und Weltwissen ineinander über. Phrasemkompetenz wird zum Schlüssel des Fachwissens. Code und Ko(n)text sind die ergänzenden Register der Sprechfähigkeit.

Die linguistische Erklärung widmet sich den phraseologisch benannten Sachverhalten :

- abstrakte Begriffe, institutionelle Strukturen und Prozeduren, performative Akte für Verwaltung, Öffentlichkeit und das Recht : *mener une négociation/eine Verhandlung führen; entrer en vigueur/in Kraft treten; prononcer un jugement/ein Urteil vollstrecken; ouvrir une séance/eine Sitzung eröffnen; tenir un discours/eine rede halten; souhaiter la bienvenue/willkommen heißen.*
- Triebe, Verhaltensformen, Einstellungen, Handlungen für die Politik, die Psychologie und die Ethologie : *in Gang bringen/mettre en oeuvre; surmonter un obstacle/ein Hindernis überwinden; donner un coup de poing sur la table/mit der Faust auf den Tisch hauen; tourner autour du pot/um den heißen Brei reden.*
- Marktwaren, Kaufgegenstände, Industrieprodukte für die Werbung : *ein neuer Besen kehrt gut / un nouveau balai balaye bien; pour être bien dans sa peau, un produit de soins Yves St. Laurent (C.Delneuve); Kleiderchen machen Leute; es geht ihnen ein Licht auf.*

Alle so benannten Phänomene scheinen sich wohlzufühlen in diesen Nominal- und nicht Realdefinitionen, die zur Synthese werden in einem Begriff, einem Konzept, einem Symbol im mathematischen Sinn des Wortes - das Phrasem ist immer mehrgliedrig und demotiviert - ein Symbol, das aber unter bestimmten Umständen, mit bestimmten Absichten und Wirkungen zur Analytizität auffordert - das Phrasem ist remotivierbar und wird je nach den es konstituierenden Formativen remotiviert. Dann wird das Symbol zum Ikon, dem anschaulichen Bild im ästhetischen Sinne des Wortes.

Kurz sei noch auf von Hahn (1980, 390) hingewiesen, wo Fachsprache auf den Ebenen Lexik, Syntax und Text beschrieben wird. Die beiden lexikalischen Charakterisierungen der Fachsprache treffen die Wesensmerkmale des Phrasems, einmal die stark zugenommene Verwendung von terminologischen Wortgruppen, also von Funktionsverbgefüge, und zum anderen die metaphorische Benutzung gemeinsprachlicher Wörter, also von Idiomen. Aus von Hahns phraseologisch unvorbelasteter Beobachtung kann der Kenner schließen, dass das Spezifische der Terminologie gerade die Phraseologie ist.

Im Appell an konträre, einander ergänzende und nicht widersprechende Empfindlichkeiten, an Verbegrifflichung und Verbildlichung, setzt sich die heuristische Natur des phraseologischen Terminus durch. Demotiviert benennt er über den Begriff; remotiviert liefert das Bild seinen Beitrag zum Kognitionsprozess. Symbolwert und Ikonwert des Phraseoterms stehen im Einsatz des Erkenntniserwerbs. Treffende Termini werden immer Phraseme sein, denn die Phraseologie bietet der Neologie strukturelle, lexikalische und metrische Muster, über hundertjährige Lexikalisierungen erprobt und vorherbestimmt für die treffende Benennung komplizierter Sachverhalte und Tatbestände. Sie garantiert für die neu und immer mehr zu bildenden Termini die Akzeptanz, wenn nicht die Komplizität der

Sprechergemeinschaft. Terminologieforschung täte gut, auf Erkenntnissen der Phraseologieforschung aufzubauen und sich darauf zu verlassen.

### 3. Das Phrasem als Generator von Diskurs

Dank des Impulses von fast zehnjähriger textlinguistischer Forschung in der aktuellsten Synthese von Rothkegel (1993) untersucht Phraseologie Textproduktions- und Textrezeptionsverfahren und dies auf lexikalischer, strukturaler und thematischer Ebene. In den unterschiedlichen Textsorten hat sich das Phrasem als solide Stütze für Textkohärenz bewiesen. Die Mehrzahl aller Gebrauchsformen hat jene diskursive Ausstrahlung, die dieses Sprachzeichen ganz natürlich hervorruft. Mehrgliedrig, dehnen sich seine Formative aus auf Wortgruppen, Satzsequenzen und Textfragmente; diskontinuierlich infolge morphosyntaktischer, logischer und kommunikativer Regelmäßigkeiten. Wegen seiner intensionalen und prädikativen Natur bedarf seine Verwendung einer intra- oder interphrastischen extensionalen Sättigung. Phrasemgebrauch ist ein Propositionaler Akt, der ein Bündel von Prädikationen einem Referenzobjekt, einer -situation oder einem -thema zuordnet. Diese Zuordnung ist bei den verbalen Phrasemlexemen explizit markiert: grammatische Kongruenz zwischen Prädikat und Subjekt; sie bleibt implizit und unmarkiert bei nominalen Phrasemlexemen mit morphologischen Nekrotismen. Auch finden sich formale Spuren der transphrastischen Dimension der Phraseme: *en rester à l'ABC; en voilà une affaire; en avoir ras le bol; en avoir plein les bottes/la bouche; y jeter son bonnet; y perdre son latin; y aller par quatre chemins; das Zeug dazu haben; da liegt der Hase im Pfeffer; er leckt sich die Finger danach.*

Dank seiner Mehrgliedrigkeit eignet sich das Phrasem besonders gut für die Wiederaufnahme, das Grundverfahren der linearen Diskursverkettung. Teilbar und notwendigerweise geteilt, garantiert das Phrasem die sequenzielle Entfaltung. Explizite Wiederaufnahme mit Kontrareferenz im literarischen Text, wo die Wiederholung gerne noch als Stülfehler angesehen wird; mit Koreferenz für Gebrauchstexte, wo der Wiederholung eine besondere mnemotechnische Kraft zuerkannt wird.

Auch über implizite Wiederaufnahme produzieren Phraseme Diskurs; in diesem Fall geschieht das nicht über die Rekurrenz, sondern über die Progression. Hier bewerkstelligen Phraseme und deren Bestandteile mehr als isotopische Kohäsion; mit den sie meistens begleitenden Synonymen, Hyperonymen und Antonymen bringen sie den Diskurs zu seiner eigentlichen Entfaltung. Phraseme erfüllen hier die Bedingungen für Kohärenz, u.zw. über einen semantischen Mehrwert, der im literarischen und journalistischen Diskurs gerne emotional, hyperbolisch, euphemistisch und ironisch, im wissenschaftlichen und technischen Diskurs meistens rational, explikativ und argumentativ sein kann.

Frühere Arbeiten (Gréciano 1987) haben die Variationsbreite der synonymischen und antonymischen Praktiken aufgedeckt, die Ähnlichkeit im Dienste der strukturalen Diskurskonstitution, die Unähnlichkeit in dem der kommunikativen Diskursgestaltung. Die Stellung der Elemente ist nicht ohne typologische Folgen: bei vorangestelltem Phrasem wirken das Synonym oder Antonym als Glosse; das nachgestellte Phrasem hinterlässt seine emotionale Prägung - das ist der Fall der ikonischen Phraseme, also der Idiome, oder seine rationale Prägung - das bei symbolischen Phrasemen wie Funktionsverbgefügen und Nominalstereotypen. Das Diskursnetz scheint eine besondere Vorliebe zu haben für phraseologische mehr oder weniger erwartete Montagen, organische Verknüpfungen oder Unterbindungen, komplementär oder konträr, aber nie kontradiktorisch.

Aktuelle Arbeiten untersuchen den Beitrag des Phrasems zur thematischen Diskursproduktion. In Frankreich, Deutschland, Polen und der Slowakei arbeiten z.Z. mehrere Kollegen über die thematische Entfaltung. Wenn das Phrasem auch aktiven Anteil nimmt an der Beschreibung, der Erklärung und an der Erzählung, so scheint es sich für die Argumentation besonders zu qualifizieren.

In Erwartung dieser endgültigen Untersuchungsergebnisse, darf ich hier auf eine weitere Regelmäßigkeit eingehen, die sich empirisch bewährt hat: das Phrasem macht aus einem Titel das Thema. Wenn Buchtitel gewöhnlich auf die betroffenen Geschehensträger: Personen, Gegenstände, Orte und Zeiten verweisen, so bringt ein phraseologischer Titel jene Quintessenz, jene zusammengeraffte Aussage über das gesamte Werk zum Ausdruck, die Textologen (Brinker 1985) von einem Diskursthema verlangen. In der Tat ist das Phrasem durch seinen abstrakten/symbolischen Begriffskern und durch seine lexikalisierte Festgeprägtheit vorherbestimmt als sehr treffender und Bekanntheitserwartungen erfüllender Ausdruck von jeweils komplexen Phänomenen. Das mag seine äusserst häufige Verwendung als Buchtitel erklären, die inzwischen über die neuesten Stichwort- und Titelregister aus dem deutschen und französischen Buchhandel nachgewiesen werden konnte (Gréciano 1994, Schneider 1994). Literarische, technische und wissenschaftliche Werke bestätigen den phraseologischen Titel, der als synthetische Formel und Inhaltskonzentrat, anspielungsumwittert, Aufmerksamkeit, Interesse und Wunsch erweckt, um zur Handlung zu motivieren. Auch geistige Nahrung wird nicht vor Werbeeffekten verschont.

Man kennt diese Gepflogenheit aus der (Unterhaltungs)Literatur: *La main coupée* (Cendrars), *La main gauche* (Maupassant), *La Main tendue* (Heriot); *La tête sur les épaules* (Troyat). Emotionale Konnotationen überwiegen in der Jugendliteratur: *A pieds joints*; *A feu et à sang*; *A coeur battant*. Kontextualisierung bewirkt die Remotivierung der Begriffsbedeutung und ermöglicht die Anspielung auf das Zeitgeschehen: *Tête de Turc* (Wallraff), sowie die Ankündigung von Fachliteratur: *Cents Chefs-d'oeuvre à la loupe* (Kunstgeschichte).

Sogar für gemeinsprachlich weniger übliche Formeln gibt es aufschlussreiche themenspezifische Verwendungen: *Von A bis Z richtig versichert*; *Von A bis Z*

*Wörterbuch kirchlicher Begriffe*. Das *ABC* verkauft Bücher zu über 150 Themen, u.a. zu Arzneipflanzen, Drogen, Astronomie, Cholesterin, zu Erbschafts- und Schenkungssteuer ... Stichproben für die Phrasemittelfrequenz ergeben sich aus den Belegen zu den produktivsten Komponenten des deutschen Phrasensystems, nämlich Körperteile, Tiere und Befindlichkeiten als die aktivsten Titelproduzenten. Exklusive Untersuchungen dieses Phänomens in Gréciano 1994 und Schneider 1994.

Für die Fachliteratur wird die Phraseologie zur Terminologie; für Jura: *Tête à tête* (Lebelley); für Medizin: *A coeur battant*; für Kardiologie: *Au coeur de vos artères*; *Herzklopfen*; für Biologie: *Au coeur de la vie: la cellule*. Für den Fachgebrauch steht das Phrasem im Dienste einer besonders geschickten Popularisierung, Vulgarisierung, Verstehenshilfe und Wissenstransfer als Konsequenzen seiner heuristischen Natur. Phraseme zu Diensten von Science-Fiction: *Au coeur de la comète*, von Para- und Pseudowissenschaften: *Das ABC der Graphologie / der Astrologie*., aber natürlich auch der seriösesten aller Institutionen und Autoren in der Reihe *Que sais-je?: La cour des Comptes* (Raynaud); *Le juge d'instruction* (Van Rymbecke).

#### 4. Das Phrasem als Generator der Lexikographie

Phraseographie ist ganz eindeutig der Bereich, in dem die Forschung die grössten Fortschritte erreichen konnte, zum einen durch das Angebot von ein- und mehrsprachigen Phrasensammlungen der letzten Jahre, zum anderen durch die metalexikographischen Analysen und Vergleiche dieses allerletzten Jahres, z.B., in Földes (1992) und Zöfgen (1992). Wir verfügen über eine stattliche Zahl ein-, zwei- und mehrsprachiger Wörterbücher.

Budapest darf als Zentrum der mehrsprachigen Phraseologieforschung angesehen werden. Bardosi (1982,1983) hat hier als einer der ersten metaphraseographische Kriterien entwickelt, deren Güte er gleichzeitig anhand von Wörter- und Übungsbüchern beweist. International bleibt Bardosi (1985) der anerkannte Vorreiter für das Französische und Bardosi (1991) Wegweiser auch für das Deutsche. Hessky gelingt der sehr originelle Versuch phraseographisches Wissen phraseodidaktisch zu verwerten. Im Unterschied zu Wotjak/Richter (1988), Hunfeld (1989), Földes/Kühnert (1990), Eppert (1990) geht R. Hesskys Arbeitsbuch nach der lexikographischen Gliederung in Leitbegriffe vor, was die besondere Eignung des Sprachlehrwerkes für den Erwerb, die Produktion und die Stilistik ausmacht und eine eigene didaktische Würdigung verdient.

In diesem letzten Abschnitt soll die grosse Herausforderung des Phrasems an die Lexikographiearbeit umrissen und ein persönlicher Vorschlag phraseographischer Erfassung in der *Enzyklopädie der Europäischen Phraseologie (EEP)* unterbreitet werden.

Phraseographie darf als die älteste und die jüngste der phraseologischen Tätigkeiten angesehen werden. Keilschrifttäfelchen vom Beginn unserer Zeit und Computersoftware vom Ende unseres Jahrtausends speichern Wendungen und Sprichwörter unserer Kulturgemeinschaften. Vom Morgen- bis zum Abendland : Ideogramme, Hieroglyphen, Embleme, berühmt auf Seide, Papyrus, Leinen und Papier. Phraseographie gewinnt heute vom besonders hohen Wissenstand der Lexikographie und der Phraseologie. Phraseme und Termini dienen den Fachleuten als Prüfstein für die Bewertung von Wörterbüchern. Ein-, zwei- und mehrsprachige Metalexikographie verlangt Phraseologie als Untersuchungsgegenstand sowohl für das passive und exhaustive als auch das aktive und selektive Wörterbuch.

Im Anschluss an EUROPHRAS bemühen sich Kollegen um die Verwirklichung einer mehrsprachigen, aktiven, selektiven und computergesteuerten **Enzyklopädie der Europäischen Phraseologie (EEP)**. Als Zielgruppe sind Sprachmittler gedacht : Übersetzer, Dolmetscher, Textproduzenten, Studenten, Forscher und Lehrer lebender Fremdsprachen, sowie Informatiker, was induktive Erklärungen und vielseitige empirische Belege verlangt, die größtenteils bestehenden datengespeicherten Korpora entnommen werden sollen. Die berufliche Motivation der Lexikonbenutzer rechtfertigt die Bevorzugung von Gebrauchstexten. Ihrer Suchstrategie entsprechend bevorzugt man eine begriffliche / thematische Anordnung der Phraseme. Als konkretes Hilfswerkzeug für die Kommunikationssituation dient es dem Ausdruck von Information, Affekt und Appell.

Die Makrostruktur eines effizienten mehrsprachigen phraseologischen Wörterbuchs ist notgedrungen begrifflich bzw. thematisch, auch wenn ein abschließendes Stichwortregister dem Benutzer bei der Auffindung der Formen behilflich ist. Onomasiologie und Enzyklopädie gelten hier auch für irrealer, mögliche und unmögliche Objekte, Sachverhalte und Welten. Vier universale Bereiche aus der allgemeinen Lexikographie haben sich auch für die Phraseologie als produktiv erwiesen, so daß sich vier Schlüsselbegriffe als phraseologisch bindende und verbindende Themen herausgestellt haben : *phraseologia dicendi/sentiendi/cognandi/agendi*.

Die Spezifik/Typikalität der phraseologischen Benennung im Vergleich zur nicht-phraseologischen Entsprechung wirkt sich auch auf die Mikrostruktur dieses Wörterbuchs aus. Diese besteht aus einer semantischen Definition, einer morphosyntaktischen Beschreibung und aus pragmatischen Instruktionen. Die Definition bleibt intuitiv, naiv, natürlichsprachlich und vereinheitlicht die üblichen Verfahren wie Paraphrase, Periphrase und Synonymie. Die jeweilige Begriffsbedeutung bietet die Klassenbegriffe des Inventars : **SICH SPRACHLICH VERSTÄNDIGEN / FÜHLEN / WISSEN / HANDELN**. Besonderes Gewicht wird auf eine möglichst genaue Parametrisierung der spezifischen Merkmale gelegt, um die Eigensemantik der Phraseme zu erfassen. Die morphosyntaktische Beschreibung widmet sich ganz besonders der Erfassung der mehr oder weniger ausgeprägten Fixiertheit. Die Variationsmöglichkeiten stehen im Zentrum dieser als Gebrauchshilfe gedachten formalen Deskriptionsstufe. Die pragmatischen

Verwendungshinweise zielen auf eine möglichst vielseitige Diskursartenproduktion, unter Miteinbeziehung der anderwärts vernachlässigten Gebrauchstexte.

Die Enzyklopädie der Europäischen Phraseologie ist ausgerichtet auf Datenspeicherung und Datenverarbeitung. Die Datenbankstruktur ergibt sich aus dem Protokoll der Einzeleinträge ergänzt durch eine Mehr-Ebenen-Vernetzung. Suchstrategien werden über Befragung von Benutzerprioritäten geplant. Sie zielen ab auf Suchverfahren innerhalb des Netzes, sowie auf ausgewählte Kombinationen von Informationsblöcken. Das Gesamtprojekt ist gedacht als benutzerfreundliches Expertensystem mit direkten Informationsfragen nach genauen Fragetypen zu den ungefähren Benutzervorstellungen und mit kodierten Reaktionen seitens des Systems.

Die Mehrsprachigkeit bleibt das Gerüst dieses aktiven phraseologischen Wörterbuchs. Die zwischensprachliche Vermittlung ist das Grundprinzip für alle Äquivalenztypen. Volläquivalenz herrscht vor beim Begriff, der Klassenbegriffsbedeutung; Teiläquivalenz in der semantischen Definition wegen der oft idiosynkratischen Bildbedeutung. Im Falle von Nulläquivalenz antwortet die Enzyklopädie mit natürlichen, vielleicht auch nur ungefähren Entsprechungen. Gleichsetzung werden weder erfunden noch aufgezwungen. Die interlinguale Parallelsetzung von Phrasemen bleibt auch eine Herausforderung an die Übersetzung. Als Fachmann wird es dem Übersetzer gelingen, das angebotene Material über Auswahl und Ausgleich / Selektion und Kompensation zu kontextualisieren. Als Künstler wird er sprachschöpferisch über Metamorphosen jene neuen Entsprechungen zu gestalten wissen, zu der ihn Situation und Intention inspirieren.

Abschliessend noch ein paar allgemeine Bemerkungen. Die Kolloquien der letzten Jahre haben den Stellenwert der Phraseologie innerhalb der allgemeinen Sprachwissenschaft deutlich gemacht. Aktuelle Lexikographie und Terminographie brauchen dringend Werke und Werkzeuge zur Erfassung der Phraseologie (Konstruktionswörterbücher, Kollokationswörterbücher, Kombinationswörterbücher / *Voculaires combinatoires*, *Komplexikas*). Phraseologie ist heute wissenschaftlich in der Lage diese Hilfsmittel zu liefern, weiterzureichen, abzugeben. Die hier kurz vorgestellte **Enzyklopädie der Europäischen Phraseologie (EEP)** besteht heute als Kernprojekt CONPHRAS im Rahmen von PROCOCPE. Sie ist jedoch als Stufenprogramm geplant für das erweiterte Projekt mit den zusätzlichen Sprachen Russisch, Slowakisch und Ungarisch. Weitere Kooperationen für ein Gesamtprojekt sind möglich und wünschenswert. Die Initiative dafür und die Subventionierung bleibt den betreffenden Sprachen und ihren Sprachgemeinschaften überlassen.

## BIBLIOGRAPHIE

- ARNTZ / PICT (1991): *Einführung in die Terminologiearbeit*, Hildesheim.
- BARDOSI VILMOS (1986): *De fil en aiguille. Les locutions françaises: recueil thématique et livre d'exercices*, Budapest.
- BARDOSI / ETTINGER / STÖLTING (1991): *Redewendungen Französisch / Deutsch*, Tübingen.
- BRINKER Klaus (1981): *Linguistische Textanalyse*. Berlin.
- CERNYSEVA Irina (1984), "Aktuelle Probleme der deutschen Phraseologie". In DaF 1 (17-22).
- EPPERT Franz (1990): *Sprichwörter und Zitate*, Stuttgart.
- FÖLDES Csaba (Hrsg) (1992): *Deutsche Phraseologie in Sprachsystem und Sprachverwendung*, Wien.
- FÖLDES / KUHNERT (1990): *Deutsche Phraseologismen. Ein Übungsbuch für Ausländer*, Budapest.
- GRÉCIANO Gertrud (1987): "Idiom und Text". In *Deutsche Sprache* 3 (193 - 208). (1987), "Das Idiom als Superzeichen. Pragmatische Erkenntnisse und ihre Konsequenzen". In Burger / Zett (Hrsg.): *Aktuelle Probleme der Phraseologie*, Bern.
- (1994): "Vorsicht, Phraseoaktivität". In B. Sandig (Hrsg.): *EUROPHRAS 90* (in Druck).
- GÜLICH / KRAFFT (1992): "Ich mag es besser". Konversationelle Bearbeitung vorgeformter Ausdrücke in Gesprächen zwischen deutschen und französischen Sprechern". In Zöfgen (Hrsg): *Idiomatik und Phraseologie*. FLuL 21 (65-87).
- HAHN Wolfgang von (1980): "Fachsprache". In *Lexikon für germanistische Linguistik*, 390 - 402.
- HESSKY Regina (1993): *Durch die Blume. Arbeitsbuch zur deutschen Phraseologie für Fortgeschrittene*, Budapest.
- HUNFELD Hans (1989): *Sprich wörtlich*, Stuttgart.
- KJAER Anneliese (1991): "Phraseologische Wortverbindungen in der Rechtssprache?" Palm Ch. (Hrsg.) *EUROPHRAS 90. Akten zur internationalen Tagung zur germanistischen Phraseologieforschung in Aske*, Uppsala.
- (1994): "Zur kontrastiven Analyse von Nominationsstereotypen der Rechtssprache deutsch-dänisch". In Sandig (Hrsg): *EUROPHRAS 92* (in Druck).

- MICHAUD Danièle (Hrsg) (1993): *Phraséologie*. Actes du séminaire international de Hull/Ottawa. Terminologies nouvelles 10.
- OSTERHELD Wolfgang (Hrsg) (1993): *Terminologie et Traduction*. Commission des Communautés Européennes. Luxembourg.
- REY Alain (1988): "Introduction". In Rey/Chantreau: *Dictionnaire des Expressions et Locutions*, Paris.
- ROTHKEGEL Annely (1993): *Textualisieren*. Theorie und Computermodell der Textproduktion Bern.
- SCHNEIDER Mireille (1994): *Le titre phraséologique: Analyse discursive comparée*. Mémoire de Maîtrise. Université de Strasbourg II.
- WOTJAK/RICHTER (1988): *Deutsche Phraseologismen*. Ein Uebungsbuch für Ausländer, Leipzig.
- ZÖFGEN Ekkehard (Hrsg.) (1992): *Idiomatik und Phraseologie*. FLuL 21.

- MICHAEL DAVIS (1921) *Die deutsche Literatur des 19. Jahrhunderts*.  
 Hildesheim: Grolschsche Verlagsbuchhandlung.
- OSTERBERG Wolfgang (Hrsg.) (1961) *Die deutsche Literatur des 19. Jahrhunderts*.  
 des Gesamtverbandes der Deutschen Hochschulbibliothekvereine.
- REY Alois (1982) *Deutsche Literatur des 19. Jahrhunderts*.  
 ...
- ROTHKEGEL, Anny (1912) *Die deutsche Literatur des 19. Jahrhunderts*.  
 Leipzig: Grolschsche Verlagsbuchhandlung.
- SCHWIBLER, Michael (1971) *Die deutsche Literatur des 19. Jahrhunderts*.  
 München: dt. Verlagsanstalt.
- WOLFF, Jürgen (Hrsg.) (1971) *Die deutsche Literatur des 19. Jahrhunderts*.  
 München: dt. Verlagsanstalt.
- WOLFF, Jürgen (Hrsg.) (1971) *Die deutsche Literatur des 19. Jahrhunderts*.  
 München: dt. Verlagsanstalt.

# Repräsentationsmuster der Phraseographie

*Claudia Hegedüs, Strasbourg*

Mit zunehmendem Interesse nimmt sich die Phraseologieforschung den Problemen der phraseographischen Praxis an. Trotz der Vielfalt der existierenden Phrasemwörterbücher wurde in den letzten Jahren wiederholt auf die Unzulänglichkeiten der lexikographischen Beschreibung von Phraseologismen hingewiesen. (F.- J. Hausmann, 1985 ; P. Kühn, 1984) Als besonders kritikwürdig erscheinen den Phraseologieforschern die lexikographischen Verfahren zur Erfassung von Phrasemen. D. Dobrovolskij (1989) sieht die Gründe dieses Mißstandes in der fehlenden Anwendung von sprachtheoretischen Erkenntnissen bei der Entwicklung von Phrasemwörterbüchern.

Der vorliegende Beitrag ist als ein Versuch zu verstehen, auf der Basis von Ergebnissen aus der Phraseologie- und Kognitionsforschung, neue Ansätze zur lexikographischen Darstellung von Phrasemen zu entwickeln. Nach einer Bestandsaufnahme semasiologischer Anordnungsverfahren, welche nur eine lückenhafte Beschreibung des phraseologischen Sprachgutes bieten, widmen wir uns onomasiologischen Ordnungsversuchen, für die das phraseologische Material besonders geeignet ist. Ausgangspunkt dieser Hypothese sind die Definitionsmerkmale des Phraseologismus. Laut G. Gréciano (1983) sind Phraseologismen komplexe linguistische Einheiten, die mindestens zwei der drei Kriterien erfüllen müssen : die Mehrgliedrigkeit, die Fixiertheit und die Figuriertheit. Die Termini Phraseologismus und Phrasem gelten in der Phraseologieforschung als Synonyme und daher bediene ich mich im Laufe meines Beitrages der letzteren.

## 1. Bestandsaufnahme

Die Erstellung von Wörterbüchern verlangt die Einbeziehung der Parameter "Wörterbuchbenutzer" und "Benutzungszweck". Ein Wörterbuch hat sich, wie R. Hessay (1992) betont, nach den Bedürfnissen des Wörterbuchbenutzers zu richten, wobei in der zweisprachigen Lexikographie neben dem Verwendungszweck auch die Bedürfnisse des Muttersprachlers in bezug auf seine Muttersprache und des Nichtmuttersprachlers in bezug auf die Fremdsprache zu berücksichtigen sind. Diesen

Überlegungen trägt die von H.- P. Kromann / T. Riiber / P. Rosbach (1984) erhobene Forderung nach vier zweisprachigen Wörterbuchtypen Rechnung :

	Wörterbuch	
	Aktiv	Passiv
Muttersprache	W1	W3
Fremdsprache	W2	W4

(entnommen aus G. Gréciano :  
1991, 116)

Das aktive zweisprachige Wörterbuch dient der Textproduktion in der Fremdsprache, wobei sprachliche Einheiten von der Muttersprache in die Fremdsprache übersetzt werden. Das passive zweisprachige Wörterbuch dient der Textrezeption aus der Fremdsprache, d. h. zur Übersetzung von sprachlichen Einheiten aus der Fremdsprache in die Muttersprache.

Die für die allgemeine zweisprachige Lexikographie gestellte Forderung nach Aktiv- und Passivwörterbüchern gilt ebenfalls für den Bereich der einsprachigen Phraseographie (H.-P. Kromann, 1989). Phraseologische Wörterbücher dienen in erster Linie dem zielgesteuerten Nachschlagen. Die Motive und Gründe, welche den Benutzer veranlassen, ein phraseologisches Wörterbuch zu befragen, unterscheiden sich je nach Kommunikationssituation und somit den ihnen zugrundeliegenden kognitiven Prozessen. Bei der Textrezeption hilft das passive phraseologische Wörterbuch Verständnisschwierigkeiten zu beheben, indem es eine explizite und vollständige Beschreibung der phraseologischen Bedeutung liefert. Bei der Textproduktion fungiert das aktive phraseologische Wörterbuch als Nachschlagewerk zur Variation des Ausdrucks bei Formulierungsschwierigkeiten. Die in der Phrasensammlung enthaltenen Informationen sollen den Benutzer neben einem situativ und grammatisch korrekten Gebrauch auch zu einem kreativen Gebrauch von Phrasemen befähigen.

Die Unterscheidung zwischen Wörterbüchern zur Rezeption und Produktion steht im engen Zusammenhang mit dem von H.- P. Kromann (1987, 184) formulierten Ökonomieprinzip, welches besagt, daß mit einem Minimum von lexikographischem Aufwand ein Maximum an lexikographischen Informationen zu erzielen ist. Dieser lexikographische Grundsatz schlägt sich in der Wahl der Anordnung des phraseologischen Materials nieder. Passive Phrasemwörterbücher ordnen das Sprachmaterial vorzugsweise nach semasiologischen Kriterien, um ein rasches Auffinden des Phrasems zu gewährleisten. Dagegen bevorzugen Werke aktiven Typs eine Anordnung nach konzeptuellen semantischen Kriterien.

Zu den semasiologisch orientierten Phrasensammlungen gehören das Wörterbuch der "Modernen deutschen Idiomatik" von W. Friederich (1976), das "Wörterbuch der Redewendungen und sprichwörtlichen Redensarten" von G. Drosdowski (1992) sowie "Das große Lexikon der sprichwörtlichen Redensarten" von L. Röhrich (1991). Es handelt sich hierbei um Werke, die die Phraseme alphabetisch nach Stichwörtern ordnen. So findet der Wörterbuchbenutzer den Phraseologismus **sich die Nase begießen** unter dem nominalen Phrasemkonstituenten **Nase**.

In methodischer Hinsicht ist die Anordnung nach Stichwörtern aus mehreren Gründen recht fragwürdig. Zum einen bieten die Phraseme aufgrund ihrer Polylexikalität eine Mehrzahl von denkbaren Stichwörtern, und die in den Benutzungshinweisen des Wörterbuches gegebene Anweisung erlaubt nicht immer eine eindeutige Ermittlung des Stichwortes. Dies ist der Fall im "Wörterbuch der Redewendungen und sprichwörtlichen Redensarten" (G. Drosdowski, 1992), wo das phraseologische Sprachmaterial nach dem "jeweils ersten oder wichtigsten sinntragenden" (G. Drosdowski : 1992, 17) Phrasemkonstituenten aufgeführt wird, ohne daß jedoch erklärt wird, welche Merkmale ein "sinntragender" Phrasemkonstituent trägt. Eine direkte Folge davon ist ein sinnloses und zeitraubendes Suchen der Phraseme im Wörterbuch, was im Widerspruch zum Ökonomieprinzip steht. Zum anderen eignen sich semasiologische Wörterbücher nicht als Nachschlagewerke für den aktiven Phrasemgebrauch. Dem Wörterbuchbenutzer ist es nicht möglich, über alphabetische Anordnungen ihm noch unbekannte Phraseme zu finden. Aus diesem Grund wäre es wünschenswert semasiologische Wörterbücher um einen onomasiologischen Ansatz zu ergänzen.

Im Bereich der Phraseographie stellen onomasiologische Wortschatzdarstellungen die Minderheit dar. Diese Tatsache ist umso erstaunlicher, als das Phrasem aufgrund seines semantischen Definitionsmerkmals der Figuriertheit für eine konzeptuelle Gliederung geradezu prädestiniert ist. Die Figuriertheit ist durch die semantischen Prozesse der Demotivierung und der Remotivierung gekennzeichnet. Die obligatorische Demotivierung deckt sich mit der lexikalischen Aufhebung der wörtlichen Bedeutung der Konstituenten, die fakultative Remotivierung mit der fragmentarischen Anspielung auf die Wörtlichkeit. (G. Gréciano, 1983) Für eine lexikographische Darstellung des Phrasems nach konzeptuellen Kriterien spricht insbesondere das semantische Merkmal der Demotivierung. Auf Grund der neutralisierten Referenzstellen der Phrasemkonstituenten entspricht das demotivierte Phrasem einem abstrakten Sinn. Davon zeugen enzyklopädische Phrasemdefinitionen wie "jdn. ohrfeigen" für den Phraseologismus **jmdm. rutscht die Hand aus** ; "schlecht gelaunt sein" für **mit dem linken Bein/ Fuß zuerst aufgestanden sein** und "betrunken sein" für **zu tief ins Glas geschaut haben**, welche ihre Inhalte aus den Begriffen [SCHLÄGE], [MIBMUT] und [TRUNKENHEIT] beziehen.

Demotivierte Phraseme repräsentieren Begriffe, die gedanklichen Konzepten entsprechen (H. Bußmann : 1990, 128). Die Gedächtnispsychologie definiert den

Begriff als Einheit des im menschlichen Gedächtnis gespeicherten Wissens. (J. Hoffmann / M. Ziessler, 1982) Begriffe sind durch Abstraktion gewonnene kognitive Organisationseinheiten, mit deren Hilfe Gegenstände oder Sachverhalte aufgrund bestimmter Eigenschaften umschrieben bzw. klassifiziert werden. Sie sind intensional definiert und werden durch Termini formal repräsentiert. (H. Bußmann : 1990, 128)

Auch wenn die begriffskonstituierenden Merkmale an der Bildung von lexikalischen Wortbedeutungen maßgeblich beteiligt sind, darf nicht von einer Identität zwischen Begriffen und Bedeutungen ausgegangen werden. Die Bildung neuer Begriffe vollzieht sich unabhängig von einer konkreten Sprache mit der Folge, daß Begriffe nicht unbedingt mit linguistischen Einheiten belegt sind. Dies ist zum Beispiel der Fall des Begriffsinhaltes 'keinen Durst mehr haben', dem im Deutschen kein Lexem entspricht. Im Unterschied zu Begriffen sind lexikalische Bedeutungen immer an bestimmte sprachliche Ausdrücke geknüpft und hängen somit von der Struktur eines bestimmten Sprachsystems ab. Von Bedeutung wird deshalb im folgenden nur dann gesprochen, wenn Konzeptinhalte, an phonologisch - graphematische Formen und syntaktische Raster gekoppelt sind. (M. Schwarz, 1992)

## 2. Ordnungsversuche

Eine der wichtigsten Aufgaben der aktiven Phraseographie besteht in der Entwicklung eines Modells zur Beschreibung der semantischen Bedeutung des Phraseologismus. Die phraseologische Bedeutung ist komplexer Natur, eine Eigenschaft, die sich durch die semantischen Prozesse der obligatorischen De- und fakultativen Remotivierung offenbart. Das demotivierte Phrasem entspricht einer abstrakten Gesamtbedeutung, die sich nicht aus der Summe der Einzelbedeutungen der Phrasemkonstituenten ableiten läßt. Da unter Verweis auf Kant "Begriffe ohne Anschauungen leer sind", verlangt das Phrasem, laut G. Gréciano (1983) im Sprachprozeß nach Verbildlichung. Die pragmatische Remotivierung führt zu einer ikonischen Wiederbelebung der wörtlichen Phrasemkonstituenten. Phraseologismen stellen demgemäß einen abstrakten Sachverhalt mit Hilfe von anschaulichen und konkreten Nominalkonstituenten dar. Daraus resultiert ihre Bildhaftigkeit, die zum Generator von Erkenntnisvermittlung wird.

Phraseologische Bilder spiegeln Lebensbedingungen, Gewohnheiten, Sitten, kurz kulturspezifische Eigenheiten, einer Nation wider. (G. Gréciano, 1989) Sie vermögen ebenfalls psychische Vorgänge aufzudecken, so zum Beispiel bei dem Kinegramm **den Kopf hängen lassen**, wo ein physisches Verhalten symbolisch für den psychischen Zustand der Traurigkeit steht. Phraseologische Bilder sind demnach fester Bestandteil der phraseologischen Bedeutung. Da remotivierter Phrasemgebrauch das demotivierte Phrasem voraussetzt, müssen phraseologische Beschreibungsmodelle der komplementären Natur der semantischen Teilsysteme Rechnung tragen. Dieser Forderung wurde jedoch bei den ersten Ordnungsversuchen

des phraseologischen Sprachgutes nach konzeptuellen Kriterien nicht entsprochen. Genannt sei die einsprachige Sammlung von H. Görner (1984), in dessen zweitem Teil die Phraseme zwar nach Begriffen geordnet wurden, doch die remotivierte Phrasemebedeutung unberücksichtigt blieb.

Die Komplexität des semantischen Verhaltens von phraseologischen Einheiten führt dazu, daß die klassischen strukturalistischen Methoden der semantischen Analyse hier versagen. Der wesentliche Grund des Versagens besteht im starren Bedeutungsbegriff vieler Komponentialitätstheorien klassischer Ausprägung, welcher der im Sprachgebrauch nachgewiesenen Bedeutungsvariation nicht Rechnung trägt. So ist es unmöglich, den Bedeutungsinhalt von Phrasemen anhand einer Liste von notwendigen und hinreichenden Merkmalen darzustellen.

Ein für die semantische Beschreibung von Phrasemen adäquates Modell bietet der Prototypenansatz. Die Prototypentheorie, welche 1976 von E. Rosch in der Psycholinguistik ausgearbeitet wurde, stützt sich auf psychologische Beobachtungen, welche zeigen, daß Kategorien nicht als Merkmalsbündel, sondern als Ganzheiten gespeichert werden und so in Gestalt ihrer typischen Vertreter zu beschreiben sind. Die typischen Vertreter stellen Prototypen dar. Dabei ist wichtig zu bemerken, daß Prototypen Abstraktionen sind, denen kein real existierendes Objekt zu entsprechen braucht. Der französische Sprachwissenschaftler G. Kleiber (1990) sieht in Prototypen mentale Konstrukte, die aufgrund kognitiver Prozesse entstanden sind und, die die typischen Merkmale einer Bedeutung vereinigen. Das bedeutet, daß eine Bedeutungsbeschreibung nach prototypischen Gesichtspunkten die Angabe von Merkmalen nicht ausschließt. Es handelt sich jedoch um solche Merkmale, die den Prototypen auszeichnen, d. h. um sogenannte typische Merkmale. Die Unterscheidung zwischen typischen und atypischen Merkmalen erfolgt mit Hilfe des Kriteriums der Frequenz. (G. Kleiber, 1990) Demnach gilt ein Merkmal für typisch, wenn es von einer Mehrzahl der Vertreter einer Klasse geteilt wird. Dagegen sind atypische Merkmale nur wenigen Mitgliedern einer Kategorie gemeinsam. Hieraus folgt, daß, je mehr Merkmale ein Vertreter mit anderen Mitgliedern seiner Kategorie teilt, dieser Vertreter umso höher in seiner Typizität eingeschätzt wird. Die Mitglieder einer Kategorie sind also in unterschiedlichem Maß repräsentativ oder typisch für eine Kategorie. Dabei liegen, bildlich gesprochen, der Prototyp im Zentrum einer Kategorie, atypische Mitglieder eher an der Peripherie.

Der Grad der Typizität einer Instanz richtet also sich nach der Ähnlichkeit zwischen dem jeweiligen Vertreter und dem mental gespeicherten Prototypen. Die Beziehung zwischen den beiden Polen wird auch 'Familienähnlichkeit' genannt. Das Konzept der Familienähnlichkeit geht auf den Philosophen Ludwig Wittgenstein zurück, der am Beispiel der Kategorie 'Spiel' aufzeigte, daß Mitglieder einer Kategorie oft nur durch ein Netz von Ähnlichkeiten verbunden sind. So verfügen Kategorien keineswegs über Merkmale, die von allen Mitgliedern geteilt werden. Sie enthalten vielmehr Subgruppen, die gemeinsame Merkmale aufweisen, und es gibt Überschneidungen zwischen den verschiedenen Subgruppen.

G. Kleiber (1990, 65) betont, daß sich die intrakategoriale Strukturierung nach Prototypen und Familienähnlichkeiten keinesfalls ausschließen. Der Prototyp sei nämlich die Instanz, wo die Überschneidung der Subgruppen am größten ist.

Die Makrostruktur eines nach prototypischen Gesichtspunkten konzipierten Wörterbuches orientiert sich an den Befunden der Kognitionspsychologie, welche die Hypothese einer hierarchischen intrakategoriellen Struktur von Begriffen stützen. (E. Rosch, 1976) Die Anordnung der Begriffe im Wörterbuch erfolgt nach dem Vorbild von biologischen Taxonomien, deren Struktur durch eine Klasseninklusion definiert wird. So bilden die konzeptuellen Konstanten der analytischen Philosophie den Ausgangspunkt der hierarchischen Begriffsanordnung. Die Konstanten sind vergleichbar mit den in der Kognitionspsychologie postulierten genetisch festgelegten ontologischen Grundkategorien. (M. Schwarz, 1992) Die konzeptuellen Konstanten decken einerseits die vier wichtigsten Bereiche menschlicher Fähigkeiten ab, nämlich den Bereich des Handelns, der Gefühle, sowie die Bereiche der intellektuellen und verbalen Fähigkeiten. Andererseits wird ihnen eine hohe Phrasemproduktivität zuerkannt (C. Hegedüs, in Vorbereitung)

Die abstrakten Begriffe [HANDELN], [FÜHLEN], [WISSEN], [SPRECHEN] enthalten wiederum untergeordnete Begriffe, Leitbegriffe genannt, welche in der Lexikographie unmittelbar aus der phraseologischen Kernbedeutung abstrahiert werden. Dies bedeutet, daß Phraseme und ihre Begriffsinhalte in Familienähnlichkeit zueinander stehen, die auch hierarchisch erklärt werden kann. So sind die Phraseme **kalte Füße bekommen** ; **eine Gänsehaut kriegen** ; **die Hosen voll haben** ; **ein Hasenherz haben** ; **das Blut erstarbt jmdm. in den Adern** ; **jmdm. sträuben sich die Haare** ; **einen schweren Kopf haben** ; **jmdm. den Kopf vollmachen** Unterbegriffe des Leitbegriffs [ANGST] und die Phraseme **den Kopf hängen lassen** ; **Rotz und Wasser heulen** ; **sich die Augen aus dem Kopf weinen** ; **jmdm. das Herz brechen** ; **jmdm. das Herz schwer machen** Unterbegriffe des Leitbegriffs [TRAURIGKEIT]. Die genannten Leitbegriffe gehören wiederum zum übergeordneten Begriff [FÜHLEN].

In kognitionspsychologischer Hinsicht sind Leitbegriffe leicht verständliche Abstrakta mit einem hohen Informationswert, mittels derer ein rasches Auffinden des gesuchten Phrasems im Wörterbuch gewährleistet wird. Leitbegriffe stimmen mit dem sprachpsychologischen Konzept der Basisbegriffe überein. Nach E. Rosch und ihren Mitarbeitern (1976) werden innerhalb von natürlichen Begriffshierarchien sogenannte Basiskonzepte definiert. Basiskonzepte teilen nach dieser Auffassung eine Vielzahl von Merkmalen mit ihren Vertretern, aber nur sehr wenige mit anderen Konzepten der gleichen Abstraktionsebene. So sind zum Beispiel die Leitbegriffe [ANGST] und [TRAURIGKEIT] durch eine Zahl an Merkmalen charakterisiert, die nur auf das jeweilige Konzept und nicht auf das andere Basiskonzept zutreffen. In Experimenten konnte E. Rosch (1976) nachweisen, daß auf der Basisebene ein Maximum an Informationen mit einem Minimum an kognitivem Aufwand verarbeitet wird. So wurden visuell gegebene Objekte schneller den Basiskonzepten zugeordnet als den

jeweiligen Unter-oder Oberbegriffen. Diese Beobachtungen werden von den Autoren mit der Annahme einer Prototypenrepräsentation für Basiskonzepte erklärt, die eine unmittelbare Objektzuordnung ermöglichen.

Die mit Hilfe von Frequenzuntersuchungen ermittelten Leitbegriffe sind "redensartenfreundliche Begriffe" (H. Görner : 1984, 13). Ihnen wird eine Modellfunktion im Phrasensystem zuerkannt, da sie zu den Begriffen gehören, die in den natürlichen Sprachen durch eine Mehrzahl von Phrasemen verbalisiert werden. (G. Gréciano, 1992) Der Rückgriff auf repräsentative Leitbegriffe garantiert eine zahlenmäßige Überschaubarkeit, da unproduktive Begriffe auf Grund ihrer mangelnden Repräsentativität wenig Chancen haben, ins Wörterbuch aufgenommen zu werden.

Die Anwendung der Prototypentheorie als lexikographisches Beschreibungsmodell phraseologischer Einheiten bezieht ihre Legitimation aus der Tatsache, daß Phrasembedeutungen keine wohldefinierten, klar voneinander abzugrenzenden Einheiten sind, sondern vage Entitäten, deren Grenzen "unscharfe Ränder" aufweisen. Phrasembedeutungen sind gewiß dynamisch, doch gleichzeitig verfügen sie über einen relativ festen Bedeutungskern. Die Dynamik der Phrasembedeutung offenbart sich im Zusammenspiel zwischen demotivierter und remotivierter Lesart, bei dem jeweils unterschiedliche Merkmale ins Bewußtsein rücken. Dies verdeutlicht der Gebrauch des Phrasems **kalte Füße bekommen** in der Werbeanzeige für Dieselshell plus (C. Hegedüs, 1989) Hier heißt es : **Kälteeinbruch. Früher bekam der Dieselfahrer bei dieser Nachricht kalte Füße, und dem Diesel selbst gefror der Kraftstoff in den Adern.** In der Anzeige wird gleichzeitig auf die demotivierte Bedeutung "Angst haben" und auf das unangenehme Gefühl kalter Füße angespielt. Das Textverständnis sichert die demotivierte Lesart, welche den Kern der phraseologischen Bedeutung darstellt. Die remotivierte Lesart ist in diesem Beispiel eine okkasionelle Bedeutung, welche zum Randbereich der phraseologischen Bedeutung gehört.

Die Kernbedeutung ist als Prototyp aufzufassen, denn sie entspricht der repräsentativen Standardbedeutung des Phrasems, d. h. sie stellt den phraseologischen Bedeutungsinhalt in seiner häufigsten und reinsten Form dar. Da die phraseologische Kernbedeutung in kognitionspsychologischer Perspektive ihre Inhalte aus dem jeweiligen Leitbegriff bezieht, kann der Prototyp anhand von leitbegriffskonstituierenden Merkmalen oder typischen Merkmalen beschrieben werden. Dabei handelt es sich vorwiegend um kategoriale Merkmale (J. Hoffmann / M. Ziessler, 1982), mit deren Hilfe der Prototyp klassifiziert wird. So sind zum Beispiel die kategorialen Merkmale der Kernbedeutung 'Angst haben' des Phrasems **kalte Füße bekommen** der Oberbegriff des Leitbegriffes [ANGST] 'fühlen' sowie der Basisbegriff 'Furcht'. Während die Kernbedeutung der Phraseme mittels kategorialer Merkmale beschrieben wird, muß der zusätzliche semantische Mehrwert der Phraseme bei remotivierten Gebrauch durch Merkmale der Peripherie erklärt werden.

Die von der prototypischen Phrasembedeutung abweichende Gebrauchsbedeutung 'kalte Füße' ist zwar ein Vertreter des Leitbegriffs [ANGST], aber nicht besonders repräsentativ. Daher wird sie auch zum Randbereich der Phrasembedeutung gerechnet. Die Zugehörigkeit der Gebrauchsbedeutung zum Begriff [ANGST] sichern die dem Prototypen und dem Adjektivalkonstituenten der Gebrauchsbedeutung gemeinsamen Merkmale 'Gänsehaut' und 'Schauer'. Die auf physiologische Symptome verweisenden Merkmale beschreiben auf anschauliche Weise sowohl Angst als auch Kältegefühle, weshalb sie auch sensorische Merkmale (J. Hoffmann / M. Ziessler, 1982) genannt werden.

Die Anwendung der Prototypentheorie auf das phraseologische Sprachgut bringt für die Erarbeitung der Bedeutungsparaphrasierungen große Vorzüge. Die Struktur der Paraphrasierungen des phraseologischen Bedeutungskerns kann sich nämlich an der Form der klassischen Definition orientieren. Gemäß der traditionellen Definitionslehre besteht eine Definition in der Angabe des Gattungsmerkmals und der wesentlichen unterscheidenden Merkmale. Für die genera proxima kann zum Beispiel auf die konzeptuelle Konstante [FÜHLEN] und den Leitbegriff [ANGST] zurückgegriffen werden. Die Feindifferenzierung der phraseologischen Kernbedeutung erfolgt dann innerhalb der Phrasemfelder durch kategoriale Merkmale:

[FÜHLEN]

[ANGST]

Kategoriales Merkmal : 'Furcht'

Demotivierte Phraseme :

kalte Füße bekommen  
eine Gänsehaut kriegen

Kategoriales Merkmal : 'Feigheit'

Demotivierte Phraseme :

die Hosen voll haben,  
ein Hasenherz haben

Kategoriales Merkmal : 'Entsetzen'

Demotivierte Phraseme :

das Blut erstarbt j-m in den Adern  
j-m sträuben sich die Haare

Kategoriales Merkmal : 'Sorgen'

Demotivierte Phraseme :

einen schweren Kopf haben  
j-m den Kopf vollmachen

Auf diese Weise ermöglicht die konzeptuelle Anordnung eine Vereinheitlichung und gegenseitige Abstimmung der phraseologischen Kernbedeutungsangaben. Dem zusätzlichen semantischen Mehrwert bei remotiviertem Phrasemgebrauch wird durch die Nennung von sensorischen Merkmalen Rechnung getragen. Hierbei ist eine nach Phrasemkonstituenten getrennte Merkmalsangabe notwendig, da sensorische Merkmale Beschreibungselemente der Kernbedeutungen einzelner Phrasemkonstituenten sind :

Sensorische Merkmale : 'Schauder'  
'Gänsehaut'

Remotivierte Phraseme : kalte Füße bekommen  
eine Gänsehaut kriegen

Adjektivkonstituent : kalt  
Nominalkonstituent : Gänsehaut

Sensorische Merkmale : 'hart',  
'unbeweglich'

Remotiviertes Phrasem : das Blut erstarrt j-m in den Adern  
Verbalkonstituent : erstarren

### 3. Fazit und Ausblick

Bei den existierenden einsprachigen deutschen Phrasemwörterbüchern handelt es sich vorwiegend um Werke passiven Typs, die das Phrasematerial alphabetisch nach Stichwörtern gliedern. Da aber semasiologische Nachschlagewerke für die Phrasemproduktion ungeeignet sind, sollten sie um einen konzeptuellen Ansatz erweitert werden. Diese Forderung ist um so überzeugender, als sich Phraseme ganz besonders für eine lexikographische Darstellung nach konzeptuellen Gesichtspunkten eignen. Als demotivierte sprachliche Einheiten repräsentieren Phraseme Begriffe, indem sie die Referenzstellen ihrer Konstituenten neutralisieren. Für die Bedeutungsrepräsentation der Phraseologismen ist der Prototypenansatz besonders verheißungsvoll, da er den im Sprachgebrauch festgestellten Bedeutungsvariationen von Phrasemen Rechnung trägt. So wird die phraseologische Kernbedeutung, welche der demotivierten Phrasembedeutung entspricht, anhand von kategorialen Merkmalen beschrieben. Um diese Kernmerkmale sind bei remotiviertem Phrasemgebrauch die sensorischen Merkmale einzelner Phrasemkonstituenten angelagert.

Konzeptuelle Ordnungsversuche leisten ebenfalls einen wertvollen Beitrag zur zweisprachigen Phraseologieforschung, da sie von universellen Konzepten ausgehend die sprachspezifischen Verbalisierungsprozesse aufdecken. Die Gliederung des phraseologischen Materials nach außersprachlichen Kriterien bringt zudem das sprachliche Weltbild der jeweiligen Sprache zum Ausdruck.

## BIBLIOGRAPHIE

- BUBMANN H. (1990), *Lexikon der Sprachwissenschaft*. Stuttgart, Kröner Verlag.
- DOBROVOL'SKIJ D. (1989), "Linguistische Grundlagen für computergestützte Phraseographie". In : *Zeitschrift für Germanistik* 5/89. Leipzig, VEB Verlag Enzyklopädie. (528-536).
- DROSDOWSKI G. / SCHOLZE - STUBENRECHT W. (1992), *Redewendungen und sprichwörtliche Redensarten*. Mannheim, Dudenverlag.
- FLEISCHER W. (1983), "Zur Bedeutungsbeschreibung von Phraseologismen". In : *Linguistische Studien*. Reihe A. Berlin, Akademie der Wissenschaften der DDR. (Band 109) (187 - 206).
- FRIEDERICH W. (1976<sup>2</sup>), *Moderne deutsche Idiomatik*. München, Hueber.
- GÖRNER H. (1984), *Redensarten. Kleine Idiomatik der deutschen Sprache*. Leipzig, VEB Bibliographisches Institut.
- GRECIANO G. (1983), *Signification et dénotation en allemand. La sémantique des expressions idiomatiques*. Paris, Klincksieck.
- (1989), "Von der Struktur zur Kultur. Entwicklungstendenzen im deutsch-französischen Phraseologievergleich". In : *Zeitschrift für Germanistik* 5. VEB Verlag Enzyklopädie, Leipzig (517-527), 1989b.
- (1991), "Lexique et Inférence(s)". In : TYVAERT J.-E. (Hrsg.) : *Actes du VIIème colloque international de linguistique*. Paris, Klincksieck.
- (1992), "Leitbegriffe und Leitbilder in der deutschen Phraseologie". In : ZÖFGEN E. (Hrsg.) : *Idiomatik und Phraseologie*. FLuL 21 (33-46).
- HAUSMANN F.-J. (1985), "Phraseologische Wörterbücher des Deutschen". In : *Sprache und Literatur in Wissenschaft und Unterricht* 16. (105-109).
- HEGEDÜS C. (1989), *La Phraséologie Publicitaire. Etude sur un corpus allemand*. Mémoire de Maîtrise. Universität Straßburg II.
- (in Vorbereitung), *Phraséologie contrastive : la saisie des formatifs productifs en allemand et en français*. Dissertation. Universität Straßburg II.
- HESSKY R. (1992), "Phraseolexeme als harte Nuß für die zweisprachige Lexikographie." In : FÖLDES CS. (Hrsg.) : *Deutsche Phraseologie in Sprachsystem und Sprachverwendung*. Wien, Edition Praesens. (107-124).
- HOFFMANN J. / ZIESSLER (1992), "Begriffe und ihre Merkmale". In : *Zeitschrift für Psychologie*. Berlin, Humboldt - Universität. (46-77).
- KLEIBER G. (1990), *La sémantique du prototype*. Paris, PUF.
- KROMANN H.-P./ RIIBER T./ ROSBACH P. (1984), "Überlegungen zu Grundfragen der zweisprachigen Lexikographie". In : WIEGAND H.E.

- (Hrsg.) : *Studien zur neuhochdeutschen Lexikographie*. Hildesheim (159-238). (Germanistische Linguistik 3-6).
- KROMANN H.-P (1987), "Zur Typologie und Darbietung der Phraseologismen in Übersetzungswörterbüchern". In : KORHONEN J. (Hrsg.) : *Beiträge zur allgemeinen und germanistischen Phraseologieforschung*. Universität Oulu (183- 192).
- (1989), "Zur funktionalen Beschreibung von Kollokationen und Phraseologismen in Übersetzungswörterbüchern". In : GRECIANO G. (Hrsg.) : *Europhras 88. Akten der internationalen Tagung zur kontrastiven Phraseologieforschung* Klingenthal-Straßburg. (266-271).
- KÜHN P. (1984), "Pragmatische und lexikographische Beschreibung phraseologischer Einheiten". In : WIEGAND H. E. (Hrsg.) : *Studien zur neuhochdeutschen Lexikographie IV*. (175-238).
- RÖHRICH L. (1991), *Das große Lexikon der sprichwörtlichen Redensarten*. Freiburg, Herder.
- ROSCH E. / BOYES - BRAEM P. / GRAY W. / JOHNSON D. / MERVIS C. (1976), "Basic Objects in Natural Categories". In : *Cognitive Psychology* 8. XY Academic Press. (382- 439).
- SCHWARZ M. (1992), *Kognitive Semantiktheorie und neuropsychologische Realität*. Tübingen, Niemeyer.



# "reussir/gelingen" : La productivité phraséologique du concept en allemand et en français

Marie-Laurence Drillon, Strasbourg

L'objectif de cet exposé est de présenter une direction de recherche qui concerne la phraséologie contrastive et qui voudrait contribuer à une comparaison entre ce que les phraséologues appellent le système phraséologique de l'allemand et du français.

Nous avons constitué un corpus<sup>1</sup> comprenant un nombre plus ou moins représentatif de phrasèmes allemands et français relatifs au concept, thème ou lexème de base "REUSSIR".

Nous avons inventorié 2000 occurrences des dictionnaires français et allemands (Duden 11, Friedrich, Mackensen, Röhrich pour l'allemand et Bárdosi, Duneton/Claval, Rey/Chantereau pour le français). Le travail porte donc sur le patrimoine lexicographié et non pas sur l'emploi.

Après un relevé sémasiologique alphabétique, nous avons procédé à un classement onomasiologique : nous nous sommes basée, pour ceci, sur le système de classement des concepts de R. Hallig et de W. von Wartburg<sup>2</sup>. Pour ces auteurs, le concept "REUSSIR" est constitutif du champ de l'action. Il est lui-même constitué d'autres traits relatifs aux principes, à la réalisation, à ce qui favorise ou empêche l'action, au résultat et au jugement porté par autrui sur la réalisation de cette action. Le schéma suivant résume la description du concept "ACTION" selon R. Hallig et W. von Wartburg :

L'action :

aa) Les principes

1. Les aptitudes
2. Les modalités de l'action
3. Le motif
4. Le but, la fin

---

<sup>1</sup> Voir DRILLON M. L. "Réussir/gelingen" : la productivité phraséologique du concept en allemand et en français, mémoire de maîtrise, Université de Strasbourg II, 1993.

<sup>2</sup> Voir HALLIG R. et WARTBURG W. von *Système raisonné des concepts pour servir de base à la lexicographie. Essai d'un schéma de classement*, Akademie - Verlag - Berlin, 1963, p. 105 - 106.

5. Les moyens
6. La possibilité
7. Le plan
8. La préparation

- bb) La réalisation
- cc) Ce qui favorise ou empêche l'action
- dd) Le résultat
- ee) L'action dans le jugement des autres

En ce qui concerne la vérification sur notre corpus, nous avons dû relever des interférences entre ces critères de classement et avons élaboré un modèle de classement doublement onomasiologique mais aussi sémasiologique : en effet, à l'intérieur de chaque sous thème constituant le thème, concept ou lexème de base "REUSSIR", les phrasèmes ont été classés, lorsque cela a été possible, selon les champs d'images évoqués ; au sein de ces champs d'images, les phrasèmes se succèdent selon un classement sémasiologique des formatifs clefs.

Le classement par sens ne sera pas une finalité de notre recherche, mais nous le considérons comme un moyen de saisie de la complexité sémantique de ce signe linguistique. Les traits sémantiques constituent des instruments relativement appropriés et nous les avons utilisés comme critères de classement provisoire ; il reste à définir scientifiquement le concept, et ce au moyen de critères complémentaires qui sont encore à dégager.

Le modèle de classement provisoire des phrasèmes relatifs au concept "REUSSIR" est le suivant ; chaque sous thème est illustré par un phrasème représentatif :

### CONCEPT "REUSSIR"

#### 1. Les phrasèmes dans lesquels sont évoqués des facteurs qui favorisent la réussite

##### 1.1. Les qualités personnelles

*Savoir mener sa barque*

*Sein Schiffchen zu steuern wissen*

##### 1.2. Les aides extérieures

*Avoir le bras long*

*Einen langen Arm haben*

##### 1.3. Le hasard, la chance, la providence, le destin

*Etre né sous une bonne étoile*

*Unter einem guten / glücklichen / günstigen Stern / Planeten  
stehen / geboren sein*

## 2. Les phrasèmes qui se rapportent à la réussite

### 2.1. La chronologie de la réussite

#### 2.1.1. La décision d'agir et le début de l'action

*Avoir le pied à l'étrier*

*Den Fu im Steigbügel haben*

#### 2.1.2. L'évolution vers la réussite

*Avoir le vent dans les voiles*

*Wind in den Segeln haben*

#### 2.1.3. L'ultime effort et l'aboutissement

*Mettre le point final*

*Den Schlupunkt setzen*

### 2.2. Les différents moyens utilisés pour réussir

#### 2.2.1. Par le professionnalisme, le savoir-faire, l'expérience

*Avoir le coup de patte*

*Eine geschickte Hand haben*

#### 2.2.2. Par la ruse, la finesse, l'habileté

*Battre le fer pendant qu'il est chaud*

*Das Eisen schmieden, solange es hei ist*

#### 2.2.3. Par la prise de risque

*Qui ne risque rien n'a rien*

*Wer wagt, gewinnt*

#### 2.2.4. Par la supériorité, la force, la violence

*Mettre le couteau sous la gorge*

*Jemandem das Messer an die Kehle setzen*

#### 2.2.5. Par l'effort, la détermination, la ténacité, la concentration

*Remuer ciel et terre*

*Himmel und Hölle in Bewegung setzen*

#### 2.2.6. Par l'effet du hasard, du manque de méthode, d'un événement imprévu

*Faire quelque chose au petit bonheur (la chance)*

*Etwas auf gut Glück tun / machen / wagen*

#### 2.2.7. Par le non respect des règles, des conventions, de la morale

*Rouler quelqu'un dans la farine*

*Jemanden für dumm verkaufen wollen*

#### 2.2.8. Par la prudence, la prévoyance, la patience

*Assurer ses arrières*

*Seine Schöffchen ins Trockene bringen*

## 2.3. Les différents aspects de la réussite

## 2.3.1. Facile / difficile

*C'est un jeu d'enfant**Das ist ein Kinderspiel*

## 2.3.2. Rapide / lente

*Faire quelque chose en un clin d'oeil**Etwas in einem Augenblick machen*

## 2.3.3. Stable / instable, durable / éphémère, permanente / cyclique

*Etre en perte de vitesse**Auf dem absteigenden Ast sein / sich befinden*

## 2.3.4. Certaine / incertaine

*Ce n'est pas encore dans la poche**Der Sack ist noch nicht zugebunden*

## 2.3.5. Retentissante / discrète

*Faire des étincelles**Funken sprühen*

## 2.3.6. Parfaite / imparfaite

*Une victoire à la Pyrrhus**Ein Pyrrhussieg*

## 2.3.7. Prévisible / imprévisible, normale / surprenante, attendue / inattendue

*Récolter sans avoir semé**Ernten, ohne gesät zu haben*

## 2.3.8. Largement obtenue / obtenue de justesse

*Gagner haut la main**Mit Abstand gewinnen*

## 2.4. Les différents domaines de la réussite

## 2.4.1. La réussite matérielle

*Rouler sur l'or**Im Gold schwimmen*

## 2.4.2. La réussite sentimentale

*Convoler en justes noces**In den Hafen der Ehe einlaufen*

## 2.4.3. La réussite au jeu

*Gagner le cocotier / décrocher la timbale**Den Vogel abschießen*

## 3. Les phrasèmes dans lesquels sont évoquées les conséquences de la réussite

## 3.1. Appellations, titres et attributs de la réussite

*Remporter la palme**Die Siegespalme erringen*

### 3.2. Le comportement de celui qui a réussi

#### 3.2.1. La prise de pouvoir et l'exercice de l'autorité

*Tenir le sceptre*

*Das Zepter führen / schwingen*

#### 3.2.2. Satisfaction, fierté, orgueil, vanité, jouissance

*S'endormir / se reposer / dormir sur ses lauriers*

*Sich auf seinen Lorbeeren ausruhen*

#### 3.2.3. Insatisfaction, modestie, avarice, inquiétude

*Compter / rogner / tailler les morceaux à quelqu'un*

*Jemandem die Bissen in dem Mund zählen*

### 3.3. Le comportement des autres

#### 3.3.1. Admiration

*Porter quelqu'un au pinacle*

*Jemandem über den grünen Klee loben*

#### 3.3.2. Jalousie

*C'est le type même du parvenu*

*Er gehört zur Familie Raffke*

Pour ce qui est de la comparaison de la productivité phraséologique du concept "REUSSIR" en allemand et en français, une étude fréquentielle des images clefs et des concepts clefs<sup>3</sup> véhiculés par les différents phrasèmes s'est imposée. Les conclusions tirées tendent à prouver qu'il semble qu'il y ait plus de ressemblances que de dissemblances : le premier point commun concerne l'image du mouvement, un trait dominant, porté très souvent par les verbes formatifs (115 sur 119 pour l'allemand et 112 sur 115 pour le français) : le mouvement est aussi exprimé par d'autres éléments, comme par exemple les formatifs appartenant au champ de l'attelage (*avoir les rênes bien en main, die Zügel fest in der Hand haben*), à celui des astres (*arriver au zénith, auf den Höhepunkt ankommen*), à celui des éléments (*recevoir le baptême du feu, die Feuertaufe erhalten ; avoir le vent dans le dos, Rückenwind haben ; retrouver les hautes eaux, (wieder) Oberwasser haben*), ou encore à celui du bateau (*avoir le vent en poupe / dans les voiles, Wind in den Segeln haben*). Un deuxième point commun concerne les concepts clefs véhiculés par les phrasèmes des deux langues. L'étude des concepts clefs permet en effet de constater une même proportion dans leur fréquence :

<sup>3</sup> Voir GRECIANO G. 'Leitbegriffe und Leitbilder in der deutschen Phraseologie' in "FLUL 21", S. 155 - 163.

## Productivité phraséologique des concepts en allemand :

Reichtum (84), Glück (36), Schlaueit (33), Anfang (31), Hilfe (26), Beherrschung (24), Geschicktheit (24), Intelligenz (24), Kommando (23), Leichtigkeit (23), Schwierigkeit (22), Unsicherheit (20), Unvollkommenheit (17), Zufall (17), Entschlossenheit (16), Unehrlichkeit (16), Anstrengung (15), Ausgabe (15), Angriff (14), Prahlerei (14), Endpunkt (13), Lob (13), Überlegenheit (13), Bewunderung (12), Schnelligkeit (12), Widerhall (12), Besserung (12), Gunst (11), Risiko (11), gute Wendung (11), Gewalt (10), Vollkommenheit (10), Vorsicht (10), Sieg (10), Berühmtheit (9), Geiz (9), Lüge (9), Veränderung (9), Eifersucht (8), mit Mühe und Not (8), nicht voraussehbar (8), Warten (8), Gabe (7), Ordnung (7), Position (7), Vorwärtsgehen (7), Fortschritt (6), Glückwünsche (6), Höhepunkt (6), Sicherheit (6), Verführung (6), Beharrlichkeit (5), Belohnung (5), Boshaftigkeit (5), Eroberung (5), Freiheit (5), Gesundheit (5), Gewinn (5), Stärke (5), Vielseitigkeit (5), Wichtigkeit (5).

## Productivité phraséologique des concepts en français :

Richesse (77), ruse (32), aide (29), intelligence (28), facilité (27), adresse (26), admiration (25), chance (25), commandement (23), effort (22), incertitude (21), détermination (20), imperfection (20), difficulté (19), malhonnêteté (19), retentissement (18), début (17), hasard (17), maîtrise (16), vantardise (16), jalousie (15), éloge (15), victoire (15), risque (14), rapidité (13), supériorité (13), perfection (13), dépense (12), aboutissement (12), faveur (12), avantage (11), attaque (10), gain (10), violence (10), prudence (10), célébrité (9), mensonge (9), attente (9), progression (9), amélioration (8), vœux (8), position (8), imprévisibilité (8), bonne tournure (8), importance (8), progrès (7), don (7), avarice (7), notion de "in extremis" (7), ordre (7), changement (7), liberté (6), certitude (6), force (6), tentation (6), supériorité (6), cycle (6), notion de "haut la main" (5), récompense (5), conquête sentimentale (5), incertitude du gain (5), héroïsme (5), apogée (5), concentration (5).

Un dernier point commun concerne l'absence du domaine de la réussite intellectuelle dans la productivité phraséologique des deux langues, ainsi que l'importance considérable des phrasèmes relatifs à la réussite matérielle. Une étude des images évoquées par les phrasèmes des deux langues nous a permis de constater que le confort économique est souvent comparé à la richesse agricole et aux biens meubles qui constituent la maison. Les formatifs typiques des phrasèmes relatifs à la réussite matérielle sont en effet "beurre", "blé", "choux", "épinards", "fromage", "œufs", "paille", "râtelier", "Bohnen", "Fett", "Futterkrippe", "Heu", "Mist", "Rahm", qui évoquent la richesse agricole et "couverture", "lit", "marmite", "matelas", "Bett", "Deckung", "Schornstein" qui évoquent le confort de la maison.

Ces trois points communs tirés de l'exploitation du corpus tendent donc à prouver qu'il y a plus de ressemblances que de dissemblances entre la productivité

phraséologique du concept "REUSSIR" en allemand et en français. Des extrapolations sur le système nécessitent d'autres études ponctuelles sur des champs conceptuels complémentaires.

physiologie du coeur, et de l'importance de l'oxygène dans le système nerveux central. Les travaux de ce genre sont complémentaires.

Il est à noter que les résultats obtenus sont en accord avec les observations de l'homme.

Les résultats obtenus sont en accord avec les observations de l'homme. Les travaux de ce genre sont complémentaires. Il est à noter que les résultats obtenus sont en accord avec les observations de l'homme.

Il est à noter que les résultats obtenus sont en accord avec les observations de l'homme. Les travaux de ce genre sont complémentaires. Il est à noter que les résultats obtenus sont en accord avec les observations de l'homme.

# L'iconotexte de métaphore - image de l'image

*Bernadette Hoffmann, Strasbourg*

La phraséographie, qui ressemble les illustrations des locutions proverbiales, offre un champ de recherches très vaste à la phraséologie, dont elle visualise les traits figuratifs. La phraséographie est elle-même un sous-système des iconotextes, terme forgé par Michael NERLICH et mis en circulation par un colloque du Centre de Recherches en Communication et Didactique en 1988 à Clermont-Ferrand.

L'iconotexte est un genre mixte, un mélange de texte et d'image, un ensemble où est préservée la spécificité de deux moyens de communication. Dans le cas qui me préoccupe, je sélectionne dans ce genre les exemples qui sont en rapport muet, ou parlant, sur le plan de l'analyse compositionnelle, avec les métaphores langagières sous toutes leurs formes : mots composés, phrasèmes, phraséotextèmes, comparaisons, et je les nomme iconotextes de métaphore (i/m). Ce sont des images visuelles de l'image langagière.

Il existe entre ces iconotextes de métaphore une continuité historique et une parenté iconographique que je vais évoquer. Ce faisant, je mettrai en valeur les rapports qu'entretiennent le texte et l'image avec les outils de la phraséologie en limitant mon analyse au matériau provenant du moyen-âge (vignettes et enluminures des manuscrits, chapiteaux romans et miséricordes gothiques) et de la Renaissance (gravures de la *Narrenliteratur*, fables humanistes, *picturae* des Emblèmes).

Pour le moyen-âge j'ai choisi le Sachsenspiegel, qui est un code juridique de 1224 dont il existe quatre manuscrits illustrés un siècle plus tard, un chapiteau roman de la cathédrale de Bâle, et les miséricordes gothiques.

A l'époque médiévale les vignettes en marge des manuscrits et les initiales historiées fournissent quelques exemples. J'ai retenu une vignette du Sachsenspiegel (1), où la métaphore est inspirée par la Bible : **Gebt dem Kaiser, was des Kaisers ist und Gott, was Gottes ist**. Elle est aussi description concrète d'usages juridiques car il s'agit des impôts qui sont dus à chacune des puissances, l'empereur et l'Eglise.

L'expression picturale reflète les conventions iconographiques en usage, qui sont elles-mêmes le reflet des hiérarchies sociales : le doigt levé indique qu'un ordre est donné.

L'i/m prend une valeur injonctive, qui s'explique par le but du livre, qui est d'établir la juridiction.

Le sculpteur de Bâle (2) exprime dans la pierre ce que de nombreux manuscrits ont également reproduit, la parabole du pauvre Lazare : **In Abrahams Schoß sitzen**. Comme le code linguistique il a retenu le détail le moins référentiel comme motif, à savoir l'accueil d'un ou plusieurs personnages dans le sein d'un homme. Alors que dans les manuscrits toute l'histoire est illustrée, les sous-entendus sont nombreux sur le chapiteau (le mauvais traitement infligé à Lazare par le riche, la mort de chacun des personnages, le sort réservé au riche). Pour le spectateur la référence à cet endroit de la Bible est induite par la présence de l'objet dans un lieu sacré. Le chapiteau est représentatif de toute l'histoire.

Plus tardives, les miséricordes flamandes se présentent comme les chapiteaux, sans texte. Les miséricordes sont des saillies sous l'abattant des stalles gothiques, dans les églises qui permettent aux moines de s'asseoir tout en ayant l'air d'être debout.

L'inspiration est profane, l'homme qui s'assied entre deux chaises (3) est une figuration de **Sich zwischen zwei Stühle setzen**, sans doute dictée par le support. Mais nous trouvons aussi des exemples d'illustration des péchés capitaux, l'envie (4) **Zwei Hunde an einem Bein kommen selten überein** ou la colère (5) **Mit dem Kopf durch die Wand rennen**. Choses à faire (**Sachsenspiegel**) ou à ne pas faire (miséricorde) : l'i/m du moyen-âge a valeur injonctive et renvoie au code, juridique ou religieux. Le sens de lecture est donné par le contexte.

Du moyen-âge à la Renaissance, la transition se fait sans heurt. Ainsi les graveurs qui contribuent au succès de l'Humanisme ont leurs modèles dans les époques précédentes.

Les enlumineurs du moyen-âge ont aimé les motifs des fables antiques, qui ont acquis peu à peu une valeur symbolique. Lorsque l'humaniste Steinhöwel traduit Esope autour de 1476, il accompagne les fables de gravures d'un maître inconnu et talentueux qui s'est tenu de très près à sa traduction. Les moments que le graveur a choisis de représenter sont les moments caractéristiques du récit, où tous les protagonistes sont présents. L'image visuelle rétablit le contexte que la formule linguistique ne mentionne pas **Ein Esel in der Löwenhaut** : L'âne a été reconnu sous son déguisement et on le frappe (6).

Ce que le phrasème connote est défini plus amplement dans l'image visuelle, c'est le moment le plus dramatique de la fable.

Dès le milieu du 15<sup>e</sup> siècle fleurit une imagerie populaire inspirée par le thème de la folie. Ce sont d'abord les vices des artisans qui y sont ridiculisés puis les faiblesses humaines en général. Le public était ainsi préparé à accueillir en 1494 **La Nef des Fous**, qui, à l'origine était conçue pour paraître sous forme de feuilles volantes, et au succès de laquelle Albrecht Dürer a certainement contribué. Ses gravures mettent en évidence des passages du texte de Sébastien Brant, particulièrement les idiomes. Au ch. 7 (7) plusieurs idiomes cohabitent sur la même gravure : **Die Finger zwischen die Angeln bringen, Sich zwischen Stein und Stein legen, die Ohren strecken**.

Sous la gravure elle-même figure un tercet :

"Wer zwischen Stein und Stein sich legt

Und viel Leute auf der Zunge trägt,

Den Trübsal bald und Schaden schlägt" où l'un de ces idiomes apparaît. Le titre explique de quoi il retourne : "Von Zwietrachtstiftern", sans quoi l'image resterait opaque.

Les i/m ne racontent plus une histoire mais énoncent une mise en garde : il est fou de faire ceci ...

Thomas Murner reprend les gravures de ce livre pour sa Narrenbeschwörung en 1512. Les illustrations sont cette fois base de textes, Murner choisissant comme titre de chapitre l'idiome qu'il a décelé dans l'image illustrant le chapitre de son prédécesseur. Ainsi Nit achten uff all red (Narrenschiff, ch. 41) devient (Nb) ch 73 **aß einem holen hafem reden (8)**.

La même gravure se prête à des textes différents, mais à proximité, dans le titre (Brant), ou le contenu du chapitre (Murner) le sens figuré de l'idiome est expliqué. Il y a un double renvoi à partir de l'idiome, l'un vers la signification abstraite, l'autre vers l'image visuelle qui devient preuve de la folie.

Les Emblèmes, dont le premier recueil paraît en 1531 demandent une lecture semblable : sous une représentation énigmatique partiellement éclairée d'une première glose brève, la devise, se développe une seconde glose qui en élargit le propos.

Souvent la gravure est censée représenter un sujet tiré de la nature, p.ex. le chien qui **aboie à la lune (9)**.

Les phrasèmes ne sont plus ressentis comme exprimant une réalité non référentielle. Ils sont retenus au contraire pour leur valeur de vérité universelle, ce qui dans l'esprit du temps est confirmé par la facilité à les traduire d'une langue à l'autre.

L'illustration de la phraséologie atteint son point culminant avec Breughel l'Ancien (1525/1530-1569) avec qui je terminerai ma série d'exemples.

Son grand tableau des proverbes Néerlandais (11, 10) daté de 1559, bien que connu à l'époque sous le nom du 'Monde Renversé' ne présente aucun texte écrit.

On y retrouve des motifs des miséricordes, de la Bible, des fables, (**mit dem Kopf durch die Wand wollen, Perlen vor die Säue werfen, beim Kranich zu Gaste sein, 10, 62, 54**), en bref la problématique des actions inutiles, de la tromperie, conséquences de l'impiété (**Gott einen flächsernen Bart umbinden, 61**) dans la tradition la Narrenliteratur.

Le message c'est que l'ensemble de l'humanité est prise d'une incompréhensible agitation. L'absurdité est soulignée par l'absence d'explication. Les phrasèmes sont pris comme prétextes pour présenter une vision pessimiste de l'époque.

Des manuscrits médiévaux jusqu'à Breughel l'iconotexte de métaphore est unité de langage et élément de discours. Comme unité de langage, il circule entre les siècles, règle la communication avec un public ou entre les producteurs d'images eux-mêmes. Comme élément de discours il participe à la rhétorique.

Injonction dans le Sachsenspiegel, il règle l'ordre social. Il se veut preuve de vérité (Emblèmes) ou d'erreur (Narrrenliteratur, tableau des Proverbes). Narratif, il retient les moments de forte émotion (Le bonheur de Lazare) tout en globalisant dans la juxtaposition ce qui, dans la langue, n'est perçu que successivement.



## BIBLIOGRAPHIE

- BRANT Sébastien, 1494, *Das Narrenschiff*, Übertragen von H.A. Jungmans, herausgegeben von Hans-Joachim Mähl, Ph. Reclam jun., Stuttgart.
- FRAENGER Wilhelm, 1923, *Der Bauernbreughel und das deutsche Sprichwort*, Eugen Rentsch Verlag, Erlenbach-Zürich, München und Leipzig.
- GARNIER François, 1982, *Le langage de l'image au Moyen Age*, Signification et symbolique, Paris, Le léopard d'or.
- GRECIANO Gertrud, 1983, *Signification et dénotation en allemand*, La sémantique des expressions idiomatiques, Klincksieck, Paris.
- JONES Malcolm, 1989, "The Depiction of Proverbs in Late Medieval Art" in *Europhras* 88 p. 205-223.
- LOOSE Walter, 1931, *Die Chorgestühle des Mittelalters*, Heidelberg.
- MONTANDON Alain Ed., 1990, *Iconotextes* C.R.C.D. Ophrys, Paris.
- MURNER Thomas, 1512, *Narrenbeschwörung*. Mit Einleitung, Ammerkungen und Glossar von M. Spanier. Halle a.S. 1894.
- RANDALL Lilian M.C., 1966, *Images in the gothic manuscripts*, University of California.
- RÖHRICH Lutz, 1981, *Lexikon der sprichwörtlichen Redensarten*, 4 Bde, Freiburg, Basel, Wien.
- ROSENFELD Hellmut, 1965, "Sebastian Brants Barrenschiff und die Tradition der Standessatire" in *Gutenberg Jahrbuch* 1965, Mainz, p. 242-249.
- ROSENFELD Hellmut, 1972, "Sebastian Brant und Albrecht Dürer, zum Verhältnis von Bild und Text im *Narrenschiff*" in *Gutenberg Jahrbuch*, 1972, Mainz, p. 328-336.
- STEGMANN André, 1982, "Les théories de l'Emblème et de la devise en France et en Italie (1520-16200)" in *L'Emblème à la Renaissance* p. 61-77, pub. par Y. Giraud, journée d'études des seizièmeistes du 10 mai 1980, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur.
- STEINHÖWEL, 1476, *ÄSOP ; Buch und Leben des hochberühmten Fabeldichters Aesopi*, eingeleitet von Wilhelm Worringer, 1925, München, Piper und Co Verlag.
- VON REPGOW Eike, *Der Sachsenspiegel*, 1224, Bilder aus der Heidelberger Sachsenspiegelhandschrift, eingeleitet und erläutert von Eberhard Freiherrn von Künßberg, Inselverl. n° 37, Leipzig, s.d.

**II.**  
**Représenter - catégoriser**



# Noms *subordonnés* : des termes marqués ou non?

Anne Theissen, Strasbourg

## Introduction

Le travail que nous présentons ici s'inscrit dans une recherche en cours qui tente de dégager les facteurs responsables du choix de la spécificité lexicale nominale appliquée à des objets concrets manufacturés ou à des espèces naturelles. Une telle problématique revient à reposer la question formulée par Brown en 1958 : pourquoi utilise-t-on de préférence le terme *chien* pour décrire la scène d'un chien sur une pelouse alors qu'il serait possible d'employer les termes *quadrupède* ou *teckel*? Autrement dit, étant entendu qu'une même réalité peut être désignée par des termes à capacité descriptive plus ou moins grande selon le niveau d'abstraction invoqué, quelles sont, en définitive, les données qui imposent l'un ou l'autre de ces termes dans certaines situations et l'inverse dans d'autres, alors même que, théoriquement, toutes ces dénominations peuvent être utilisées?

Cette étude, tout en s'inscrivant dans ce programme de recherche, ne s'intéresse qu'à une partie de ce vaste problème. En effet, notre ambition est bien plus modeste et notre champ d'investigation se restreindra aux termes *subordonnés* et aux termes de bases. Aussi, notre objectif, s'il devait se formuler sous forme d'interrogation, revêtira plutôt la forme suivante : dès lors qu'une même réalité (par exemple un animal), appartenant à une situation discursive donnée peut être désignée soit par le terme de base (*chien*), soit par le terme *subordonné* (*caniche*), qu'est-ce qui peut justifier le choix de l'un ou l'autre de ces termes?

Une réponse nous est donnée par E. Rosch : c'est normalement le terme de base qui convient; l'usage du terme *subordonné* correspondrait selon elle à un emploi marqué. Cette opinion est peu ou prou partagée par A. Wierzbicka (1985) qui signale que la présence d'un terme *subordonné* en dehors d'un contexte contrastif est stylistiquement marquée.

Nous essaierons dans ce travail, de montrer que la position défendue par E. Rosch, pour vérifiée qu'elle soit dans certaines situations, s'avère peut-être trop stricte. Aussi tenterons-nous, à travers l'examen d'un certain nombre d'énoncés d'assouplir l'équation : "*emploi du terme subordonné*" égal "*emploi marqué*", en nous intéressant aux modalités d'intégration du terme *subordonné* dans l'ensemble informationnel global auquel il appartient.

Nous procéderons en deux temps. La première partie sera construite autour de trois axes : une présentation succincte de l'organisation de la dimension verticale par E. Rosch et *alii*, un rapide rappel des lois gricéennes de quantité et de pertinence, et enfin l'exposition de notre propre problématique et de ses limites. La seconde partie sera consacrée à l'examen des situations discursives particulières qui légitiment la présence du terme subordonné en dehors de tout effet stylistique ou rhétorique.

## 1. Une introduction au problème

### 1.1 Le modèle de E. Rosch (1976 et 1978)

Le système hiérarchique développé par E. Rosch fait suite et pendant aux travaux anthropologiques de B. Berlin (1974 et 1978) tout en s'en détachant quelque peu<sup>1</sup>. L'organisation de la dimension verticale peut se représenter sous la forme d'une hiérarchie tripartite :

- le niveau superordonné (exemple: *animal, fruit, plante*)
- le niveau de base (exemple : *chien, pomme, arbre*)
- le niveau subordonné (exemple : *teckel, golden, saule*)

Chacun de ces niveaux se voit distingué et caractérisé par un ensemble de propriétés fonctionnelles et définitoires. Cependant, ce modèle s'élaborant autour d'un niveau privilégié, à savoir le niveau de base, les autres strates hiérarchiques identifiées se trouvent principalement définies en termes négatifs. Autrement dit, les niveaux d'abstraction supérieur et inférieur au niveau de base, soit respectivement le niveau superordonné et le niveau subordonné, sont caractérisés essentiellement dans le cadre d'une confrontation avec le niveau privilégié et par le biais de propriétés qu'ils ne possèdent pas. Le statut privilégié du niveau basique s'appuyant sur tout un ensemble de propriétés et de manifestations, les catégories basiques se distinguent à la fois d'un

<sup>1</sup> Le modèle de E. Rosch s'écarte du système anthropologique développé par B. Berlin (1974 et 1978) en jouant sur une variation en trois temps; on notera ainsi, essentiellement, trois différences :

— *une différence d'espace* : E. Rosch inscrit ses expériences et ses résultats dans un espace plus vaste en ce qu'elle dépasse le champ d'étude circonscrit par B. Berlin, puisqu'elle ne limite pas son matériel expérimental au seul domaine des plantes et des animaux

— *une différence de nombre* : alors que B. Berlin propose une hiérarchie taxinomique à cinq niveaux (Unique Beginner : *plante*; Life Form : *arbre*; Generic Form : *chêne, bouleau*; Specific Form : *chêne vert, Varietal Form : chêne vert nain, chêne vert méditerranéen*), E. Rosch organise la dimension verticale selon trois niveaux

— *une différence de niveau privilégié* : le système anthropologique et le modèle psychologique reconnaissent l'existence d'un niveau privilégié en des termes tout à fait analogues, mais l'essentiel de leur divergence consiste à identifier un niveau hiérarchique différent; le niveau générique dans le premier cas, le niveau de base dans le second.

point de vue perceptuel, d'un point de vue fonctionnel, d'un point de vue informationnel et enfin d'un point de vue linguistique<sup>2</sup> dans la mesure où les termes du niveau médian donnent lieu à une dénomination préférée et à des emplois contextuellement neutres.

Dans une telle donne, le niveau subordonné se décrit, entre autres, comme un niveau peu informatif dont l'usage s'explique par une volonté rhétorique ou stylistique. Sans développer ici une telle position, quelques explications s'imposent.

(i) *les termes subordonnés : des termes conçus comme peu informatifs*

L'idée semble *a priori* paradoxale. En effet, comment des termes appartenant au niveau d'abstraction le plus bas peuvent-ils être jugés peu informatifs, puisqu'il semble bien qu'ils se posent, au départ, comme des entités à force descriptive maximale en vertu de leur plus grande précision ? Un tel paradoxe trouve sa résolution dès lors que ce type de terme se voit confronté aux propriétés du terme du niveau immédiatement supérieur. L'apport des informations spécifiques du niveau subordonné est généralement peu important par rapport aux descriptions que propose le terme de base à l'intérieur d'une hiérarchie donnée : ainsi si l'on compare les termes *pomme* et *golden*, très peu de caractéristiques sont l'apanage exclusif de la seconde dénomination.

(ii) *les termes subordonnés : des emplois conçus comme marqués*

Le point de vue défendu par E. Rosch peut s'expliquer assez aisément si l'on veut bien nous suivre sur le chemin abrupt que nous prenons. Etant entendu que le niveau de base est jugé contextuellement neutre et bénéficie de ce fait du statut de dénomination préférée, tout naturellement la substitution du terme subordonné au terme de base en site de concurrence<sup>3</sup>, sera de l'ordre du marqué ou du rhétorique, comme le montrent les énoncés suivants :

<sup>2</sup> cf. G. Kleiber (1993, p. 2) :

— sur le plan informationnel : "le niveau auquel les catégories véhiculent le plus d'informations, possèdent la cue validity la plus élevée et sont ainsi les plus différenciées les unes par rapport aux autres" (E. Rosch et alii, 1976, p. 383)

— sur le plan perceptuel, avec la perception d'une forme globale similaire, la représentation par une simple image mentale de toute la catégorie et une identification rapide

— sur le plan fonctionnel, avec un programme moteur général similaire

-- sur le plan de la communication, avec des termes, qui d'un côté, ont tendance à être les plus courts, sont appris en premier par les enfants, entrent les premiers dans le lexique de la langue, et, qui de l'autre donnent lieu à une dénomination préférée et à des emplois contextuellement neutres. "

<sup>3</sup> cf. E. Rosch (1978, p. 46-47) : "...la substitution des termes subordonnés à des noms d'objets du niveau basique dans des scripts produit un effet satirique ou marqué (*effect of satire or snobbery*). Par exemple, une critique (Guris, 1975) d'un roman prétentieux accusé en fait de ne traiter de rien de plus que du snobisme de marque, conclut, *and so, after putting away my 10-year-old Royal 470 manual and living up my Mongol number 3 pencils on my Goldsmith Brothers Formica imitation-wood desk, I slide into my oversize squirrell-skin L. L. Bean sippers and shuffle off to the kitchen. There, holding Decades in my trembling right hand, I hope it, my new Sear 20-gallon celadon-green Permanes trash can.*"

- 1) a) *J'ai entendu miauler un siamois toute cette nuit.*  
 1) b) *J'ai entendu miauler un chat toute cette nuit.*  
 2) a) *Odile épluche une golden.*  
 2) b) *Odile épluche une pomme.*  
 3) a) *Ma voisine a un teckel à poil ras qui souffre d'incontinence.*  
 3) b) *Ma voisine a un chien qui souffre d'incontinence.* <sup>4</sup>

A ce point de vue psychologique, fait écho le point de vue plus sémantique d'A. Wierzbicka (1985, pp. 237-238) qui rejoint l'hypothèse défendue par E. Rosch lorsqu'elle juge peu naturel, voire rhétorique ou stylistique, l'emploi d'un terme subordonné en dehors d'un contexte contrastif :

"Dans une histoire de deux chiens, un caniche et un épagneul, on pourrait référer de façon répétée à chacun des deux chiens en utilisant le terme de sa catégorie sous-générique (*caniche, épagneul*), et afin de distinguer les référents l'un de l'autre. Mais dans une histoire avec *un* chien (disons, un épagneul) pourquoi plutôt qu'un *chien*? Le terme épagneul, quand il est employé, véhicule le trait 'différent sur certains points de ce qu'on voudrait imaginer en voulant imaginer un chien' : en d'autres termes, quand il est employé, le terme souligne le caractère "spécial" du référent. Cet accent mis sur le caractère "spécial" du référent est parfaitement compréhensible dans un contexte contrastif (cf. une histoire de deux chiens), mais s'il n'y a pas de risque de confusion (comme dans une histoire qui parle d'un chien), il n'est pas naturel et est stylistiquement marqué." <sup>5</sup>

4 Trois remarques nous semblent de mise :

— la propriété, "emploi marqué", conférée aux termes subordonnés étant essentiellement assignée en vertu de la fréquence d'apparition ou d'usage dans le cadre d'expérience du type tâche d'identification, il nous est malheureusement impossible d'illustrer cette caractéristique par le biais d'énoncés fournis par l'auteur du dit modèle  
 — la recherche d'énoncés intégrant des termes subordonnés à *valeur rhétorique*, sans être épuisante, n'est néanmoins pas aussi aisée que le laisse entendre E. Rosch. En effet, dans bon nombre de cas, la présence de ces termes subordonnés — sans relever de la nécessité — semblent pouvoir se légitimer en dehors de toute forme de surdétermination, (nous reviendrons, plus amplement sur ce problème).  
 — enfin, dans un troisième temps, il n'est peut-être pas inutile de signaler que G. Kleiber (1993, p. 22) à propos d'un exemple analogue à l'exemple 1) (*Je n'ai pas pu dormir toute la nuit. Un doberman a aboyé toute la nuit.*) estime "qu'il est possible de justifier d'une manière ou d'une autre, l'usage du subordonné, ne serait-ce qu'en pensant, par exemple, que le locuteur sait à qui appartient un tel aboyeur nocturne ou qu'il s'y connaît suffisamment en chiens pour les reconnaître à leur aboiement." Ces quelques remarques, qui ne sont pas des objections et qui ne remettent pas en cause la qualité "emploi marqué" des termes subordonnés, donnent néanmoins à penser que la situation n'est pas aussi simple et que la présence du terme subordonné ne s'explique pas toujours et en tout lieu en termes d'emploi marqué.

5 Par ailleurs, comme le note A. Wierzbicka (1985, p. 147), "...il semblerait qu'en décrivant le déjeuner de quelqu'un, l'on dirait plus volontiers qu'il a eu, entre autres choses, une pomme plutôt que de dire qu'il avait eu une golden ou un fruit."

## 1.2 Les lois de quantité et de pertinence de H. Grice

La validité ou encore le statut attribué à un élément lexical donné dans un énoncé reflétant une situation particulière sont régis par la situation discursive globale. Autrement dit, l'information apportée par un élément donné — en tant qu'il participe à la description d'une situation particulière et en tant qu'il est un auxiliaire parmi d'autres du partage ou de la transmission d'un message d'un individu à un autre — justifie sa présence s'il constitue effectivement un apport adéquat d'une certaine qualité et quantité informationnelles. Le versant fonctionnel de cet état de fait est une interaction locuteur / interlocuteur réussie. L'ensemble discursif ainsi créé doit donc, respecter une forme de cohérence discursive, telle qu'elle est décrite et systématisée par les "maximes conversationnelles" développées par H. Grice. En particulier, les lois de quantité et de pertinence qui peuvent se formuler comme suit : *il faut en dire assez, mais non pas de trop et l'information doit être pertinente et ne pas fourvoyer l'interlocuteur.*<sup>6</sup>

Le rappel de ces règles conversationnelles trouve une double justification, voire un double statut, dans le cadre de notre étude parce qu'elles servent à la fois de garde fou et de principe de vérification. En effet, si l'on considère les données de notre problème et l'objectif visé dans une perspective informationnelle, qu'en est-il? L'emploi du terme subordonné considéré comme marqué ou rhétorique se traduit en termes de quantité ou de qualité d'informations comme une surcharge par rapport à l'emploi possible du terme de base. Autrement dit, les précisions fournies par le terme subordonné en plus de celles qu'apportaient le terme basique dans une situation particulière donnée seraient superflus et non pertinentes : l'usage du niveau subordonné se formule dès lors en terme de surdétermination. Dans ces conditions, si nous souhaitons montrer, que le terme subordonné n'est pas nécessairement condamné à l'emploi rhétorique, il nous faudra argumenter en faveur d'autres modalités de participation de ce terme à une séquence informative. Concrètement cela suppose que l'information apportée par la seule présence du terme subordonné — toujours dans une analyse contrastive avec le terme de base — est appropriée et constitue un apport informatif pertinent par rapport à l'ensemble informationnel global.

6 cf. H. Grice (1975, trad. 1979, p. 61) : "La catégorie QUANTITÉ concerne la quantité d'information qui doit être fournie, et on peut y rattacher les règles suivantes :

1) Que votre contribution contienne autant d'information qu'il est requis (pour les visées conjoncturelles de l'échange)

2) Que votre contribution ne contienne pas plus d'informations qu'il n'est requis

(Cette seconde règle est contestable : on pourrait penser que fournir trop d'informations n'est pas une violation du CP, mais une simple perte de temps. Quoi qu'il en soit, on pourrait répondre à cette objection en faisant remarquer qu'un tel excès d'information peut être déroutant parce qu'il est susceptible de faire dévier l'échange vers des points de détail; et il peut aussi avoir un effet indirect, en ce que les interlocuteurs peuvent l'interpréter à tort, en pensant par exemple qu'il y a une *raison particulière* à un tel excès d'information. On peut encore hésiter à admettre cette règle pour une autre raison : en fait, sa fonction va être remplie par une autre règle, la règle de pertinence (...)

A la qualité RELATION je rattache donc une seule règle : "Parlez à propos". "

### 1.3 De trois limites

Avant d'examiner les différentes possibilités d'apparition du terme subordonné et ses modalités de fonctionnement au sein d'une situation informationnelle donnée, il est nécessaire de bien circonscrire le champ d'étude. Nous cernerons donc notre problématique en assignant à l'occurrence du terme subordonné trois limites.

#### 1.3.1 Une première limite : la concurrence d'emploi

L'hypothèse de notre travail, comme il a été souligné antérieurement, est que les termes subordonnés ont des emplois non marqués. Ce qui nous obligera à considérer des espaces discursifs où l'emploi du terme subordonné semble tout aussi naturel et approprié que celui du terme de base; comme par exemple le couple :

- 4) a) *Serge est assis sous un saule pleureur.*  
 4) b) *Serge est assis sous un arbre.*

Nous nous limiterons donc à l'étude de situations où l'un et l'autre de ces termes peuvent théoriquement apparaître sans que la séquence informationnelle considérée soit pour autant sentie ou jugée comme peu naturelle. En revanche, il convient de déterminer la nature de la concurrence : la concurrence s'établit entre deux unités linguistiques de niveau d'abstraction différents au sein d'une même hiérarchie (type : *véhicule / vélo*). Notre problématique n'a donc rien à voir avec des situations de concurrences telles que celle de la synonymie (type : *vélo / bicyclette*).

#### 1.3.2 Une deuxième limite : l'exclusion des termes techniques et scientifiques

La deuxième limite exclut de notre champ de recherche les désignations scientifiques ou les dénominations connues des seuls experts. Ce parti pris méthodologique n'a rien d'original. En effet, la quasi totalité des études psychologiques (cf. E. Rosch, 1973 et 1978; D. Dubois, 1991a et 1991b; F. Cordier, 1986 et 1993) ou linguistiques (cf. G. Kleiber, 1990 et 1993; A. Wierzbicka, 1985 et 1988) touchant de loin ou de près au problème du choix lexical (cf. des expériences du type tâche d'identification lexicale, pour les études psycholinguistiques) distinguent les connaissances présumées partagées par tout locuteur d'une sphère plus spécialisée, ceci du point de vue des connaissances, des modalités d'appréhension du monde environnant, mais aussi du point de vue de sa mise en mots, c'est à dire dans le cadre plus strict des études centrées sur des problèmes de dénomination.

### 1.3.3 Une troisième limite : la première mention du type *un N*

Le phénomène de la première mention du type *un N* n'est pas une notion nouvelle. Bon nombre d'études se sont intéressées à son mécanisme (cf. J.-C. Milner, 1982; M. Wilmet, 1983; F. Corblin, 1987). Aussi, cette limite dans le cadre restreint de notre problématique, représente-t-elle une situation linguistiquement bien définie qui peut se décrire sommairement, comme l'apparition, ou plus exactement, la présentation d'un nouveau référent dans le discours. L'intérêt pour nous cependant et les particularités de ce type de situation résident du côté de l'entité nouvelle intégrée dans le discours. En effet, la dynamique essentielle d'une telle situation se caractérise en termes de forces et d'influences ramenées à l'élément "nouveau référent". Présenter le statut spécifique de cette entité revient donc à s'intéresser aux modalités d'identification, versant complémentaire et descriptif des forces auxquelles est soumis le référent dans le cadre d'une telle distribution. Aussi d'un point de vue informatif, l'appréhension et la (re)connaissance du référent participent de deux opérations à la fois. Quoique son identification semble se dérouler "tout de go", le mécanisme sous-jacent s'avère quelque peu plus complexe en ce qu'il se formule comme une opération double : on distinguera ainsi, une information et une identification *catégorielles* et une information et une identification *situationnelles*.<sup>7</sup>

#### (i) *une information catégorielle : le référent comme une entité isolée*

Premièrement, d'un point de vue sémantique, l'identification d'un nouvel élément dans l'univers discursif *hôte*, se réalise tout naturellement sur la base de sa présentation, à savoir de façon très stricte, par le biais de la dénomination employée et élue par le locuteur, étant entendu qu'à toute unité lexicale donnée est attaché un contenu ou une représentation sémantique spécifique et propre.

Deuxièmement, d'un point de vue catégoriel, la réalité dénommée, nouvellement introduite dans le discours, correspond à une unité particulière ou une occurrence spécifique d'une catégorie donnée; autrement dit, un membre spécifique d'une catégorie particulière est extrait de cette catégorie pour participer, comme on le verra ultérieurement, à une situation.

Troisièmement, enfin, connaissances lexicales et connaissances catégorielles se rejoignent : la valeur sémantique du terme employé étant ancrée dans les connaissances présumées partagées et le référent — par défaut ou en l'absence d'informations plus précises — étant *a priori* identifié comme un membre prototypique possédant les propriétés stéréotypiques caractérisantes du concept nommé : si X parle d'un oiseau,

7

Il est primordial de souligner que, s'il semble tout à fait légitime de distinguer, dans le cadre général de ce type d'identification, deux opérations, cette distinction, tout en étant justifiée, n'est pas aussi stricte que peut le suggérer notre exposition des faits. L'identification d'un nouveau référent est un phénomène global où deux actions se coordonnent, s'imbriquent et se chevauchent; aussi, si pour des raisons méthodologiques, il est permis de dessiner une frontière nette entre ces modalités, pour des raisons plus pragmatiques, l'on comprendra, évidemment, que de tels contours pour aussi justifiés qu'il soient ont un *petit air d'artefact*.

Y pensera plus aisément, plus naturellement à un moineau qu'à une autruche ou un pingouin (cf. G. Kleiber, 1990)<sup>8</sup>.

(ii) *une information situationnelle : le référent comme une entité engagée*

Une deuxième source d'information et une deuxième modalité d'identification apparaissent quand on dépasse le stade référent / entité isolée et que l'on s'intéresse aux conditions plus conjoncturelles de l'apparition de ce référent. En effet, s'il est vrai qu'il y a présentation d'une instance spécifique conçue comme prototypique, il faut néanmoins ramener cette instance (et les propriétés qu'elle supporte) à sa condition d'émergence particulière. Autrement dit, le référent est introduit et présenté dans le discours, non pas de façon isolée, mais de par son appartenance à un événement, à un processus, ou de façon plus large à une situation événementielle et discursive.

(iii) *information (identification) catégorielle et information (identification) situationnelle : un petit bilan*

Que retiendrons-nous en définitive comme caractéristiques essentielles de ce type d'identification référentielle? Un petit bilan peut se formuler de la sorte : en situation de première mention, l'identification du référent se nourrit à deux sources (source catégorielle et source situationnelle) et, comme en retour, bénéficie d'un double niveau de détermination. Autrement dit, la détermination, la description et la conceptualisation du référent proviennent, d'une part, de son appartenance catégorielle et, d'autre part, de son appartenance à une situation spatio-temporelle ou événementielle particulière.

Présentées ainsi, ces deux modalités descriptives semblent se partager également le travail; pourtant, il semble relativement raisonnable de limiter les influences catégorielles aux données situationnelles, c'est-à-dire, d'accorder une forme de prépondérance à cette deuxième forme de spécificité du référent, après tout, on ne parle pas d'une entité A isolée mais bien de cette entité A engagée dans un contexte, une situation T, et c'est bel et bien cette situation que le locuteur désire partager avec son interlocuteur (si X dit : *j'ai acheté un chien*, le chien nouvellement introduit l'est comme étant le chien qu'il a acheté.)

<sup>8</sup> Cet état de fait nous semble d'autant plus vrai que, dans la quasi-totalité des énoncés que nous étudierons, la réalité nouvellement introduite est simplement désignée par *un N* et non accompagnée par un modificateur, type adjectif.

## 2. De quelques situations discursives

Les limites de notre problématique ainsi posées, il est temps pour nous d'aborder le versant plus "expérimental" de notre démarche en nous attachant à l'étude d'énoncés spécifiques et plus particulièrement aux modalités de participation du terme subordonné au sein de situations événementielles particulières. Dans cette optique, nous distinguerons successivement trois types de situations correspondant à trois possibilités de contribution informationnelle du terme subordonné par rapport au processus global l'intégrant, situations que nous noterons ou qualifierons comme suit :

- 1ère type de situation : *de l'appropriation du terme subordonné*
- 2ème type de situation : *de l'utilité du terme subordonné*
- 3ème type de situation : *d'une meilleure appropriation du terme subordonné face à une déviance du terme de base*

### 2.1 Premier type de situation : de l'appropriation du terme subordonné

Résumons les données : nous sommes dans le cas où l'emploi du terme de base et celui du terme subordonné semblent également naturels ou également appropriés (cf. exemples de 4) à 16)). Si l'on veut bien constater et admettre la possibilité d'emploi de ces deux termes et plus particulièrement l'appropriation du terme du niveau inférieur, il faut néanmoins encore l'expliquer.

Pour ce faire, nous nous appuyerons sur une étude de G. Kleiber (1993) où, ayant remis en cause la neutralité attribuée au termes de base dans le système de E. Rosch — en distinguant, notamment les emplois métalinguistiques des emplois discursifs —, il suggère qu'il est plus juste d'expliquer la présence de ce type de terme comme un apport adéquat d'information par rapport à la situation discursive l'intégrant, plutôt que d'octroyer à ce niveau d'abstraction, *urbi et orbi*, la qualité neutralité. Autrement dit, cela revient à estimer que les propriétés désignées par le terme de base s'ajustent de façon pertinente à l'ensemble informationnel considéré.

Sur cette base, nous poserons l'hypothèse que les données apportées exclusivement et, en plus, par le terme subordonné en échange du terme de base, trouvent dans les énoncés relevés une forme d'appropriation parce qu'ils participent à un niveau ou à un autre d'un point de vue informationnel, à la situation décrite par l'énoncé. Dans cette perspective, nous présenterons trois types de modalités d'appropriation ou de pertinences situationnelles correspondant à des implications possibles des propriétés désignées exclusivement par le terme subordonné :

- une implication perceptuelle et fonctionnelle avec une dominance perceptuelle
- une implication fonctionnelle et perceptuelle avec une dominance fonctionnelle
- une implication fonctionnelle avec un indice d'usage ou un indice de préférence<sup>9</sup>.

### 2.1.1 Une implication perceptuelle et fonctionnelle (avec une dominance du versant perceptuel)

Nous avons signalé, antérieurement, le côté plus "expérimental" de cette seconde partie; le fait est que pour justifier notre hypothèse — possible emploi non marqué du terme subordonné —, nous tenterons d'évaluer la validité informative des termes subordonnés en comparaison au terme de base au sein d'un même site phrastique.

A cet effet, nous distinguerons d'abord les propriétés exclusivement désignées par le terme subordonné, en relevant tout particulièrement les propriétés susceptibles de concerner le processus en cours dans l'énoncé et d'intéresser, le tout sur *fond contrastif* : terme subordonné / terme de base. Autrement dit, la question toujours posée sera la suivante : étant entendu que terme de base et terme subordonné peuvent fonctionner dans une même situation, qu'est ce qui peut bien motiver et privilégier la présence du niveau d'abstraction inférieur?

Nous commencerons par faire un petit tour du côté de la botanique avec les exemples 4), 5), 6). Considérons tout d'abord les énoncés 4) a) et 4) b) :

- 4) a) *Serge est assis sous un saule pleureur.*
- 4) b) *Serge est assis sous un arbre.*

Il est raisonnable et permis, nous semble-t-il, si l'on se place dans le double cadre d'une approche conceptuelle, d'une part, et du côté des connaissances présumées partagées par tout locuteur, d'autre part, d'admettre, dans un premier temps, que nous associons, en tant que membre d'une même communauté linguistique, une image quasi voisine au terme de base *arbre*, dont la description —

<sup>9</sup> Il ne s'agit pas là, évidemment, d'une liste exhaustive. Par ailleurs, nous reconnaissons bien volontiers la possible existence d'implications plus pertinentes. Cependant, si on veut bien admettre ce type d'implications comme marques des inférences possibles par le seul biais de l'emploi du terme subordonné et par suite comme une validation de l'emploi de ce terme, il nous semble que nous aurons quelque peu débarrassé le terme subordonné de son *label* : "emploi marqué".

que nous reconnaissons maladroite — peut se formuler comme un tout formé d'une partie supérieure plutôt arrondie et d'une partie inférieure en forme de colonne<sup>10</sup>.

En considérant, dans un second temps, les informations fournies *en plus* par la seule présence du terme subordonné *saule pleureur*, on notera principalement deux types de données ou de connaissances :

- une propriété perceptuelle : la forme des branches, le saule pleureur ayant des rameaux retombants (caractéristique qui fait souvent, du reste, sa popularité)
- deux autres types de connaissances : l'association saule pleureur / lieu d'eau, d'une part, et toute une kyrielle de connotations plus ou moins romantiques, d'autre part.

Si dans un troisième temps, on considère la situation : "un individu X est assis sous un arbre vs un individu X est assis sous un saule pleureur", il semble bien que dans une telle situation sans être de l'ordre du nécessaire, les informations qu'apportent le terme *saule pleureur* sont appropriées en ce qu'elles favorisent une meilleure représentation perceptuelle de la situation et permettent, de façon concomitante, une meilleure image abstraite ou mentale de la situation (on pensera notamment, en toute objectivité, à la forme des branches, et d'un point de vue plus subjectif à des connotations romantiques).

L'on arrive à une constatation analogue en étudiant, selon le même itinéraire, l'emploi privilégié du terme subordonné *oranger* par rapport au possible emploi du terme basique dans l'exemple suivant<sup>11</sup>:

5) a) *"L'air vif nous avait affamés, et bien que nous fussions encore loin de notre but — Monolithos — nous décidâmes de faire halte pour nous restaurer. Nous nous installâmes sous un oranger et nous grignotâmes du pain et des fruits tandis que Gidéon en profitait pour déboucher une bouteille."*

(*Venus et la mer*, L. Durrel, p. 177)

5) b) *"L'air vif nous avait affamés, et bien que nous fussions encore loin de notre but — Monolithos — nous décidâmes de faire halte pour nous restaurer. Nous nous installâmes sous un arbre et nous grignotâmes du pain et des fruits tandis que Gidéon en profitait pour déboucher une bouteille."*

<sup>10</sup> Nous reconnaissons volontiers le caractère gauche et malhabile de cette formulation. Cependant, bien que nous ayons cherché à mieux rendre compte de la représentation typique attaché au terme *arbre* ayant "devant nous" l'image, jamais les mots ne sont venus se présenter à nous de façon plus adéquate. Aussi, peut-être aurions nous dû faire appel au dessin, toujours est-il que nous en appelons à l'indulgence...

<sup>11</sup> Pour être toute à fait précise, on signalera que l'ensemble du récit se déroule en Grèce.

La situation narrée correspond "grosso modo" à l'installation d'un groupe d'individus sous *un oranger* vs *sous un arbre* en Grèce dans le but de faire un pique-nique. Selon le même raisonnement, en restant du côté des connaissances valides pour tout un chacun et sans être versé dans la botanique, on reconnaîtra comme propriétés intrinsèques du terme *oranger*, d'un point de vue perceptuel, la couleur orange <sup>12</sup>et d'un point de vue plus fonctionnel (si l'on peut dire) son attachement à un climat relativement chaud, climat souvent catégorisé implicitement comme propice à un style de vie marqué par un "petit goût de farniente". Enfin, en vertu de ces informations, l'on constate que le terme subordonné peut justifier sa présence, puisqu'il propose une meilleure représentation perceptuelle de la situation par le rappel d'un climat chaud et lumineux tout en inscrivant parallèlement la situation, prise globalement, dans une atmosphère particulière, en tant qu'il suscite un certain nombre d'inférences liées à une forme de vie.

Pour en finir avec ce type d'implication et en guise de transition, tentons de comprendre le choix de J. Giono :

6) a) *"Aubignac est collé contre le tranchant du plateau comme un petit nid de guêpes; et c'est vrai, c'est là qu'ils ne sont plus que trois. Sous le village la pente coule, sans herbes. Presque en bas, il y a peu de terre molle et le poil raide d'une pauvre oseraie. Dessous, c'est un vallon étroit et un peu d'eau. C'est donc des maisons qu'on a bâties là juste au bord, comme en équilibre, puis, au moment où ça a commencé à glisser sur la pente, on a planté au milieu le pieu du clocher et c'est resté tout accroché. Pas du tout : il y a une maison qui s'est comme décollée, et qui a coulé du haut en bas, toute seule, qui est venue s'arrêter, les quatre fers d'aplombs, au bord du ruisseau, à la fourche du ruisseau et de ce qu'ils appelaient la route, là, contre un cyprès."*

(Regain, J. Giono, p. 16)

6) b) *"(...) Pas du tout : il y a une maison qui s'est comme décollée, et qui a coulé du haut en bas, toute seule, qui est venue s'arrêter, les quatre fers d'aplombs, au bord du ruisseau, à la fourche du ruisseau et de ce qu'ils appelaient la route, là, contre un arbre."*

L'emploi privilégié du terme subordonné, par rapport à la possible utilisation du terme de base, peut s'expliquer d'une double façon : d'un point de vue perceptuel et d'un point de vue fonctionnel. Dans un premier temps, rappelons nous que la forme prototypique d'un arbre se représente plus vraisemblablement comme une masse arrondie. Or précisément telle n'est pas la forme du cyprès. Ainsi, l'emploi du terme subordonné peut se légitimer dans un premier temps, en ce qu'il permet d'effacer ou

12 Cette caractéristique nous semble pertinente, puisque nous pouvons nous représenter ou imaginer un oranger comme "une masse verte avec des taches oranges", en somme à la manière des représentations d'un pommier dans les livres pour enfant.

de nier la forme typique attachée au terme de base et d'en imposer une autre. Dans un second temps, le référent décrit par le terme subordonné participe à l'action "pour la maison d'être tout contre le cyprès". En somme la forme longitudinale du cyprès vient comme expliquer et représenter son rôle de pilier ou de tuteur, aussi cette caractéristique mérite-t-elle d'être nommée parce qu'elle est véritablement impliquée dans le processus, mais aussi parce qu'elle améliore la représentation perceptuelle de la situation tout en offrant parallèlement une meilleure compréhension fonctionnelle.

### 2.1.2 Une implication fonctionnelle et perceptuelle (avec une dominance du versant fonctionnel)

L'emploi du terme subordonné par rapport au possible usage du terme basique au sein d'une même hiérarchie permet dans certains cas une meilleure perception, au sens visuel du terme, d'une situation donnée. A y regarder de plus près, il semble bien que ce type d'implication perceptuelle soit souvent complété et renforcé par une description plus fonctionnelle de l'événement, comme peuvent le montrer les exemples 7) et 8), permettant ainsi dans un sens plus large une meilleure représentation situationnelle :

7) a) *Patrice et Marc ont déménagé un piano à queue ce week-end.*

7) b) *Patrice et Marc ont déménagé un piano ce week-end.*

8) a) *Armand s'est coincé le doigt avec une chaise pliante.*

8) b) *Armand s'est coincé le doigt avec une chaise.*

Dans ces deux énoncés, l'emploi du terme subordonné peut être validé par la participation directe d'une partie du référent au processus narré, partie ou caractéristique exclusivement décrite et fournie par l'usage du terme de niveau inférieur. En somme, son usage permet de désigner plus précisément la réalisation de l'événement dans l'ensemble des réalisations possibles que construit l'emploi du terme de base dans une même situation. Ainsi, comprendra-t-on mieux comment Armand s'est coincé le doigt, s'il nous est dit qu'il s'agissait d'une chaise pliante et non pas d'une simple chaise, et de même, comprendrons-nous plus aisément la nature et les modalités du déménagement réalisé par Patrice et Marc lorsque nous est donnée en somme une information — même vague — de la forme ou du poids de l'objet déménagé. En outre, on notera que de la même manière que l'emploi du terme *cyprès* dans l'exemple 6) permettait d'effacer une forme typique liée au terme de base, de même l'emploi du subordonné permet de nier la forme typique du piano droit, forme imposée par défaut par le terme basique pour y substituer la forme du piano à queue<sup>13</sup>.

<sup>13</sup> *Une petite remarque en guise de précision* : il ne s'agit pas de dire que toutes les propriétés caractéristiques du référent délivrées ou nommées exclusivement par le terme subordonné peuvent

### 2.1.3 Une implication fonctionnelle avec un indice d'usage ou un indice de préférence

Les situations prises en compte jusqu'ici, nous ont permis d'expliquer l'appropriation du terme subordonné de "façon minimale". Qu'entendons-nous par là? Deux choses. Premièrement, les situations événementielles ou les prédications globales intégrant le terme subordonné considérées ci-dessus étaient relativement simples du point de vue de leur possibilité de réalisation et donc également du point de vue de leur compréhension. Autrement dit, étant entendu que des réalités nommées par des termes subordonnés *chapeautés* par un même terme basique réagissaient peu ou prou de la même manière en étant soumis au même processus (cf. *être assis sous un saule pleureur, sous un chêne, sous un oranger*), les modalités possibles de réalisation de ce type d'événement tout en variant — selon les caractéristiques propres dénommées par le niveau subordonné — ne se distinguent pas fondamentalement les unes des autres et forment un ensemble à choix restreint. Deuxièmement, et de ce fait, la présence et par suite la justification de ce niveau d'abstraction se sont vu corrélées à une ou deux possibilités d'implications informationnelles des propriétés désignées par ce seul niveau.

Avec des exemples tels que 9) et 10) :

9) a) *Serge dresse un Saint Bernard.*

9) b) *Serge dresse un chien.*

10) a) *Louise a acheté un caniche.*

10) b) *Louise a acheté un chien.*

L'on passe à un niveau de complexité plus élevé, puisque la présence du terme subordonné, tout en améliorant la représentation abstraite de la situation, favorise par ailleurs un certain nombre d'inférences tout en éliminant, de façon concomitante, des spéculations interprétatives induites par le niveau de base : autrement dit, la prédication étant plus complexe ou offrant par essence une palette de réalisations plus importantes, l'emploi du terme subordonné vient préciser et spécifier de façon plus immédiate la nature du processus en cours, simplifiant, voire réajustant ainsi le calcul informationnel.

Dans cette optique, l'emploi du terme *Saint Bernard* dans 9) face au toujours possible usage du terme *chien*, outre qu'il permet de désigner une espèce de chien à

prendre valeur d'argument pour expliquer l'emploi du dit terme. Aussi, s'il nous paraît légitime, à titre d'exemple, d'estimer le poids et la forme d'un objet comme une donnée intéressante dans le cadre d'un déménagement et plus particulièrement par rapport à notre conceptualisation de l'événement, rien ne serait moins justifié que d'appeler à la rescousse et dans une même optique des propriétés type différence de musicalité entre un piano et un piano à queue. Une telle caractéristique ne peut en aucun cas se prévaloir d'être pertinente au vu de la situation particulière considérée.

laquelle l'interlocuteur a peu de chance de penser<sup>14</sup>, vient faciliter un concept relativement complexe en soi. En effet, si l'on décrit sommairement la notion de dressage, bien vite bon nombres de paramètres demandent saturation pour une compréhension adéquate et rapide d'une de ses occurrences. Si l'on tente de décrire sommairement les caractéristiques attachées à une telle notion, il est possible de noter ou de distinguer :

- (i) toute une série de paramètres intéressant l'idée de soumission
- (ii) l'existence de différents types de dressage selon les animaux concernés, et plus particulièrement, de différents types de dressage à l'intérieur de l'espèce canine même
- (iii) la possibilité de différencier les différents types de dressage canin par leur motivation ou le but visé (cf. dressage d'un Saint Bernard dans le but du sauvetage de montagne, celui du doberman comme chien de défense étant naturellement un chien féroce, etc...)

Un raisonnement analogue peut justifier la présence du terme *caniche* dans l'énoncé 10) dès lors que l'on s'intéresse à la nature prédicative dans laquelle le référent dénommé est pris. Il n'est donc pas nécessaire de développer plus avant cette idée de complexité liée aux différentes possibilités de réalisation de l'événement. Cependant, on notera tout de même l'apport de deux autres types d'informations propres à l'emploi du terme subordonné :

— (a) les inférences possibles à partir du terme de base et du terme subordonné dans cette même situation ne se recouvrent pas totalement, puisqu'ils ne suggèrent ni tout à fait la même action, ni tout à fait le même type de référent. En effet, d'une part, l'emploi du terme basique pointe, essentiellement, sur l'ensemble animal domestique avec une nuance contrastive (Louise n'a pas acheté un chat, un canari, un poisson rouge mais ... un chien) et, d'autre part, le terme *chien*, tout spécialement dans une situation d'achat ou d'acquisition, mène bien plus sûrement le locuteur à l'idée de bâtard, qu'à l'idée de caniche<sup>15</sup>.

14 En effet, l'emploi du terme de base a peu de chance d'amener l'interlocuteur à penser à un Saint Bernard, parce que celui-ci n'est pas un membre extrêmement prototypique de la catégorie *chien*. Il ne s'agit évidemment pas de révolutionner le monde animal en hésitant quant à son appartenance catégorielle, mais plus simplement de signaler qu'un tel chien étant peu fréquent, il nous est moins familier, aussi son degré de prototypie est-il moindre, étant entendu que le courant *prototypique* mesure l'indice de prototypie d'une réalité donnée, en termes de familiarité et de propriétés partagées.

15 S'il est vrai que, dans une telle situation (et d'autres comme, vente, don, ...) l'on pense plus aisément et par défaut à un chien type "bâtard", il n'en est pas moins vrai qu'une telle assimilation peut se faire dans d'autres cas. Par ailleurs, il nous semble que dans la situation où X promène un chien, si l'animal en question appartient à une race suffisamment courante, type berger allemand, teckel, doberman, caniche, Y regardant le promeneur et son compagnon, sans faire un effort cognitif important (pour utiliser un vocabulaire psychologique, puisqu'il s'agit d'une forme de tâche d'identification) peut identifier le chien non pas comme un chien mais comme un berger allemand, et, ultérieurement rapporter la situation à Z en ces termes : *J'ai vu X promener un berger allemand cette après-midi*. Autrement dit, il nous semble que dès lors que l'entité "chien" considérée appartient à une race suffisamment connue, l'identification ou la catégorisation peut se faire naturellement, tout aussi bien en termes subordonnés qu'en termes basiques; en retour le non emploi du terme subordonné peut

L'on voit donc que la présence du terme subordonné permet à la fois de situer l'information globale de l'énoncé dans un cadre plus restreint et plus précis et d'éliminer une inférence injustifiée si le chien acheté n'est pas un bâtard.

— (b) outre que le terme subordonné, de par la nomination de caractéristiques attachées à son contenu sémantique, offre une piste quant à la motivation de l'achat<sup>16</sup>, son emploi permet d'exprimer également des motivations d'ordre préférentiel.

L'un et l'autre, indice d'usage et indice ou marque préférentielle, peuvent s'illustrer au mieux, respectivement, par des énoncés tels que 11), 12) et 13), 14) où il nous semble que dans le premier type de situation l'idée d'usage est éminemment présente tandis que dans la série suivante, elle est neutralisée de telle sorte que l'emploi du terme subordonné se justifie avant tout et tout particulièrement comme la marque d'une préférence.

11) *Marc s'est acheté un orinateur portable / un ordinateur.*

12) *Serge s'est acheté un 4X4 / une voiture.*

13) *Odile s'est acheté une gourmette / un bracelet.*

14) *Henriette s'est offerte une jupe plissée / une jupe.*

#### Un bilan provisoire

Les situations prises en compte précédemment permettent de montrer que, quoique les informations apportées par le seul emploi du terme subordonné, ne sont en aucun cas nécessaires, puisqu'aussi bien le terme de base peut convenir et se substituer sans peine au terme subordonné, elles s'intègrent à propos dans l'ensemble informationnel global; ainsi les données fournies par le terme subordonné ne viennent pas inutilement surcharger l'énoncé et l'emploi de ce niveau hiérarchique se trouve

---

laisser entendre implicitement, dans certains cas, — si on exclut l'indifférence du locuteur — qu'il s'agissait d'un bâtard ou d'une espèce non reconnue ou peu connue.

Cette possibilité d'identification qui donne, par défaut au terme *chien* le sens de bâtard dans certaines situations, peut peut-être s'expliquer par l'exceptionnelle saillance culturelle de cette catégorie relevée par A. Wierzbicka (1985, p. 232) et jugée comme la résultante d'un certain nombre de paramètres dont on peut noter entre autres :

— le fait que ces animaux sont en grande part et pour l'essentiel conceptualisés en termes de leurs relations aux gens : idée de dévouement, de fidélité, mais aussi par la reconnaissance de certaines qualités plus valides pour certaines races particulières

— le fait que le concept *chien* ne se définit pas en terme de forme par une et une seule forme reconnaissable

— le fait que l'ensemble des chiens ne partagent pas énormément de propriétés morphologiques outre quelques traits comportementaux (quelle que soit la race considérée, on parlera toujours d'aboiement)

<sup>16</sup> Etant entendu que nous sommes passé, cette fois-ci de l'opposition chien / chat, à des oppositions type caniche / doberman, caniche / Saint Bernard, nous bénéficions, parallèlement, d'une forme de spécification quant au but de l'achat, si l'on veut bien admettre qu'on achète un caniche plutôt que chien de compagnie que comme chien de garde.

légitimé par l'implication effective des caractéristiques que lui seul décrit dans le processus en cours dans les situations considérées.

En outre, si l'on s'intéresse à la nature des implications relevées en termes d'apport informationnel, on notera deux éléments. Dans un premier temps, les données fournies par le terme subordonné en plus des propriétés que souligne le terme de base favorisent une meilleure image mentale de la situation, améliorant et affinant ainsi le "grain" de la représentation conceptuelle attachée aux situations. Dans un deuxième temps, l'emploi du terme subordonné peut justifier sa présence, dans le cadre de situations plus complexes (type situation d'achat, de dressage, ...) du point de vue de la compréhension. En effet, les informations amenées par le seul usage du terme subordonné, toujours corrélé à la situation globale qui l'intègre, permettent l'élimination de certaines inférences construites par le terme de base, restreignant parallèlement les modalités de réalisations possibles d'un processus événementiel. En d'autres termes, l'emploi du terme subordonné facilite le calcul "interprétatif" d'une situation donnée en sélectionnant plus aisément et précisément une des possibles formes de réalisation d'un événement réduisant par là-même, dans un second temps, les erreurs d'interprétations. L'on constate ainsi que les caractéristiques soulignées par le terme subordonné, sans être nécessaires, ne sont pas de l'ordre des fioritures, puisqu'elles permettent d'améliorer de façon ou plus ou moins appréciable, l'efficacité d'une situation discursive en termes d'échanges d'informations.

## 2.2 Deuxième type de situation : de l'utilité du terme subordonné

Le deuxième type de situations considérées trouve une forme d'homogénéité en constituant un ensemble d'événements dont l'essentiel du processus peut se formuler ou se résumer en termes de tâches d'identification ou de reconnaissance :

15) a) *Columbo, c'est le type qui a une 309 décapotable.*

15) b) *Colombo, c'est le type qui a une voiture.*

16) a) *Magnum, c'est le gars qui a une Ferrari.*

16) b) *Magnum, c'est le gars qui a une voiture.*

17) a) *Tu trouveras ma voiture derrière une Golf.*

17) b) *Tu trouveras ma voiture derrière une voiture.*

18) a) *Alain cherche une Uno.*

18) b) *Alain cherche une voiture.*

Au vu de ces exemples, point n'est besoin d'expliquer longuement la vertu des informations que propose le terme subordonné en comparaison aux possibilités des

données apportées par l'utilisation du niveau d'abstraction supérieur dans une même situation. En effet, le bon sens et notre propre expérience nous permettent de concevoir et d'admettre sans peine que, dans un processus d'identification ou de reconnaissance, la probabilité et les modalités de réussite de compréhension des situations sont directement liées et proportionnelles à la quantité et à la qualité des informations pertinentes spécifiantes. Aussi dans cette optique, l'énoncé 16) a) sera-t-il meilleur que la phrase 16) b); tout un chacun possédant une voiture, l'information du niveau basique ne permet ni de distinguer un individu particulier ni d'identifier cet individu. Autrement dit, l'information basique se situe à un niveau trop général pour permettre l'identification du particulier ou d'un particulier. De plus, l'on se rendra aisément compte qu'un spectateur assidu, en tentant de décrire le personnage de Magnum, ajoutera relativement naturellement qu'il s'agit d'une Ferrari *rouge* sans pour autant craindre de noyer son interlocuteur dans un trop plein d'informations et sans estimer qu'il s'essaye à la rhétorique!

Une démarche analogue et un raisonnement voisin permettent de justifier la présence privilégiée du terme subordonné dans les exemples 17) et 18). Dans le cadre d'une situation de recherche, l'emploi du niveau subordonné n'est ni fourvoyant ni marqué dans la mesure où *si et seulement si*, les informations qu'il fournit par rapport au terme basique participent au processus en cours en offrant une réalisation plus efficace et plus immédiate<sup>17</sup>. L'on notera du reste que, dans de telles situations, le locuteur n'hésitera pas à signaler que la Golf derrière laquelle il est garé est bleue, voire bleue marine. Autrement dit, de telles circonstances font appel, implicitement, à toute forme de descriptions susceptible de distinguer au mieux le référent nommé par rapport à d'autres réalités partageant un nombre important de caractéristiques avec lui; aussi ne s'étonnera-t-on qu'en partie, que le terme subordonné trouve là une place de choix, puisque par essence et par définition, il s'affirme avant tout par rapport au niveaux hiérarchiques supérieurs comme étant théoriquement un niveau peu informatif, mais essentiellement distinctif.

Le rappel de l'existence de ce type de situation, outre qu'il montre que l'emploi du terme subordonné n'est pas nécessairement un emploi marqué, permet tout à la fois d'envisager plus sérieusement que ne le faisait la prise en compte du premier type de situation, le rôle que peut jouer le terme subordonné au sein d'un énoncé. Aussi, si dans le cadre de notre exposé, ce type de situation occupe la seconde place, cette situation médiane peut se justifier parallèlement au vu de notre problématique en tant qu'elle se veut comme une situation de transition entre *une égale appropriation terme*

17 Là encore, comme nous l'avons signalé antérieurement (cf. note 13), il ne s'agit pas de justifier la présence du terme subordonné par le biais de la globalité des informations qu'il fournit par comparaison à celles fournies par le terme basique. En effet, peu nous importe à titre d'exemple les capacités spécifiques du moteur d'une 309 décapotable ou d'une Golf. L'essentiel réside en ce que ces dénominations imposent, de par leur emploi, une image mentale suffisamment précise pour permettre l'identification ou la recherche de la réalité nommée. Aussi est-il aisé de comprendre que les propriétés participant de façon effective au processus, et donc légitimant la présence du terme subordonné, seront essentiellement physiques, ou plus précisément qu'elles participent principalement à détailler des éléments ou des caractéristiques accessibles visuellement.

*subordonné / terme de base et une meilleure appropriation du terme subordonné face à une déviance du terme de base.*

### **2.3 Troisième type de situation : d'une meilleure appropriation du terme subordonné face à une déviance du terme de base**

Les situations envisagées jusqu'ici présentaient un dénominateur commun : l'égal emploi possible du terme subordonné et du terme de base. Le terme subordonné dans ces deux types de situation, quoique justifié et justifiable par un certain nombre d'implications ou des modalités d'inférences particulières, trouvait néanmoins et sans conteste dans le terme de base un concurrent tout à fait acceptable et propre à désigner adéquatement la même réalité dans la même situation événementielle avec une efficacité suffisante et voisine de la sienne.

A côté de cette égale apparition possible de ces deux termes correspondant à une appropriation informative non moins équivalente, il existe des situations où le terme de base et le terme subordonné se distinguent quant à leur "efficacité d'emploi" : plus précisément, le terme subordonné prend le pas sur le niveau basique et l'emploi de ce dernier, alors qu'il est théoriquement toujours possible, semble inapproprié ou peu convenant. Les maîtres mots de telles situations sont *prototypie* et *non prototypie*. La meilleure adéquation du niveau hiérarchique inférieur peut se comprendre et se formuler comme la résultante de trois phénomènes gouvernés par l'idée de prototypie :

- (i) *une prototypie catégorielle cumulée à une non prototypie situationnelle*
- (ii) *une non prototypie catégorielle cumulée à une non prototypie situationnelle*
- (iii) *une réalisation prototypique minimale ou restreinte*

- (i) *une prototypie catégorielle cumulée à une non prototypie situationnelle*

Un tel phénomène se traduit concrètement ou pragmatiquement de façon tout à fait notable par un constat fort simple : l'emploi du terme subordonné et l'usage du terme de base dans un même site phrastique, intégrés dans une même situation événementielle, n'en offrent ni la même représentation conceptuelle ni une forme analogue de compréhension; une telle divergence d'interprétation peut être mise en relief par la confrontation des énoncés 19) a) et 19) b) :

19) a) *Odile a acheté un moineau.*

19) b) *Odile a acheté un oiseau.*

Le constat d'une divergence de représentation conceptuelle du même événement, selon l'emploi du terme subordonné ou basique sur un plan plus

strictement informationnel, est surprenant dès lors que l'on se rend compte que l'emploi du terme basique n'offre pas la possibilité à l'interlocuteur de comprendre la situation décrite. Autrement dit, l'interlocuteur a fort peu de chance de saisir la situation décrite en 19) a) par le biais de l'énoncé 19) b); plus précisément, la référent nommé par le terme basique *oiseau* sans plus de précision quant à l'espèce ne sera pas conçu ou imaginé sous les traits d'un moineau, alors même qu'il s'agit là d'un des membres les plus typiques de la catégorie. Que se passe-t-il, ou quels sont les paramètres faisant obstacle à la compréhension ou encore pourquoi le terme de base ne peut-il référer par défaut, comme il le fait en général, à un référent conçu comme un membre catégoriel typique?

De telles questions trouvent des éléments de réponse pour peu qu'on s'intéresse aux possibilités interprétatives que proposent ou supposent le terme de base et à la nature toute particulière de l'événement considéré. L'emploi du terme de base dans l'énoncé 19) b) délimite un ensemble de référents fonctionnant en général — pour ne pas dire de façon prototypique — dans ce type de situation; plus précisément, le terme de base, pris dans une situation particulière, ne réfère pas à l'ensemble des éléments de la catégorie originelle *oiseau* mais, sous l'influence de la situation informationnelle qui l'intègre, opère une sélection, n'activant qu'une sous-classe, à savoir le fichier *oiseau domestique* : {canari, perruche, merle, ...}. Or la réalité participant à la situation considérée, quoiqu'étant sans conteste un membre de la catégorie *oiseau*, n'appartenant pas à la sous classe découpée par le terme basique par le jeu de la dépendance situationnelle, ne peut être désignée par ce niveau d'abstraction; autrement dit, *moineau* n'étant pas conçu comme un référent classique, au vu de son appartenance à une telle situation, ne peut être dénommé par le terme basique.

Cette incapacité du terme basique à désigner le référent entraîne l'emploi du terme subordonné. Celui-ci permet, en effet, la compréhension et la bonne interprétation de la situation. Le terme subordonné, de par les données qu'il apporte, nie l'information déviante proposée par le niveau supérieur (ce qui suppose parallèlement la négation d'une réalisation prototypique de toute la situation), en imposant ses propres descriptions. En somme, le mécanisme en jeu ressemble dans sa démarche à ce qu'on avait pu observer dans l'énoncé 6) ( le terme *cyprès* permettait d'effacer la forme prototypique associée à la dénomination *arbre*), mais les forces en présence sont plus puissantes de par la "marginalité" de la situation, d'une part, et d'une réelle incapacité du terme de base à transmettre cette forme d'atypicalité situationnelle<sup>18</sup>, d'autre part.

18 *une petite mise au point et deux "petits" arguments :*

— il ne s'agit évidemment pas de dire que l'emploi du terme subordonné est toujours meilleur ou plus approprié que ne serait celui du terme basique. En effet, dès lors que l'on se place dans le même schéma situationnel global (*achat d'un oiseau*) avec dans le rôle de "l'acheté" un des éléments du fichier *oiseau domestique*, à titre d'exemple *canari*, la modalité de réalisation de la situation est des plus classiques et le terme de base retrouve toute son efficacité d'emploi.

— s'il était encore nécessaire de démontrer l'influence de la situation *hôte* quant à la désignation première d'un référent ou de montrer que l'information globale d'une situation détermine, décrit et

(ii) *une non prototypie catégorielle cumulée à une non prototypie situationnelle*

Une analyse voisine permet d'envisager et d'expliquer la meilleure adéquation du terme subordonné face à une déviance du terme de base dans les énoncés suivants :

20) *Henriette a planté un baobab / un arbre dans son jardin.*

21) *Louise a acheté une Rolls / une voiture.*

22) *Odile a acheté un pingouin / un oiseau.*

23) *Il y a une autruche / un oiseau sur le toit.*

En surface, le mécanisme privilégiant l'emploi du terme subordonné est identique à celui relevé dans l'énoncé précédent et offre le même résultat : le terme subordonné permet de nier l'information basique non adéquate et de rejeter parallèlement une des modalités prototypiques de réalisation. En profondeur, le phénomène est quelque peu différent en ce que, à l'instar de l'énoncé 19), qui était le lieu d'une seule forme de non prototypie, si l'on peut dire, les énoncés ci-dessus sont peu ou prou pris sous le feu d'une double marginalité. On notera ainsi, dans un premier temps, le moindre degré de prototypicalité d'une Rolls ou d'un baobab (degré de prototypie moindre, du fait essentiellement du caractère "rare" de ces deux entités), pour constater en dernier ressort l'atypicalité catégorielle des éléments *pingouin* et *autruche*. Le caractère peu typique de ces occurrences peut déjà, à lui seul, justifier en grande part, l'emploi du terme subordonné puisqu'il est difficile de référer à ces instances par le biais du terme basique comme le note G. Kleiber (1993), (cf. la difficulté de référer à une poule, par l'emploi du terme *oiseau*). Dans un deuxième temps, on retrouve le côté peu conventionnel ou marginal de la situation intégrant les référents considérés. En somme la conjonction d'une non prototypie catégorielle et d'une non prototypie situationnelle explique à des degrés divers (la marginalité de la situation ayant certainement plus de poids), la déviance du terme basique et la meilleure appropriation du terme du niveau inférieur.

Un autre type de réponse peut se formuler en comparant les énoncés 24)a) et 24)b) :

participe à la compréhension de ce même référent, il nous semble bien que la déviance ici présentée du terme basique en serait une preuve éclatante.

— la meilleure adéquation du terme subordonné relevée ci-dessus se combine comme on l'a vu à une forme de déviance du terme basique. Ainsi, les propriétés "dénomination privilégiée" et "dénomination neutre", caractéristiques linguistiques attribuées au niveau basique par le biais essentiel d'expériences psychologiques se voient quelque peu remises en cause en ce que, dans des énoncés spécifiques, elles ne sont pas nécessairement valides même lorsque le référent désigné est un membre prototypique catégoriel. En d'autres termes, la meilleure appropriation possible du niveau subordonné — même dans le cas d'instance typique — vient argumenter la thèse défendue par G. Kleiber (1993)(cf. supra) si le besoin s'en faisait encore sentir.

24) a) *Il y a une Rolls devant l'université.*

24) b) *Il y a une voiture devant l'université.*

Il semble bien que l'énoncé 24) b) ait fort peu de chance d'être proféré, si ce n'est dans des cas où le référent désigné par *voiture* est parallèlement engagé dans une autre situation, (cf. elle gêne le passage, elle est accidentée, ou encore elle signale l'arrivée de son propriétaire, etc.)

Au vu de telles données, il est permis d'adopter deux positions. Une position radicale qui consiste à estimer que l'information apportée par le terme subordonné est l'information réelle et véritablement fondamentale, ce que peut laisser entendre un énoncé comme 24a). Une position plus prudente, et ce sera la nôtre, est de reconnaître à l'information du niveau subordonné un degré de saillance important. En effet, la nature du référent qu'il désigne de par son emploi semble tellement peu attendue et surprenante que par un jeu de réflexivité, l'information qu'il apporte bénéficie, comme en retour, d'une forme de saillance suffisamment conséquente pour permettre... une position radicale!

(iii) *une réalisation prototypique minimale ou restreinte*

On retrouve le caractère déviant du terme basique et de la sorte, l'emploi privilégié du terme subordonné, dans des situations pratiquement inverses du point de vue de l'idée de prototypie :

25) a) *Le magicien a fait sortir de son chapeau un pigeon.*

25) b) *Le magicien a fait sortir de son chapeau un oiseau.*

26) a) *Henriette et sa maman, la veille de Noël, sont allées acheter un sapin.*

26) b) *Henriette et sa maman, la veille de Noël, sont allées acheter un arbre.*

27) a) *Place Saint Marc, un pigeon s'est posé sur son chapeau.*

27) b) *Place Saint Marc, un oiseau s'est posé sur son chapeau.*

28) a) *A Venise, Marc a loué une gondole.*

28) b) *A Venise, Marc a loué une barque.*

Dans de telles situations un constat remarquable peut se faire en deux points : l'emploi du terme subordonné n'est pas dû à une réalisation marginale du schéma situationnel global et l'usage du terme de base laisse supposer, quant à lui, une réalisation peu conventionnelle de l'événement. Un constat aussi paradoxal peut s'expliquer par la nature toute particulière des événements considérés : en effet, il

existe des situations dont les modalités de réalisation sont fort contraintes en ce qu'elles sont limitées à un nombre restreint de par la nature du référent qui semble être à même d'y participer. Autrement dit, les réalisations prototypiques de tels processus sont peu nombreuses et transitent par un type de référent précis ou deux tout au plus. L'origine de cette contrainte peut être variable. A titre d'exemples, l'on peut noter comme paramètres l'époque de la réalisation de la situation pour l'énoncé 26) ou le lieu pour les phrases 27) et 28).

La minimalité des réalisations possibles a pour conséquence une conceptualisation ou un encodage du référent sous les traits du terme subordonné et non pas du terme basique, conceptualisation qui peut peut-être s'expliquer en termes d'efforts cognitifs moindre, puisque le niveau subordonné est un niveau moins abstrait que le niveau immédiatement supérieur. Par là même, l'emploi du terme du niveau d'abstraction supérieur dans de telles situations, place la situation dans le domaine du non attendu, ouvrant le champ du tout possible, orientant ainsi implicitement l'interlocuteur vers une interprétation non prototypique de l'événement, type : *ce n'est pas un pigeon qui s'est posé sur son chapeau place Saint Marc, mais une hirondelle.*

## Conclusion

Estimer conclure serait se leurrer! Ce travail quoiqu'il s'inscrive dans une vaste problématique et une recherche en cours portant sur la spécificité lexicale discursive, n'en est qu'à ses prémisses et les résultats présentés ici, semblent essentiellement montrer la complexité des paramètres en jeu si l'on s'intéresse à la présence d'une dénomination particulière en site concurrentiel.

Cependant, l'enjeu même de notre débat était plus modeste : débarrasser l'emploi du terme subordonné de l'étiquette *marqué* en montrant que, s'il est vrai que sa présence peut s'expliquer de la sorte, ce niveau d'abstraction n'est cependant pas condamné à cette forme d'emploi. En effet, la présence d'un terme subordonné par rapport au possible emploi du terme de base dans une même séquence phrastique s'explique d'un point de vue général, par l'appropriation des informations qu'il développe quant au cadre informationnel global qui l'intègre. D'un point de vue plus particulier, son usage peut favoriser une meilleure représentation visuelle et conceptuelle de la situation, affinant le grain de description de cette dernière, ou encore permettre une amélioration du processus en cours dans une situation d'identification. Enfin dans certains cas, il propose une interprétation de la situation à laquelle ne saurait prétendre que très difficilement le niveau basique.

En somme, il existe en dehors de l'emploi *marqué* au moins trois autres modalités d'usage du terme subordonné. Nous espérons avoir su montrer par le biais d'*informations appropriées* que l'emploi du terme subordonné, s'il peut,

effectivement, dans certains cas, être considéré comme marqué, ne l'est pourtant pas dans bon nombre de situations discursives, voire dans la majorité d'entre elles. Ainsi, l'équivalence emploi du terme subordonné / emploi marqué posée par E. Rosch se montre trop stricte et ne peut à elle seule expliquer tous les emplois du terme subordonné.

## BIBLIOGRAPHIE

- BERLIN B., 1978, "Ethnobiological classification", in *Cognition and Categorisation*, E. Rosch & B. Lloyd (eds. ), Hillsdale, Laurence Erlbaum Ass., pp. 9-25.
- BERLIN B. et al., 1974, *Principles of Tzeltal Plant Classification*, New - York, Academic Press.
- BROWN R., 1958, "How shall a thing be called", dans *Psychological Review*, vol. 65, N°1, pp. 14-21.
- CORBLIN F., 1987, *Indéfîni, défini et démonstratif*, Genève, Droz.
- CORDIER F., 1986, "La catégorisation naturelle : niveau de base et typicalité", dans *Revue française de pédagogie*, N°77, pp. 61-70.
- CORDIER F., 1993, *Les représentations cognitives privilégiées. Typicalité et niveau de base*, Lille, Presses Universitaire de Lille.
- DUBOIS D., 1991 (a), "Les catégories sémantiques "naturelles " : prototypes et typicalité", in *Sémantique et cognition : catégories, prototypes, typicalité*, D. Dubois (éd. ), Paris CNRS, pp. 15-27.
- DUBOIS D., 1991 (b), "Catégorisation et cognition "10 ans après" : une évaluation des concepts de Rosch", in *Sémantique et cognition : catégories et cognition : catégories, prototypes, typicalité*, D. Dubois (éd.), Paris, CNRS, pp. 31-55.
- FILLMORE J.-C., 1984, "Lexical Semantics ant Text Semantics", in *New directions in linguistics ans semiotics*, Copeland J.-E (ed. ), Amsterdam, Amsterdam Studies in the Theory and history of linguistic science, IV, vol. 32, pp. 123-127.
- GRICE H., 1979, "Logique et conversation", dans *Communications*, N°30, pp. 57-72.
- KLEIBER G., 1981, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.
- KLEIBER G., 1990, *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.
- KLEIBER G., 1993, "Lexique et cognition : y a-t-il des termes de base?", in *Cognition, perception et action en communication parlée*, J. Caelen & J.-L. Schwartz, Abry, Paris, PUF.

- KLEIBER G., 1993, à paraître (a), "Catégorisation et hiérarchie : sur la pertinence des termes de base".
- KLEIBER G., 1993, à paraître (b), "Contexte, interprétation et mémoire".
- MILNER J.-C., 1982, *Ordres et raisons de la langue*, Paris, Seuil.
- ROSCH E. et al., 1976, "Basic Objects in natural Categories", dans *Cognitive Psychology*, 8, pp. 382- 436.
- ROSCH E., 1976, "Classification d'objets du monde réel : origine des représentations dans la cognition", in *Bulletin de Psychologie*, S. Ehrlich & E. Tulving (eds.), numéro spécial, La mémoire sémantique, pp. 242-250.
- ROSCH E., 1978, "Principles of categorisation", in *Cognition and Categorisation*, E. Rosch & B. Lloyd (eds.), Hillsdale, Laurence Erlbaum Ass., pp.27-48.
- TVERSKY B., HEMENWAY K., 1984, "Objects, Parts and Categories", dans *Journal of Experimental Psychology : General*, 113, pp. 169-193.
- TVERSKY B., 1986, "Components and Categorization", dans *Noun and Categorization*, C. Craig (ed. ), Amsterdam, John Benjamins, pp. 63-67.
- WILMET M., 1983, "Les déterminants du nom en français", dans *Langue française*, N°57, pp. 15-33.
- WIERZBICKA A., 1985, *Lexicography and Conceptual Analysis*, Karoma, Ann Arbor.
- WIERZBICKA A., 1988, *The semantics of grammar*, Amsterdam, John Benjamins.



## Approche linguistique de la notion de quantification : du concept aux occurrences

*Céline Benninger, Strasbourg*

Les langues sont bien équipées pour exprimer tout ce qui se rapporte à la quantité. On pourrait même se demander s'il existe des énoncés qui soient totalement dépourvus de tout signe renvoyant, de près ou de loin, à l'idée de quantité. Le degré zéro de la quantité ne semble en effet guère concevable, cette catégorie conceptuelle étant l'une des dimensions qui conditionne notre appréhension du monde. Il est dès lors légitime, pour les linguistes, de s'interroger sur le lien entre les langues et la quantité, en particulier sur le rôle que la seconde joue dans les premières et sur les modalités de sa verbalisation<sup>1</sup>.

Nombreux sont les travaux consacrés aux outils spécifiques qu'une langue met à la disposition des locuteurs pour verbaliser la quantité (A.-M. Dessaux, 1976; T. Flückiger-Studer, 1983; E. Löbel, 1986; J.C. Milner, 1976...). Ce n'est pas la direction que nous suivrons ici. Non pas que l'étude des outils en question, substantifs, déterminants, adverbess et autres termes dits quantificateurs, soit dénuée d'intérêt, mais elle ne mène, nous semble-t-il, qu'à une vision morcelée et tronquée des phénomènes liés à la quantité en ce qu'elle reste détachée de son principe fédérateur et fondateur, l'opération de quantification. Analyser les divers paradigmes de quantificateurs, leur comportement syntaxique et sémantique, sans s'être au préalable interrogé sur ce qu'est la quantification revient en quelque sorte à prendre le problème à l'envers. Aussi les pages suivantes s'attacheront-elles essentiellement à décrire le mécanisme de la quantification dans ce qu'il a de plus général, sans l'asseoir plus spécialement sur un corpus de termes quantificateurs empruntés à une langue ou à une autre.

Pour ce faire, nous adopterons la démarche suivante. Après un rapide, mais utile détour du côté des dictionnaires - utile parce qu'il nous permettra d'esquisser l'ossature de la notion qui nous intéresse -, nous étofferons le concept ordinaire inféré à partir des paraphrases lexicographiques au moyen de données liées à l'actualisation

1

Il sera question ici de quantification dans le langage naturel et non de quantification logique

des concepts ainsi qu'à l'inscription de leurs occurrences dans des dimensions spatio-temporelles.<sup>2</sup>

## 1. Du côté des dictionnaires

La quantification désignant l'action de *quantifier*, c'est le sens de cette forme verbale qui sera au centre de nos investigations immédiates : que fait un locuteur lorsqu'il *quantifie*? Sans prétendre pour autant à l'exhaustivité, on procédera à un rapide examen de quelques-unes des définitions proposées par les principaux dictionnaires linguistiques de langue française :

*quantifier* v.tr. (1897; angl. *to quantify*, 1840; lat. médiév. *quantificare*). 1° (Petit Robert) Log. Attribuer une quantité à (un terme). 2° Phys. (1932). Appliquer une loi de quantification à ( une grandeur physique).

*quantifier* v.tr. (du lat. *quantus*, combien grand; 1897). Log. 1. Attribuer une quantité à un terme, selon qu'il est un ou multiple. - 2. Déterminer la quantité logique d'un jugement. - 3. Proposition *quantifiée*, proposition dont certaines variables sont liées par des quantificateurs.

*quantifier* v. tr. Attribuer une quantité, une valeur quantitative à (une chose concrète ou abstraite). *Evaluer* et exprimer en chiffres. Syn. : chiffrer, mesurer, nombrer.

*quantifier* v. tr. (angl. *to quantify*, quantifier - en logique [milieu du XIXè s.], lat. médiév. *quantificare*, même sens, du lat. class. *quantus*, combien grand, et *facere*, faire; 1898, P. Adam [p.92], au sens 1; sens 2, 1904, Larousse). 1. Déterminer avec précision et exprimer en chiffres : *Les tests psychométriques visent à quantifier des traits de personnalité, des aptitudes, le niveau d'intelligence générale des sujets*. 2. Procéder à une quantification en logique ou en physique.

<sup>2</sup> Cette réflexion s'inscrit dans un travail portant sur les substantifs quantificateurs tels que *litre, mètre, quinzaine, bouchée, tas,...* Partant, elle ne prétend pas aborder l'ensemble des problèmes - philosophiques, logiques, ...- rattachés à la quantification, mais cherche plutôt à constituer une base facilitant la compréhension du fonctionnement des substantifs quantificateurs.

De toute évidence, les définitions en tant que telles restent trop vagues pour nous satisfaire pleinement<sup>3</sup>. Elles n'en demeurent cependant pas moins intéressantes, ne serait-ce que par les informations périphériques - en particulier les marques d'usage - qu'elles véhiculent.

Le verbe *quantifier* est généralement présenté comme un verbe technique, en usage tant dans le domaine de la *logique* que dans celui des *sciences physiques*. Le TLF pose d'ailleurs une équivalence entre le verbe *quantifier* et l'activité du comptage mathématique en le rapprochant des verbes *chiffrer*, *mesurer*, *nombrier*, autant de verbes dont la consonance scientifique est manifeste. Son domaine d'application semble donc essentiellement scientifique. Or, l'idée qu'intuitivement tout un chacun associe à ce terme est celle d'une action tout à fait quotidienne, ordinaire pour ne pas dire anodine. La ménagère qui fait ses courses, "quantifie" sans cesse en réfléchissant à la "quantité" / au "nombre" de chacun des produits qu'elle va acheter : va-t-elle prendre 1 ou 2 kilogrammes de pommes de terre, 4 ou 5 bouteilles d'eau, 2 ou 3 paquets de gâteaux, une demi-douzaine ou une douzaine d'oeufs,...? Il existe par conséquent un très net décalage entre le mot *quantification*, c'est-à-dire la forme linguistique d'une part, et son contenu, c'est-à-dire le sens préconstruit qu'il véhicule d'autre part : le premier est d'un emploi aussi rare que le second nous est familier. Comment expliquer cette disparité? Pourquoi, alors que beaucoup de nos faits et gestes correspondent à une quantification, n'employons-nous pour ainsi dire jamais le verbe *quantifier*? Avant d'être en mesure de répondre à ces questions, il est nécessaire de définir plus avant ce que l'on entend par quantifier et, pour ce faire, de revenir aux définitions de ce terme.

Le Petit Robert, le LEXIS et le TLF définissent l'action de *quantifier* comme le fait d'«attribuer une quantité à ...» tandis que le GLLF la présente comme le fait de «procéder à ...». Il ressort de ces formules que la quantification équivaut à un processus, c'est-à-dire un mécanisme qui a pour effet de modifier ce sur quoi il porte. En somme, la quantification en tant que processus recouvre les deux points suivants :

- la quantification correspond à une suite d'opérations organisées dans le temps
- ces opérations ont pour effet de transformer un élément X, en le faisant passer d'un état initial à un état final. Il est entendu que les deux états en question sont différents, même si l'état final conserve - ou peut conserver - encore certaines caractéristiques de l'état originel. Le suffixe factitif *-ifier* confirme d'ailleurs cette idée puisqu'il est lui-même porteur de ce sens d'évolution. Des verbes comme *bonifier*, *électrifier*, *pacifier*,... dénotent bien une action dont l'essentiel est la transformation de quelque chose : *bonifier*, c'est bien rendre meilleur quelque chose qui ne l'était pas trop ou pas du tout au départ; *électrifier*, c'est bien pourvoir en électricité un endroit qui ne l'était pas; *pacifier*, c'est bien rendre calme, ramener à la paix ce qui ne l'était pas initialement ou qui ne l'est plus.

3

Ce constat n'est en aucun cas une critique des dictionnaires de référence, leur fonction n'étant pas le moins du monde de décortiquer dans leurs moindres détails les mots qui en constituent les entrées, mais plutôt d'en donner une idée générale, dans les termes les plus accessibles au locuteur ordinaire.

En résumé, dans l'approche lexicographique, *quantifier*, c'est *transformer un objet<sup>4</sup> en le faisant passer d'un état à un autre; la transformation consistant en l'attribution d'une quantité à l'objet en question*. Il s'agit alors de définir plus précisément le mécanisme quantificationnel ainsi que son domaine d'application dans la mesure où, contrairement à ce que suggéraient les dictionnaires, ses limites dépassent largement celles de la logique et de la physique. Et, pour ce faire, il convient avant tout de définir la nature exacte des *objets* de la quantification, leur état initial et final. Il s'agit, en d'autres termes, de définir ce sur quoi porte l'opération de quantification ainsi que la nature des transformations qu'elle opère sur ces objets. Pour aborder le problème de la manière la plus générale, situons-nous sur le sommet conceptuel du triangle sémiotique et assimilons les objets en question à des concepts dont la nature sera précisée ultérieurement.

## 2. Les objets de la quantification

### 2.1 Qu'est-ce qu'un concept?

Au départ, deux postulats. D'abord, nous admettons l'existence de représentations mentales<sup>5</sup> chez chaque locuteur. Remettre une telle affirmation en cause serait d'ailleurs fatal pour la sémantique qui est, toute entière, fondée sur leur existence. Ensuite, afin de mieux cerner ces représentations, nous affirmerons avec G. Kleiber, que "même si les concepts varient d'une langue à l'autre, leur classification en 'objets', 'choses', 'êtres', 'propriétés', 'actions', etc. témoigne d'une certaine stabilité" (G. Kleiber, 1981 : 29). De ce fait, l'existence de certains concepts universaux, encore appelés *noèmes* ou *primitifs* (R. Martin, 1976 : 142; A. Wierzbicka, 1993) se trouve également posée.

#### 2.1.1 Le concept comme une entité abstraite

Comment décrire ces représentations mentales ou concepts? Il faut, d'emblée, souligner une de leurs principales caractéristiques, celle qui définit leur nature : les concepts sont du domaine de l'abstrait en ce qu'ils sont totalement détachés par l'esprit de toute réalisation. Ce sont des schémas d'objets, de procès, de propriétés qui réunissent toutes les conditions essentielles et nécessaires à la catégorisation et à l'identification d'objets, de procès et de propriétés sans pour autant se confondre avec ces derniers qui sont leurs contreparties dans la réalité. On appelle généralement ces

<sup>4</sup> Le mot *objet* est employé ici à dessein : il est suffisamment vague et général pour nous permettre de ne pas nous prononcer, pour l'instant, sur la nature de ce sur quoi opère la quantification.

<sup>5</sup> Concept, notion, idée et représentation mentale sont autant de termes qui, dans le cadre de ce travail, sont considérés comme équivalents. Il va de soi que les concepts seront décrits ici d'une manière qui restera somme toute assez vague, notre ambition n'étant pas d'envisager toutes les problématiques, nuances et subtilités mise en évidence par les analyses de G. Frege, 1960, J.J. Katz, 1964 et 1966, P.L. Peterson, 1973,...

contreparties les occurrences du concept. Ainsi, mon chat est une occurrence du concept *chat*. Mais, même si les concepts sont fondamentalement abstraits, leur vocation de concepts les oriente non moins fondamentalement vers la réalité puisqu'ils prévoient déjà leur mode d'occurrence. On peut même aller jusqu'à dire que les concepts comportent une ou des dimensions, assimilables à des variables et prévues pour une éventuelle actualisation, c'est-à-dire pour passer de ce pur schéma d'objet à la représentation d'un objet particulier, d'une occurrence. Mais tant que le concept n'a pas été actualisé, il reste une représentation à la fois mentale et générale d'un ensemble d'objets du monde, quelle que soient la nature de ces derniers. En fait, un concept réunit suffisamment de traits pour véritablement catégoriser et identifier quelque chose, mais trop peu de traits pour renvoyer à un objet précis. Il correspond en fait à ce que différents êtres particuliers ont en commun, c'est-à-dire à un type. Ainsi, l'image mentale associée au concept *chat* est effectivement un *chat*, mais un *chat* dans ce qu'il a de plus général, c'est-à-dire un animal au pelage doux, aux yeux oblongs, à quatre pattes, avec des oreilles triangulaires et des moustaches... En aucun cas, le concept *chat* ne peut être décrit comme un *angora* ou un *sacré de Birmanie* ni, a fortiori, comme un chat particulier, tel le *chat de Colette* ou encore *Félix le Chat* qui ont une race et une taille déterminée, une couleur particulière, etc. Le concept *chat* n'a pas les propriétés spécifiques des espèces, encore moins celles d'une occurrence particulière.

### 2.1.2 Les concepts généraux et les concepts particuliers

Avant d'aller plus loin dans l'analyse du passage de concept à occurrence, il faut lever l'une ou l'autre ambiguïté terminologique. Même si effectivement tous les concepts appartiennent au domaine du mental, il n'en reste pas moins possible d'en distinguer différents types, et plus précisément d'opposer les concepts généraux aux concepts particuliers.

Un concept général peut se définir comme une notion de base non actualisée, c'est-à-dire entièrement coupé de la notion de réalité (et donc d'un individu particulier). En ce sens, on peut affirmer que le concept *chat* peut être un concept général au même titre que le concept *animal* ou le concept *être*. Simplement, il est plus spécifique que les deuxièmes parce qu'il regroupe un ensemble d'objets du monde plus restreint. Les objets du monde que recouvre le concept *chat* sont en effet d'une variété de type moins grande que ceux que peut rassembler le concept *animal*, par exemple, puisque ce dernier peut réunir des objets de divers types, tels les objets du type *chat*, ceux du type *chien*, du type *oiseau*, etc. Mais, quoi qu'il en soit, les concepts cités en exemple restent tous trois des concepts généraux parce qu'en aucun cas ils ne renvoient à un objet particulier du monde.

On peut noter au passage que les concepts forment des systèmes taxinomiques. Les formes linguistiques associées aux concepts cités ci-dessus entretiennent en effet des relations d'hyperonyme à hyponyme : le concept *être* est un concept hyperonymique du concept *animal*, et le concept *animal* peut, à son tour, être

considéré comme un concept hyperonymique du concept *chat* qui, lui-même, est un concept hyperonymique d'autres concepts comme celui de *chat de gouttière*, de *chat persan* ou encore de *petit chat noir de la concierge*... En somme, à tous les niveaux de la hiérarchie-être correspondent des concepts généraux et, plus on s'éloigne du sommet de cette hiérarchie, plus les concepts pourront être dit spécifiques, certaines de leurs dimensions ayant été saturées. On peut même ajouter que plus un concept est spécifique, plus il aura des chances d'être un concept verbalisé sous la forme d'une expression construite (et non plus préconstruite) comme l'est par exemple le concept *petit chat noir de la concierge*. Mais nous ne développerons pas ce point ici. Qu'en est-il alors des concepts particuliers ?

Les concepts particuliers se distinguent des concepts généraux - quel que soit le degré de spécificité de ces derniers - parce qu'ils renvoient à un objet particulier et non plus à une classe d'objets du monde dont le dénominateur commun est un type. Un concept particulier représente non plus un type, aussi spécifié soit-il, mais un individu particulier qui, dans la mesure où il est une occurrence d'un concept général, ne comporte plus de dimension ouverte, même si sa description linguistique ne le spécifie pas explicitement. Ainsi, si l'on passe du concept *chat* au concept *le chat* ou *un chat* - pour ne citer que ces deux possibilités -, on passe d'un concept général au concept d'un chat particulier qui ne peut qu'avoir une race, des dimensions, une couleur,... bien déterminées.

Le schéma ci-dessous résume ces distinctions :

	Concepts généraux	Concepts particuliers
<i>degré de spécificité</i>		
-	<i>être</i>	<i>un/ l' cet/ son/... être</i>
	<i>animal</i>	<i>un/ l' cet/ son/... animal</i>
	<i>chat</i>	<i>un/ le/ ce/ son/... chat</i>
+	<i>chat persan</i>	<i>un/ le/ ce/ son/... chat persan</i>
	<i>domaine conceptuel</i>	<i>domaine de l'existence particulière</i>

Comment décrire alors le passage du concept général *chat* à une occurrence particulière de ce même concept général ? Quelles transformations accompagnent ce passage ?

## 2. 2 Quand le concept général *chat* devient le *chat de ma concierge*

La caractéristique fondamentale d'un concept étant d'être abstrait, du seul domaine du mental, il se distingue de l'occurrence parce que cette dernière renvoie, pour sa part, à un objet de la réalité : elle présente, parce qu'associée à un concept particulier, suffisamment de traits pour désigner une entité particulière, elle-même abstraite ou concrète, réelle ou imaginaire. Lors de l'actualisation, c'est-à-dire lors du passage d'un concept à une de ses occurrences et ce par l'intermédiaire d'un concept devenu particulier, il semble en fait que le concept général se trouve assorti de traits caractéristiques dont il est dépourvu à l'origine. Le concept *chat* avait été décrit précédemment comme étant la représentation d'un animal au pelage doux, aux yeux oblongs, à quatre pattes, avec des oreilles triangulaires et des moustaches... Lorsqu'il est actualisé, parce que, par exemple, il est question dans une conversation du *chat de ma concierge*, le concept *chat* d'abord s'enrichit : il devient un concept général plus spécifique. Alors qu'initialement la couleur restait une dimension ouverte du concept *chat*, elle est saturée dès lors qu'il est question du *chat de ma concierge*. Le référent associé à cette expression se distingue forcément par une couleur spécifique. Il en est d'ailleurs de même avec bon nombre d'autres traits tels la taille (s'agit-il d'un gros matou ou d'un frêle chaton,...), l'allure ou l'attitude, en somme toutes ces particularités (propriétés physiques, physiologiques) qui font d'un chat un chat particulier, et même un chat à nul autre pareil, ces caractéristiques qui ne sont pas mentionnées au niveau conceptuel où se situe la notion *chat*.

On est alors en droit de se poser la question suivante : quel rôle joue la relation que le locuteur entretient avec le référent associé à l'occurrence du concept activé ? Dans quelle mesure cette relation intervient-elle ? Nous sommes tentée d'affirmer qu'elle n'agit que de façon secondaire sur la saturation du concept dans la mesure où, quelle qu'elle soit, elle ne peut l'empêcher : pour tout locuteur, le seul fait d'énoncer le mot *chat* suffit à activer le concept *chat*, à produire en quelque sorte un schéma d'objet en attente d'actualisation. La relation locuteur-référent ne joue, en somme, que le rôle de modérateur dans la saturation du concept. Plus elle sera immédiate et importante, c'est-à-dire plus la connaissance du référent par le locuteur sera complète, plus le profil du concept sera précis et détaillé et, partant, les dimensions prévues par le concept pour de nouvelles caractéristiques seront saturées. Au contraire, si l'actualisation se fait en l'absence de son référent, ou, situation extrême, si, par exemple, le locuteur ne connaît, pour ne jamais les avoir rencontrés, ni la concierge, ni son chat, l'image mentale associée au concept le *chat de concierge* restera plutôt floue, mais restera néanmoins celle d'un chat particulier. En somme, plus la relation référent-locuteur est étroite, plus le concept particulier gagnera en spécificité. Ainsi, aux

caractéristiques générales du concept *chat* (cf. ci-dessus) se rajoutent de nouveaux traits, d'autant plus nombreux que le locuteur sera en mesure d'identifier avec exactitude le référent en question. S'il s'agit d'un chat de concierge, la représentation initialement établie pour le concept *chat* se complétera pour devenir celle d'un chat de gouttière plutôt que celle d'un chat de race spécifique, celle d'un chat certainement bien portant, lové sur un coussin moelleux,... Et, il va de soi que s'il est question d'un chat particulier, comme *le chat botté*, par exemple, bien plus de dimensions encore - à l'origine ouvertes - seront saturées grâce à nos connaissances livresques sur le référent.

Ainsi, lorsque le concept *chat* devient *le chat de ma concierge*, le concept général glisse vers un schéma conceptuel plus proche des multiples spécificités du référent, sachant que les deux ne se recouvriront jamais totalement, le concept étant voué, par définition, à demeurer abstrait, du seul domaine du mental, au contraire du référent et de son occurrence. Et, bien sûr, plus la représentation abstraite se rapprochera de la réalité liée au référent, plus elle sera saturée, c'est-à-dire plus les dimensions ouvertes prévues initialement pour d'éventuelles spécifications seront neutralisées. Et, en somme, il semble que seules ces caractéristiques sont responsables de la différence entre un concept et ses occurrences. Comment et par rapport à quoi peut-on les définir? De quelle nature sont-elles?

### 3. Temps et espace : deux dimensions fondamentales

#### 3.1 Préambule : comment et pourquoi définir la quantité en termes de temps et d'espace?

Etre ou devenir une quantité<sup>6</sup>, c'est forcément être ou devenir une quantité de quelque chose en ce sens que la quantité n'est pas une entité autonome. Il ne peut être question de quantité sans qu'à un moment ou à un autre, il ne soit question aussi d'un deuxième concept : le concept *quantité* est un concept syncatégorématique qui rassemble "des occurrences individuelles qui ne forment pas une catégorie référentielle stable, homogène" (G. Kleiber, 1981 : 39). Comme tout concept syncatégorématique, il ne peut fonctionner que dans la mesure où il est associé à un deuxième concept qui lui sert de support et dont "les occurrences particulières [sont] fort diverses, (...) [constituent] une catégorie référentielle hétérogène". Sans l'aide de ce support, il est impossible d'attribuer un référent aux occurrences de *quantité*. Les énoncés suivants surprennent du fait de l'incomplétude de la pure notion de quantité qui, verbalisée ici par l'expression *une quantité*, n'y est pas associée au complément qu'elle requiert naturellement :

6

Nous admettons ici, sans le démontrer, que tout ce qui est, est quantité de quelque chose.

-\**J'ai acheté / vendu / mangé / préparé /... une quantité*

-\**Une quantité arrivera demain*

-\**Une quantité a envahi la ville*

Une expansion de type «de N», spécifiant le support de la quantification, suffit à compléter chacun de ces énoncés :

- *J'ai acheté / vendu / mangé / préparé /... une quantité de légumes*

- *Une quantité de marchandises arrivera demain*

- *Une quantité de touristes a envahi la ville*

Or, ce support n'est autre que ce qui a été défini ci-dessus comme un concept général. De toute évidence, comme le montrent les exemples suivants, ce concept peut être tantôt concret, tantôt abstrait, massif ou comptable, réel ou imaginaire, animé ou non, humain ou non, ... :

- *une quantité d'eau / de pommes / de chênes / d'étoiles / de manifestants / de courage / de soucis / de Dieux ...*

Le propre des occurrences de concepts, et donc des contreparties référentielles des expressions linguistiques qui les désignent, est de prendre place, qu'elle que soit leur nature, dans l'espace et/ ou dans le temps. Les objets concrets, par exemple, se distinguent par leur forme, plutôt fixe s'il s'agit d'un objet comptable (*chat, maison, étoile...*), indéterminée s'il s'agit d'un objet massif (*eau, air, ...*); mais, quels qu'ils soient, ils occupent indéniablement une certaine portion de l'espace. Les objets abstraits, ceux désignés par les noms de propriétés par exemple (*courage, couardise, intelligence, stupidité*), dans la mesure où ils sont, tout comme *quantité*, syncatégorématiques, sont eux aussi liés au temps et/ ou à l'espace et ce, par l'intermédiaire de leur support :

- *le courage de Gandhi / du pompier*

- *le génie de Mozart / de ce jeune enfant*

Ainsi, en résumé, quelle que soit l'occurrence de concept en question - parce qu'elle constitue inévitablement une quantité -, il est toujours possible de la définir en termes de temps et / ou d'espace. Elle se situe toujours, en dernière instance, dans l'une ou l'autre de ces deux dimensions, ou encore dans les deux, soit directement

(objets catégorématiques), soit indirectement (objets syncatégorématiques). Or, ce fait ne se vérifie par pour les concepts généraux. Il est, en effet, impossible d'appliquer les principales propriétés de ces deux dimensions, - c'est-à-dire longueur, largeur (ou profondeur) et hauteur (ou épaisseur) pour l'un et durée et linéarité pour l'autre - à des concepts généraux. Qu'ils soient catégorématiques ou non, ils existent indépendamment de telles considérations : ils n'existent que dans notre univers mental. La meilleure illustration de cette affirmation est l'inacceptabilité de certaines des expressions référentielles suivantes :

- *le petit / grand chat*
- \**le petit / grand concept chat*
- *un long silence*
- \* *un long concept silence*

Ainsi, contrairement aux objets, aux propriétés, aux procès, aux êtres,... qui en sont les occurrences, les concepts généraux n'ont pas, à proprement parler, de volume, de poids, de consistance, de durée,...<sup>7</sup> En somme, ils n'ont d'existence ni dans le temps, ni dans l'espace. Et, lorsque nous passons du concept *chat* à *le chat de ma concierge*, nous passons d'une entité hors de toute prise spatio-temporelle à une entité qui, au contraire, s'inscrit dans le temps et dans l'espace.

### 3. 2 Récapitulation

Il convient, avant d'en arriver à quelques conclusions, de rappeler les principales étapes des réflexions antérieures. Dans un premier temps, nous avons admis avec les dictionnaires que la quantification équivaut à l'attribution d'une quantité à un objet. Quantifier serait donc une opération qui consiste à modifier un objet, en le faisant passer d'un état à un autre, ces deux états présentant une certaine identité.

Dans un deuxième temps, après avoir défini les principales caractéristiques des concepts, généraux et particuliers, nous avons mis l'accent sur le point suivant : seuls les concepts généraux échappent à la dimension spatio-temporelle.

Ainsi, si nous rassemblons les pièces du puzzle, la définition initialement posée pour le mécanisme quantificationnel débouche sur une solution unitaire. Nous allons montrer que, dans la mesure où un concept général se voit attribuer des caractéristiques liées au temps et/ ou à l'espace lors de l'actualisation - et par là même perd son état de concept général -, il est quantifié puisque l'inscription dans le temps et l'espace implique la quantification. Ce n'est que de cette manière qu'il peut devenir

<sup>7</sup> On peut noter au passage que les concepts refusent non seulement les attributs liés à la quantité, mais qu'ils refusent aussi ceux se rapportant à la qualité :

- \**un beau / horrible concept chat*
- \**un intelligent / malicieux concept chat*

une occurrence. En d'autres termes, la quantification est le principe-moteur de l'actualisation. Or, un même concept général peut être actualisé de diverses manières. Du concept général *chat*, il est possible de passer à plusieurs concepts particuliers dont *le chat, dix chats, une trentaine de chats, un groupe de chats,...* En somme, un seul et même concept général admet un nombre important de concepts particuliers qui sont, en fait, autant de manières différentes de le quantifier et, en même temps, on l'a vu, de le spécifier.

#### 4. Les modalités de la quantification

Notons d'emblée que les quantités dont il est question ici, dans la mesure où elles renvoient à des objets de la réalité extralinguistique, ne peuvent être que des quantités positives : les objets du monde ne peuvent pas être des quantités nulles ou négatives même si de telles entités existent. Les mathématiciens et autres scientifiques qui utilisent le langage mathématique manipulent en effet ce type de quantité. Mais ces dernières n'entrent pas dans nos considérations. D'ailleurs, pour renvoyer à des quantités nulles, le locuteur français, ne disposant pas de termes exprimant des non-quantités, a recours à des moyens détournés qui reviennent en fait à nier une quantité :

- *il n'y a plus / pas d'eau / une goutte d'eau dans cette maison*
- *il y a encore moins d'eau qu'hier dans cette maison*
- \* *il y a "pas-eau" dans cette maison*
- *il n'y a rien, pas même de l'eau, dans cette maison*

##### 4.1 Le concept particulier de référence : le concept particulier unitaire<sup>8</sup>

Rappelons rapidement le point suivant : seuls seront étudiés, dans ce cadre, les liens entre des concepts particuliers qui sont les occurrences d'un même concept général, étant entendu que la quantification agit sur un noyau stable, immuable. Etudier les modalités de la quantification au niveau des expressions référentielles revient en somme à étudier les variations d'un même concept particulier, étudier, par exemple, les relations existant entre les concepts particuliers suivants : *une pomme / des pommes / dix pommes / un quart de pomme / un cageot de pommes,...* Il est évident que ce qui varie dans les expressions référentielles précédentes, ce n'est pas le concept général lui-même, mais bien la quantité qui lui est attribuée. En effet, chacune de ces expressions, si elle sort du domaine de l'existence particulière, c'est-à-dire si

<sup>8</sup> Ces remarques valent essentiellement pour les concepts particuliers d'objets comptables. Pour ce qui est des objets massifs, le problème est différent dans la mesure où leur occurrence minimale n'est pas donnée immédiatement, mais nécessite le passage par un conditionnement.

elle se trouve *dés-actualisée*, renvoie au concept général *pomme*. Pour identifier un quart de pomme ou une dizaine de pommes, il faut avant tout être en mesure d'identifier une pomme, c'est-à-dire être en mesure de manier le concept général *pomme*.

La pièce maîtresse de tout le mécanisme quantificateur semble donc être ici le concept particulier *une pomme*, c'est-à-dire le concept qui renvoie à un exemplaire unique et pris dans sa totalité de l'objet associé au concept général. Toute quantification, quelle qu'elle soit, transite obligatoirement par le concept particulier de l'unité qui correspond en fait à la quantité minimale qu'un objet comptable admet sans se voir en aucune manière détruit. Le concept particulier unitaire constitue ainsi le niveau de référence de toute quantification.

Aussi, la variation de la quantité d'un concept particulier ne peut plus guère se concevoir que de deux manières :

- soit la quantité associée au concept particulier est supérieure à celle associée au concept particulier unitaire : la quantité d'espace à laquelle renvoie *dix pommes* est supérieure à celle qu'implique le concept unitaire *une pomme*

- soit la quantité associée au concept particulier est inférieure à celle associée au concept particulier unitaire : la quantité d'espace à laquelle renvoie *une pomme* est inférieure à celle qu'implique *une tranche de pomme*.

## 4.2 Les variations de la quantité d'un concept particulier

### 4.2.1 La quantification externe

C'est un fait bien connu : seules deux opérations, l'addition et la multiplication, occasionnent une augmentation de quantité. Permettent-elles toutes deux d'expliquer une quantification-augmentation ? Pour répondre à cette question, il convient de définir plus exactement les phénomènes que recouvrent respectivement l'addition et la multiplication.

La première de ces deux opérations consiste en fait à ajouter les uns aux autres des éléments dont la nature n'est pas nécessairement identique. La somme résultant d'une addition peut par conséquent être tout à fait hétérogène puisqu'elle peut réunir des quantités quelques fois aussi nombreuses que variées. Ainsi, ajouter des pommes et des tomates à des gâteaux, du chocolat et des boissons consiste bien en une addition. En d'autres termes, cette opération, réduite à sa forme schématique la plus simple, revient à rassembler un élément  $a$  et un élément  $b$  où ces deux éléments ne sont pas forcément de même nature. Le principe de l'homogénéité n'est donc pas respecté ou plutôt n'est respecté que dans le cas particulier où  $a$  et  $b$ , et donc leur somme, sont de même nature. Or, ce cas particulier de l'addition n'est autre que la multiplication. Cette dernière consiste en effet à ajouter un certain nombre de fois un élément à lui-même. Multiplier, c'est donc reproduire plusieurs fois un seul élément présent

initialement. Pour passer de *une pomme* à *dix pommes*, l'élément *pomme* présent initialement se trouve effectivement multiplié : dix pommes peuvent s'analyser comme "dix fois une pomme" et non comme des pommes, des poires et des bananes.

Aussi, la multiplication, parce qu'elle équivaut à l'augmentation en nombre ou en quantité d'un seul et unique objet et qu'elle ne transforme en rien la nature de ce dernier, peut expliquer la quantification-augmentation. La quantité d'espace qu'occupe une pomme, quantité de référence, se trouve ainsi dépassée. Non pas que la pomme grossit, mais on retrouve un certain nombre de fois la quantité d'espace en question, chaque nouvelle pomme s'inscrivant à son tour dans la dimension spatiale. L'espace occupé par dix pommes est en fait constitué par l'addition de dix espaces minimaux. Aussi, puisqu'ici tout se joue au-delà des limites occupées par l'objet pomme, nous qualifierons ce type de quantification de quantification externe.

#### 4.2.2 La quantification interne

Selon quelle opération est-il alors possible de décrire le passage de *une pomme* à *une tranche de pomme* ? L'homogénéité entre la substance de départ et celle que l'on retrouve à l'arrivée joue, rappelons-le, un rôle déterminant.

La soustraction consiste en fait à prélever pour les ôter, les retrancher, un ou des objets sur un ensemble qui n'est pas forcément homogène. Il est en effet tout à fait possible de prélever une ou des pommes sur un ensemble constitué de pommes, de poires, de raisins et de bananes.

La division, pour sa part, consiste à séparer / diviser un objet en un certain nombre d'éléments. Contrairement à la soustraction, la division sous-tend donc une certaine homogénéité en ce sens que les objets initiaux et les objets finaux relèvent d'une seule et même substance. L'essence de l'objet - ou ensemble d'objets - divisé n'est pas touchée; seule sa quantité, c'est-à-dire son occupation du temps et/ ou de l'espace, se trouve modifiée. Passer d'une pomme à une tranche de pomme, c'est toujours avoir de la pomme, mais en des quantités moindres.

En ce qui concerne les quantifications qui entraînent une diminution par rapport au niveau unitaire de référence, elles semblent donc plutôt relever de la division que de la soustraction<sup>9</sup>. Tout comme les divisions, elles opèrent en effet sur un noyau homogène, ce qui n'est nullement le cas pour la soustraction. Mais poser une équivalence entre la quantification-diminution et la division sous-tend le point suivant : l'objet divisé, c'est-à-dire celui auquel renvoie le concept particulier unitaire est détruit, désagrégé. *Une tranche de pomme* ou *un quart de pomme*, c'est encore *de la pomme*, mais ce n'est plus *une pomme* : le concept particulier unitaire, seuil minimal de l'existence occurrenceielle, est inévitablement morcelé. Ce type de quantification agit par conséquent à l'intérieur du concept particulier unitaire, elle n'en dépasse pas les

<sup>9</sup> Ce fait n'est d'ailleurs guère surprenant dans la mesure où la division est l'opération inverse de la multiplication qui, pour sa part, explique l'augmentation de quantité.

limites. *Une pomme* se définit par une certaine quantité d'espace minimale et toute quantification-diminution se joue à l'intérieur de cet espace qui se verra morcelé et réorganisé, mais en aucun cas dépassé. Il ne sera d'ailleurs pas plus recouvert dans son intégralité, cela va de soi. Aussi qualifierons-nous ce type de quantification de quantification interne.

## 5. Conclusion

Suite à ces quelques propositions, nous sommes plus à même de comprendre le mécanisme quantificationnel, ses enjeux, ce qu'en somme les dictionnaires entendaient par *attribuer une quantité*. Il semble clair alors que bon nombre de nos faits et de nos paroles correspondent à un acte de quantification. Reprenons alors la question soulevée initialement : comment expliquer la disparité entre les occurrences du verbe *quantifier* d'une part et celle de l'action exprimée par ce dernier d'autre part, sachant que les premières sont aussi rares que les deuxièmes sont fréquentes ?

Le verbe *quantifier* était présenté par les dictionnaires, rappelons-le, comme un verbe essentiellement technique (cf. ci-dessus). De toute évidence, une telle particularité peut expliquer la difficulté que nous éprouvons à l'utiliser de manière courante : il présente un sens trop précis, c'est-à-dire trop technique et abstrait à la fois, pour désigner naturellement des actions tout à fait banales.

Par ailleurs, nous avons défini la quantification comme le passage des concepts à des occurrences. Or, un locuteur n'envisage pas les processus mentaux qui lui permettent de construire des occurrences en quantifiant des concepts généraux. Il ne connaît que le résultats sous la forme d'une réalité déjà constituée sans remonter «aux sources». Aussi n'est-il pas surprenant que la fréquence d'utilisation du verbe *quantifier* ne soit pas élevée.

Un dernier point permet d'expliquer la rareté d'emploi du verbe *quantifier*. Si quantifier, c'est "attribuer de la quantité", c'est-à-dire inscrire les objets du monde dans le temps et l'espace, un seul terme ne suffirait pas à désigner toutes les activités spécifiques correspondant à cette définition de manière pertinente. Il est en effet difficilement concevable de désigner par un seul et même terme des activités aussi diverses que le comptage, le pesage, le métrage, le dosage, etc, toutes ces activités qui relèvent de la quantification. *Quantifier* apparaît alors comme l'hyperonyme de *peser*, *métrier*, *mesurer*, *compter*, *stérer*, *jauger*, *doser*, etc, autant de verbes qui désignent une quantification à l'intérieur d'un domaine particulier : *peser*, c'est attribuer à quelque chose un poids, c'est-à-dire une quantité mesurable en kilogrammes; *métrier*, c'est attribuer à quelque chose une longueur, une largeur ou une hauteur, c'est-à-dire une quantité mesurable en mètre, etc.

Cette approche de la notion de quantification ne prétend pas à l'exhaustivité. Nous espérons néanmoins avoir réussi à montrer à quelle point cette notion est essentielle dans la mesure où elle permet d'expliquer le phénomène fondamental qui conditionne toute activité linguistique, à savoir l'actualisation, c'est-à-dire le passage de concept à occurrence.

## BIBLIOGRAPHIE

- BUNT H.C., 1985, *Mass terms and model theoretic semantics*, Cambridge, Cambridge University Presse.
- BURGE T., 1972, Truth and Mass termes, dans *The journal of philosophy* 69, pp. 263-282.
- BURGE T., 1975, Mass terms, count nouns, and change, in *Synthese* 31, Dordrecht, Reidel, pp. 459-478.
- CARTWRIGHT H. M., 1975, Some remarks about mass nouns and plurality, in *Synthese* 31, Dordrecht, Reidel, pp. 395-410.
- CHELLAS Brian F., 1975, Quantity and quantification, in *Synthese* 31, Dordrecht, Reidel, pp. 487-491.
- COOK Kathleen C., 1975, On the usefulness of quantities, in *Synthese* 31, Dordrecht, Reidel, pp. 443-457.
- GALMICHE M., 1986, Note sur les noms de masse et le partitif, dans *Langue Française* 72, Paris, Larousse, pp. 40-53.
- GALMICHE M., 1987, A propos de la distinction massif / comptable, dans *Modèles linguistiques*, t. IX, f.2, pp. 179-203.
- GALMICHE M., 1989, Massif / comptable: de l'un à l'autre et inversement, in J. David et G. Kleiber (éds.), *Termes massifs et termes comptables*, Paris, Klincksieck, pp. 63-77.
- GRANDY R. E., 1975, Stuff and things, in *Synthese* 31, Dordrecht, Reidel, pp. 479-485.
- JACKENDOFF R., 1992, What is a concept ?, in A. Lehrer and E.F. Kittay (eds.), *Frames, Fields, and Contrasts*, Hillsdale, New Jersey, pp. 191-208.
- KLEIBER G., 1981, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Recherches linguistiques VI, Paris, Klincksieck.
- KLEIBER G., 1987, L'opposition massif / comptable et les adjectifs, in J. David et G. Kleiber (éds.), *Termes massifs et termes comptables*, Paris, Klincksieck, pp. 267-292.

- KLEIBER G. & DAVID J., 1988a, *Termes massifs et Termes comptables*, Actes du colloque du 26-27 Novembre 1987, Recherches Linguistiques XIII, Ed. Klincksieck.
- KLEIBER G., 1990, *La sémantique de prototype : catégories et sens lexical*, Paris, PUF.
- KLEIBER G., 1993a, *Lexique et cognition : y-a-t-il des termes de base?*
- KLEIBER G., 1993b, *Catégorisation et hiérarchie : sur la pertinence des termes de base.*
- LANGACKER R.W., 1991, Noms et verbes, dans *Communications* 53, pp. 103-153.
- LAYCOCK H., 1975, Theories of Matter, in *Synthese* 31, Dordrecht, Reidel, pp. 411-442.
- MARTIN R., 1987, Pour une référence «massive» des unités nominales, in J. David et G. Kleiber (éds), *Termes massifs et termes comptables*, Paris, Klincksieck, pp. 37-46.
- PARSONS T., 1975, Afterthoughts on mass terms, in *Synthese* 31, Dordrecht, Reidel, pp. 517-521.
- PERENNEC M.-H., 1987, Quelques remarques sur l'opposition [comptable / massif] et la quantification en allemand, in J. David et G. Kleiber (éds), *Termes massifs et termes comptables*, Paris, Klincksieck, pp. 47-62.
- ROSCHE E. et al., 1976, Basic objects in natural categories, dans *Cognitive Psychology* 8, p. 382-436.
- WARE Robert X., 1975, Some bits and pieces, in *Synthese* 31, Dordrecht, Reidel, pp. 379-393.
- WIERZBICKA A., 1985, *Lexicography and conceptual analysis*, Karoma Publishers, Inc.
- WIERZBICKA A., 1988, *The semantics of grammar*, Amsterdam, John Benjamins.
- WIERZBICKA A., 1992, Semantic primitives and semantic fields, in *Frames, fields and contrasts*, A. Lehrer et F.F. Kittay (eds.), Hillsdale, Laurence Erlbaum Ass.
- WILMET M., 1987, Le problème des noms abstraits, in J. David et G. Kleiber (éds), *Termes massifs et termes comptables*, Paris, Klincksieck, pp. 93-108.
- ZEMACH E., 1979, Four Ontologies, dans *Mass terms. Some Philosophical Problems*, F. J. Pelletier (éd.), Dordrecht, Reidel, pp. 63-81.

# Les noms massifs concrets et la structure "être une partie de "

*Michèle Biermann Fischer, Strasbourg*  
*Danielle Crévenat-Werner, Strasbourg*

## Introduction

Si les relations méréologiques s'inscrivent dans l'ordre de l'univers où tout est une partie de tout, elles posent des questions essentielles au niveau du fonctionnement du langage et de ses critères de représentation du réel. De récents travaux témoignent de la nécessité fondamentale d'une approche systématique de ces relations et de leur importance dans les relations lexicales.

La formule "est une partie de" peut, dans tous ses emplois, être utilisée par les logiciens pour désigner une partition, selon le principe "X est une partie de Y" :

- le vin [ contenu dans mon verre ] est une partie du vin  
[ contenu dans la bouteille / le tonneau / la cave ]
- une entité peut être divisée en plusieurs parties ou encore en parties égales / inégales / mesurables, etc...

De même, intuitivement, rien ne s'oppose à son utilisation dans la langue courante dans la mesure où, cognitivement, les termes "partie" et "tout" correspondent à deux concepts distincts :

- une tranche / un morceau de pain est conceptuellement saisi (e) comme une partie de pain qui, lui, correspond au tout

Toutefois, dans un emploi général, i.e. dans un discours non axé sur la spécificité intrinsèque des entités, des phrases du type :

- un verre de vin est une partie de vin
- une tranche de pain est une partie de pain

semblent s'écarter de l'usage commun et du bon sens. En revanche, seront admis les énoncés suivants :

- je bois un verre de vin
- je prends une tranche de pain

dans lesquels la notion de partition est incontestable bien que non exprimée par la structure "est une partie de".

D'où le problème suivant : pourquoi le mot "partie" n'est-il pas systématiquement utilisé pour exprimer la partition et pourquoi la langue lui préfère-t-elle, dans certains cas, d'autres mots tels par exemple "verre, morceau, tranche" ?

Nous tenterons d'analyser les moyens que la langue française met à la disposition des locuteurs pour représenter la partition des entités. Nous limiterons cette étude aux noms concrets et massifs inclus dans les phrases attributives de type "X est une partie de Y".

Nous montrerons que ni l'aliénabilité ni l'homéométrie, c'est à dire l'identité structurelle entre la partie et le tout, ne sont des conditions suffisantes pour que la structure "N(X) est une partie de N(Y)" apparaisse dans un contexte discursif. Nous verrons également que certains mots, pourtant définis par les lexicographes comme des parties d'un tout, rejettent tout autant cette formule par le fait même qu'ils catégorisent les entités qu'ils dénomment. Ceci nous conduira finalement à réfléchir à la notion de "partie" et à son explicitation dans la langue.

## 1. Le critère d'aliénation

Lorsqu'un individu considère qu'une entité est une partie, c'est généralement parce qu'il voit ou imagine que la substance-partie est séparée ou séparable de l'entité à laquelle elle appartenait et avec laquelle elle formait originellement un tout. Par exemple le "manche" et "la lame" sont tout à fait dissociables du "couteau". Il en est de même pour "le pied" et "l'abat-jour" qui sont deux parties de l'ensemble "lampe". Ainsi, nous pouvons enlever, changer, réparer une ou plusieurs parties du tout "couteau" ou du tout "lampe". Le critère d'aliénation autorise avec les noms concrets comptables l'utilisation dans la langue de la structure "est une partie de" :

"L'anse est une partie du sac"

"Le dossier est une partie de la chaise"

Toutefois, dans certains cas, la partie n'est pas aussi facilement aliénable du tout d'un point de vue physique. Dans les phrases suivantes :

"Le coin est une partie de la table"

"Le bord est une partie de la feuille"

il nous serait impossible de délimiter avec précision les parties "coin" et "bord". Nous pourrions tout au plus les identifier à l'intérieur d'un intervalle de mesure; bien évidemment, nous savons que l'une au moins des mesures possibles sera très inférieure à celle du tout. A titre d'exemple, considérons une feuille de papier de 30

cm de haut sur 21 cm de large. Nous appellerons "bords" les extrémités gauche et droite qui auront une hauteur égale à celle du tout mais dont la largeur variera entre 0 mm et 3 cm environ. En outre, nous pouvons couper ce bord tout comme nous pouvons scier le coin d'une table. L'aliénabilité physique est donc possible mais moins saillante, cognitivement parlant, parce que le rôle fonctionnel de la partie et du tout amputé n'est ni évident ni essentiel dans notre contexte environnemental quotidien. L'aliénation est ici sans doute plus conceptuelle qu'effective.

L'exemple ci-dessous donné par G. Kleiber est encore plus révélateur de la conceptualisation que nous pouvons avoir du critère d'aliénation. En effet, dans :

"Il s'abrita sous un tilleul. Le tronc était craquelé"

l'anaphore associative est possible bien que le tronc ne soit pas "matériellement disjoint de l'arbre". Au moment où nous disons cette phrase, le tronc de l'arbre est "uniquement appréhendé comme individu autonome". La phrase :

"Le tronc est une partie de l'arbre"

n'étonnera personne.

Par conséquent, pour qu'une entité puisse être considérée comme une partie d'un tout, et dénommée au moyen de la formule "est une partie de ", il ne paraît pas indispensable que l'aliénation soit effective. Son "existence" conceptuelle semble suffire.

Les exemples précédents contenaient des noms concrets et comptables. Analysons à présent le critère d'aliénation avec des noms concrets mais massifs.

Nous distinguerons deux manières de nommer la partie : soit par un syntagme nominal contenant un déterminant suivi du nom de la substance, comme "du vin est une partie de vin", soit par un syntagme nominal constitué d'un nom support suivi du nom de la substance, comme "un verre de vin est une partie de vin". Autrement dit, dans le premier cas un même terme dénommera la partie et le tout tandis que, dans le second cas, ce sera un mot différent qui s'appliquera à chaque entité.

### 1.1 Un nom identique pour la partie et pour le tout

En ce qui concerne les noms de masse, l'aliénation peut être bien réelle puisque l'élément est prélevé et donc logiquement conçu comme une entité autonome : le vin dans mon verre est une substance physiquement dissociée du vin contenu dans la bouteille. Pourtant, on ne dira pas :

1) \* Du vin est une partie de vin

2) \* De la confiture est une partie de confiture

L'incongruité de ces deux phrases pourrait a priori s'expliquer par l'effet de pléonasmie. Le déterminant de N(X), d'ailleurs traditionnellement appelé "partitif", suffit à exprimer l'idée de partition. Il serait donc inutile d'employer la structure "est

une partie de". Par ailleurs, le paradigme déterminatif met en évidence d'autres cas d'inacceptabilité :

- 3) \* Ce vin est une partie de vin
- 3') \* Mon vin est une partie de vin
- 3") \* Un peu de vin est une partie de vin

En fait, ce sont les déterminants qui sont porteurs du trait sémantique de partition. Par l'emploi du démonstratif à valeur déictique "ce", du possessif "mon" ou encore du quantificateur "un peu de", le référent du syntagme [ dét + vin ] est appréhendé comme une partie d'un tout générique : je ne peux mettre dans un verre qu'une partie du vin contenu dans la bouteille, je ne peux mettre dans une bouteille qu'une partie de vin qui est dans la cave et enfin je ne peux mettre dans une cave qu'une partie du vin qui est produit dans le monde. Le syntagme est donc identifié par son occurrence dans la situation d'énonciation; il est certain qu'un indice extralinguistique, geste ou regard par exemple, peut appuyer l'identification référentielle, tout au moins pour 3) et 3'). Cette explication vaut également pour l'emploi du présentatif :

- 4) \* Voici le vin qui est une partie de vin

La détermination autorise ainsi le locuteur à concevoir N(X) comme un sous-ensemble. C'est pourquoi un nom précédé d'un déterminant à valeur générique occupera difficilement la place du nom de partie, une entité ne pouvant simultanément constituer un tout et sa partie :

- 5) \* Le vin est une partie de vin

de même on n'admettra sans doute pas :

- 5') \* Le vin est du vin

Ceci prouve la valeur catégorisante des déterminants. Autrement dit, le déterminant indique que la substance représentée par N(X) est une partie de la substance formant le tout. Si N(X) est défini comme une partie, l'emploi de la structure "est une partie de" devient inutile parce que redondant. C'est pourquoi l'effet de pléonasmie sera annulé dans une phrase à valeur particulière, explicative par exemple.

## 1.2 Un nom support pour la partie

Jusqu'à présent, nous avons utilisé le même terme pour N(X) et N(Y). Que se passe-t-il lorsqu'on fait précéder le nom de la substance d'un nom support généralement défini soit comme un nom de contenant - verre, tasse, cuillère, etc... -, soit comme un nom de mesure - mètre, kilo, litre, etc...-, soit comme un nom de forme - rondelle, goutte, pelote, etc... ? Il est certain que le nom de contenant permet aussi l'appréhension d'une forme de mesure.

(i) Considérons tout d'abord les cas où est introduit un nom de contenant.

Soient les phrases :

- 6) Je prends un verre / une cuillère de vin
- 6') \* Un verre / une cuillère de vin est une partie de vin
- 7) Je mange une assiette / un bol de soupe
- 7') \* Une assiette / un bol de soupe est une partie de soupe

Les contenants confèrent aux substances - vin et soupe - une forme conjoncturelle et le locuteur, par sa connaissance de l'univers extralinguistique, en l'occurrence d'un milieu socio-culturel, infère la quantité des substances et donc leur partition. Dans la structure sémantique [ verbe + nom de contenant + nom de masse ] c'est le nom de contenant qui est saillant et qui à lui seul traduit le phénomène d'aliénation. Linguistiquement, il devient inutile de traduire à nouveau ce processus par "est une partie de".

(ii) Si nous remplaçons le nom de contenant par un nom de mesure, l'effet est identique :

- 8) J'achète un mètre de tissu / un kilo de farine / un litre de lait
- 8') \* Un mètre de tissu / un kilo de farine / un litre de lait est une partie de tissu / farine / lait

Ontologiquement, la mesure de la substance implique sa partition. La globalité de la substance sera énoncée sous cette forme :

- 8") J'achète l'ensemble du tissu / tout le tissu / la totalité du tissu / le stock de tissu [ contenu dans le magasin ]

La condition d'aliénation est remplie, même si elle n'est pas obligatoirement effective : il est possible de mesurer une quantité d'un liquide dans une bouteille graduée sans pour autant prélever ce liquide. Dans ce cas, cognitivement, l'entité mesurée sera appréhendée comme une entité autonome, i.e. comme une partie d'un tout.

(iii) Enfin, nous pouvons nous demander si la forme de la partie elle-même, c'est à dire la forme non inférable d'un contenant, est un critère suffisant pour traduire la notion de séparabilité. Les mots "rondelle", "goutte" et "pelote" par exemple indiquent nettement la forme de la partie tandis que la mesure est moins précise, même si elle se situe dans un intervalle déterminé par nos connaissances à la fois de la substance et de la réalité extralinguistique; on pourra en effet ajouter à "rondelle" les adjectifs "fine, épaisse, petite, grande" et qualifier une "goutte" de "petite, grosse". La laine non encore conditionnée pour la vente, peut prendre n'importe quelle forme tandis que la pelote aura une forme bien définie - forme en "8" - et, selon la quantité de laine mesurable en grammes et contenue dans la pelote, on emploiera les adjectifs "petite" ou "grosse". Comparons donc les phrases suivantes :

- 9) J'aimerais une rondelle de citron
- 9')\* Une rondelle de citron est une partie de citron
- 10) Il faut ajouter une goutte de citron
- 10')\* Une goutte de citron est une partie de citron
- 11) J'ai acheté une pelote de laine
- 11')\* La pelote de laine est une partie de laine

Par la connaissance que nous avons de ces termes, nous attribuons une forme à la substance de la partie, forme différente (goutte, pelote) ou non (rondelle) de celle de la substance originelle, ou substance du tout. Or, dans la réalité toute forme s'inscrit dans l'espace; elle est donc conceptuellement associée à un volume, donc à une mesure. Toute substance s'inscrit donc tridimensionnellement dans notre conscience. Entre le tout et la partie, l'aliénation s'exprime par un transfert, voire une transformation, de forme. Dans ces exemples la relation partie-tout s'établit parce qu'un lien structurel existe entre les deux entités : la substance solide "rondelle" prend la forme du tout, la substance liquide "jus" acquiert sa forme en "goutte" d'un processus physico-mécanique, la substance solide "laine" doit sa forme à des contraintes socio-économiques.

En conséquence, si tout nom de masse peut être divisible et ainsi donner lieu à des parties, l'aliénation physique de celles-ci n'est pas obligatoire pour que la partition existe conceptuellement. L'aliénation semble toutefois être l'une des conditions de la partition. Pour les noms concrets de masse, l'aliénation est apparemment liée à la forme, i.e. à l'aspect visible qu'une substance prend dans l'espace. La valeur iconique de la forme d'une entité nous permet d'inférer la mesure de l'entité et donc de la saisir comme une partie, réellement ou fictivement aliénée du tout, mais toujours appréhendée comme un être autonome. Ceci revient à dire que si  $N(X)$  constitue une catégorie autonome, il n'est plus nécessaire de catégoriser le référent de  $N$  dans la langue au moyen de la formule "est une partie de". Autrement dit,  $N(X)$  se suffit à lui-même et l'emploi du prédicat attributif s'interpréterait comme une recatégorisation d'une catégorie.

## 2. Le critère d'homéomérie

La séparabilité de l'entité n'est pas un critère suffisant pour que la relation méronymique se traduise au moyen d'un prédicat attributif incluant le mot "partie". Il nous faut donc prendre en considération une autre caractéristique de la relation partie-tout, à savoir, l'identité structurelle ou homéomérie des parties entre elles d'une part, des parties et du tout d'autre part (Winston et al., 1987).

Dans les exemples utilisés précédemment, la partie et le tout étaient de même nature ontologique : le vin retranché ou ajouté à du vin reste du vin, le mètre de tissu est fait de tissu, la rondelle ou la goutte de citron sont du citron. En revanche, dans :

12)\* La farine est une partie de gâteau

13)\* L'oxygène est une partie de l'eau

14)\* L'eau est une partie de la boue

les sous-ensembles "farine, oxygène, eau" diffèrent dans leur structure basique des ensembles "gâteau, eau, boue". En outre, ces éléments s'associent à d'autres pour former le tout : pour faire un gâteau on utilise de la farine, mais aussi des oeufs, du beurre, de la levure, etc...; l'hydrogène entre également dans la composition de l'eau; la boue est constituée d'un mélange d'eau et de terre. Il n'y a donc pas non plus de "congruence ontologique" entre les parties.

Si l'entité massive reste perçue comme une substance homogène, elle est toutefois appréhendée dans sa compositionnalité; c'est pourquoi le mot "partie" sera remplacé par un terme évoquant la notion de composition :

12') La farine est un ingrédient du gâteau

13') L'oxygène est un élément de l'eau

14') L'eau est une composante de la boue

Dans chacune de ces phrases on pourrait ajouter les expressions "entre autres" ou "parmi d'autres", ou encore utiliser le relateur "se composer de" - aussi au passif : "est composé de" :

12'') Le gâteau se compose / est composé de farine [ mais aussi d'oeufs, de beurre, etc... ]

Comme le montre I. Tamba, l'emploi du verbe "avoir" est exclu :

13'')\* L'eau a de l'oxygène [ et de l'hydrogène ]

parce que ce verbe "n'est disponible que pour représenter un tout comme une unité synthétique dont il ne précise pas les propriétés". Dans nos exemples le tout n'est pas reconnu comme une entité synthétique mais comme une entité compositionnelle et le trait sémantique [+ composition ] identifie N(Y), le classant ainsi dans une catégorie spécifique d'objets.

Par ailleurs, la notion de compositionnalité d'un ensemble induit celle de partition : comment en effet assembler des éléments soudés, non séparables? N(X) est donc identifié par le trait sémantique [ + association ]. L'emploi du mot "partie" est alors impossible parce qu'il évoque seulement la partition et nullement la composition.

Pourquoi la phrase suivante est-elle inacceptable puisque compositionnalité et homéométrie coexistent - comme le montre la paraphrase 15') ?

- 15)\* Le grain de riz / blé / sable est une partie de riz / blé / sable
- 15') Le riz / le blé / le sable se compose / est composé de plusieurs / nombreux grains

La compositionnalité du tout et l'identité structurelle non seulement des parties entre elles, mais aussi des parties et du tout sont incontestables. On sait que les propriétés du tout ne sont pas obligatoirement transmises à ses parties (I. Tamba, 1991). Ici, l'entité massive n'a pas de forme inhérente mais une forme conjoncturelle - celle du contenant ou du support - alors que les parties ont une forme spécifique et inhérente - arrondie ou ovoïde. Nous parlerons, à l'instar de Winston et al. (1987) de "destruction" de la substance massive. Le tout, perçu dans son homogénéité mais aussi dans sa compositionnalité, se comporte donc comme un nom comptable. Comparons le riz, définitoirement massif, et la voiture, définitoirement comptable. Ces deux entités ont en commun leur structure composite faite de grains et de pièces. Ce qui les oppose c'est le critère d'homéométrie : les grains sont similaires entre eux et similaires au tout vs les pièces sont différentes entre elles, d'ailleurs un nom caractérise chacune d'entre elles - le volant, le châssis, le moteur, etc...-, et différentes du tout. Dans les deux cas la formule "est une partie de" sera inappropriée.

Il semble donc que le critère de compositionnalité de  $N(Y)$  est plus pertinent que le critère d'homéométrie. Ceci nous pousse à croire qu'un individu sélectionne certains éléments du référent parce qu'ils lui paraissent plus pertinents. Comme le montre G. Kleiber (1992), nous disons "le drapeau est rouge et bleu" alors qu'une partie seulement de l'entité possède ces couleurs, à savoir la partie flottante et formée de tissu. Or, un drapeau est également constitué d'une autre partie, rigide et généralement unicolore, la hampe. Ainsi, le locuteur fait un choix référentiel lorsqu'il dit cette phrase. G. Kleiber qualifie ce choix de "lecture préférentielle". Elle apparaît dans les cas où "la totalité ne concerne pas toutes les parties du référent", i.e. lorsque "le tout peut ne s'appliquer qu'à une partie". Dans le cas qui nous intéresse, nous pensons également être en présence d'un type de "lecture préférentielle" puisque le tout est perçu comme une entité composite, et non synthétique, tandis que les parties sont appréhendées comme des entités autonomes et associables. Autrement dit, le locuteur sélectionne l'aspect compositionnel du tout au détriment de son aspect synthétique, de même, il "préfère" concevoir les parties comme des substances libérées de tout lien essentiel entre elles d'une part, et avec le tout d'autre part; ce lien semble plutôt être perçu comme contingent.

Ceci nous conduit à envisager une conception scalaire des critères définitoires de la relation partie-tout. Il nous semble préférable de parler d'une graduation de la mise en saillance de ces critères. En effet, on constate nettement que la notion de compositionnalité prévaut et domine les notions d'identité formelle et/ou structurelle. Enfin, le concept de compositionnalité incluant ontologiquement celui d'aliénabilité, il devient inutile d'asserter la partition au moyen du mot "partie" lorsque  $N(Y)$  réfère à un tout composite et que  $N(X)$  réfère à une partie, certes autonome, mais surtout associable.

### 3. Les noms dits de "partie"

Les noms présentés par les lexicographes comme des noms de "partie" tels "morceau, bout, tranche, portion, part" devraient pouvoir être intégrés dans N(X). Ils contiennent dans leur sémantisme l'idée de partition et les conditions d'aliénation et d'homéométrie sont tout à fait remplies dans les exemples ci-dessous :

- 16) J'aimerais un morceau de fromage / un bout de brioche / une tranche de pain / une portion de gâteau / une part de tarte

Pourtant tous ces noms supports rendront inacceptables les énoncés de type "N(X) est une partie de N(Y)", comme le montrent les exemples suivants :

- |       |                       |                   |         |
|-------|-----------------------|-------------------|---------|
| 16')* | Un morceau de fromage | est une partie de | fromage |
|       | Un bout de brioche    |                   | brioche |
|       | Une tranche de pain   |                   | pain    |
|       | Une portion de gâteau |                   | gâteau  |
|       | Une part de tarte     |                   | tarte   |

Ils font intervenir d'autres critères que la logique. A l'idée de partition s'ajoutent la perception du réel et l'expérience des choses. La langue spécifie la partition en fonction de trois paramètres de base : la forme, la matière et la fonction.

#### 3.1 Les noms "morceau" et "bout"

On remarquera d'abord qu'une part, une portion et une tranche peuvent être fragmentées afin d'obtenir un morceau ou un bout :

- 17) Donne-moi un morceau / un bout de ta tranche de pain / de ta portion de gâteau / de ta part de tarte

mais on dira également :

- 17') Donne-moi un morceau / un bout de pain / de gâteau

Ainsi, les termes "morceau" et "bout" réfèrent à la séparabilité de la partie sans indiquer avec précision ni la forme ni la mesure de l'entité obtenue. Toutefois, nous inférerons ces deux caractéristiques de notre pratique de la réalité extralinguistique : d'une part, la forme de la partie sera variable mais obligatoirement différente de celle du tout, d'autre part, la quantité prélevée sera plus ou moins importante - un petit/gros morceau/bout - mais nécessairement inférieure à celle du tout. Le processus mécanique qui est à la base de cette partition n'est pas non plus véhiculé par ces deux mots : je peux rompre, casser, couper, séparer, diviser un tout pour obtenir un morceau ou un bout. Toute substance concrète et massive est formée de morceaux ou de bouts dissociables de l'ensemble auquel ils appartiennent. Ces deux mots identifient des

parties "vagues" d'abord appréhendées dans leur aliénabilité puis dans leur identité structurelle. Il convient de préciser que le caractère homéomérique de la partie et du tout n'est pas forcément évident, c'est à dire directement perceptible au moyen de nos sens : par exemple, un morceau de bois sera immédiatement saisi comme constitué de bois alors qu'un morceau de poulet sera perçu soit comme une aile ou une cuisse (formées de peau et de "blanc"), soit comme "du blanc". Ceci prouve une fois encore que notre appréhension de la réalité n'est pas fondée sur notre perception sensorielle mais sur une conceptualisation de l'univers.

Une dernière caractéristique, également valide pour les exemples présentées en 1. et 2., apparaît très nettement ici : la fonctionnalité. Un bout ou morceau de quelque chose sera plus facile à prendre, tenir, manger, etc... que le tout.

Ces mots constituent donc une catégorie de sous-ensembles identifiables, d'une part, au moyen de leurs caractéristiques formelles ou quantifiables, caractéristiques non intrinsèques mais inférables du tout, d'autre part, par la "congruence ontologique" entre la partie et le tout et par la fonctionnalité de la partie.

### 3.2 Le nom "tranche : un mot "vague" ?

Le cas de "tranche" semble particulier. D'une certaine façon, ce mot s'apparente à "rondelle" ou "lamelle" puisqu'il indique une forme et une mesure. Toutefois, par rapport à "rondelle" sa forme est plus conjecturale puisqu'elle est variable en fonction de celle du tout : une tranche de pain sera ronde si le pain est rond, carrée si le pain est carré, etc... Par rapport à "lamelle", définie comme "une petite lame très mince", sa mesure est moins fixe; il est préférable de parler d'un intervalle de mesure : une tranche peut être mince ou épaisse, mais elle sera toujours d'une taille inférieure à celle du tout. Ainsi, son sémantisme plutôt "vague" du point de vue de la grandeur le rapproche de "morceau" et de "bout". En outre, on dira "couper, séparer en tranches" et non "casser, diviser en tranches".

Il semble donc que pour "tranche" c'est la séparabilité dans la largeur qui est saillante. La condition d'homéométrie est satisfaite : une tranche de pain est du pain. Enfin, "tranche" met en évidence la fonctionnalité de la partie puisque ce mot est toujours associé à une substance comestible : \* une tranche de bois.

En conséquence, nous classons ce mot, mais aussi les mots "rondelle", "lamelle", "croûton", dans une deuxième catégorie dans laquelle les substances auront une forme fixe, même si elle peut dépendre de la forme du tout, et une taille non définie stricto sensu mais conçue comme réduite par rapport à celle de l'entité globale. De plus, les conditions d'homéométrie et de fonctionnalité seront remplies.

### 3.3 "Portion" et "ration" : des parties "orientées et calculées"

Les mots "portion" et "ration" expriment la partition mais ils l'orientent en ce sens qu'ils impliquent un destinataire. Selon le Petit Robert, une portion est "une part qui revient à quelqu'un", une ration est "une portion journalière". L'homéométrie est soit objective comme dans :

- 18) Le soldat a droit à une ration de haricots [ prélevée dans l'ensemble de haricots contenus dans la marmite et constituant le tout ]

soit conceptuelle comme dans :

- 19) Une portion de farine vous sera distribuée pour faire du pain

En outre, une portion peut être constituée de morceaux, de tranches, etc..., mais sa mesure sera toujours fonction de la grandeur souhaitée. Beaucoup de produits alimentaires sont conditionnés en portions pour une, deux, trois personnes : on connaît les portions de "Vache qui rit", petits triangles ou carrés préemballés de fromage fondu. Le critère de fonctionnalité intervient ici car ces produits dont le poids et le prix sont déjà déterminés deviennent ainsi plus faciles et plus simples à vendre.

Le terme "portion" dénomme donc une entité calculée et destinée à un ou plusieurs individus.

Le mot "ration" réfère à la même entité tout en la situant dans une sphère temporelle.

Ces noms appartiennent à une troisième catégorie s'appuyant principalement sur le concept de partition "orientée et calculée". Ce type de partition met en saillance le critère de fonctionnalité de la partie. Les notions de forme, de mesure et "congruence ontologique" semblent secondaires.

### 3.4 "part" et "partie" : deux mots très proches

Le Petit Robert nous renseigne sur la formation étymologique des mots "part" et "partie". Sur le terme latin "pars" ont été créés, semble-t-il simultanément en 980, le nom "part" (dans son sens premier "ce qu'une personne possède ou acquiert en propre") et le verbe "partir" (dans le sens de "partager"). Quant au nom "partie" (signifiant "élément d'un tout"), il a été formé sur le verbe et sa première attestation date de 1119. La notion de "partage" a intégré le sémantisme de "part" plus tardivement, au XII<sup>ème</sup> siècle, et a été très certainement véhiculée par la langue juridique.

Si nous considérons les phrases :

- 20) Je prendrais une part de gâteau  
21) Voici votre part d'héritage

nous remarquons que la partition est encore "orientée et calculée" puisque le destinataire est toujours impliqué et que l'idée de calcul est également pertinente. Un

morceau sera appelé "part" lorsqu'il aura une forme et/ou une mesure. A la différence de "portion" cette mesure n'est pas liée à des contraintes économiques mais déterminée par une norme socio-culturelle. En effet, les habitudes socio-culturelles expliquent la forme ronde des tartes et leur découpage en quatre, six, huit, etc... morceaux de forme triangulaire. En Alsace, la tarte flambée étant le plus souvent rectangulaire, les parts seront carrées ou rectangulaires et de taille (si possible) identique; d'ailleurs, le résultat d'un découpage "anarchique" de cette tarte se traduira dans le discours par l'emploi des mots "bouts, morceaux" et non au moyen du terme "part". De même, une part d'héritage suppose un processus cognitif en deux temps : un premier calcul visant à déterminer la mesure du tout, i.e. l'ensemble des valeurs héréditaires, puis un second calcul opérant une division du tout en parties de taille et d'importance variables délimitées par les testateurs et destinées à plusieurs légataires. Dans ce cas, on peut croire à une norme intra-individuelle, c'est à dire que la volonté du testateur sera érigée en règle qui, comme toute règle, devra être respectée.

On le voit, si l'identité structurelle est évidente entre la part de tarte et la tarte prise dans sa globalité, elle ne l'est plus du tout entre la part d'héritage, de l'argent par exemple, et l'ensemble des valeurs héréditaires - argent, maisons, terrains, etc... On peut penser cependant que dans ce cas, comme précédemment pour la farine et le gâteau, l'oxygène et l'eau, l'eau et la boue, le lien est si étroit que l'homéométrie, à défaut d'être physique, est tout au moins conceptuelle.

Les idées de division ou de fractionnement, de destination et de norme semblent donc inhérentes au sémantisme de "part" et particulièrement saillantes. Par conséquent, nous plaçons ce mot dans une quatrième catégorie.

Les mots "morceau, bout", "tranche", "portion, ration" et "part" ont des référents différents. S'ils traduisent tous la notion de partition, ils identifient le sous-ensemble prélevé par ses propriétés spécifiques. Ils correspondent à des parties prototypiques que nous pouvons classer en quatre catégories en fonction de la conceptualisation que nous avons de la partition. Les critères de forme, de mesure, de matière et fonctionnalité sont basiques mais plus ou moins saillants. Le critère de fonctionnalité est parfois à mettre en relation avec le concept de norme, qu'elle soit économique, socio-culturelle ou encore individuelle.

#### 4. Mais qu'est-ce qu'une partie ?

Une partie est un élément d'un tout. Cependant, pour qu'une substance soit appréhendée comme une partie, il faut que plusieurs conditions soient remplies. Ces conditions traduisent en réalité le lien, ou comme le disent Winston et al. (1987) la "connection", qui existe entre la partie et le tout. Nous avons montré que ce lien peut être de nature différente; il est donc préférable de parler de plusieurs types de relations méronomiques. De façon synthétique, on peut dire que ce lien s'établit lorsque trois

conditions sont remplies : l'aliénation, l'homéométrie et la fonctionnalité. Toutefois, il convient de les analyser et de les appliquer au mot "partie".

Une entité est aliénable si elle est dissociable du tout. Le processus cognitif d'aliénation s'appuie soit sur la réalité physique et objective, soit sur la réalité conceptuelle. Dans les deux cas c'est la forme et/ou la mesure qui, par leur valeur iconique, permettront la reconnaissance de la partie. Il est certain que ces deux caractéristiques ne sont pas toujours spécifiques : un morceau n'a pas de forme propre, l'eau aura la forme, voire la mesure, de son contenant. La forme peut être réelle ou imaginaire tout comme la mesure peut être inférée de la forme.

Le critère d'homéométrie implique l'identité structurelle de la partie et du tout. Néanmoins, celle-ci n'est pas toujours effectivement perceptible : la farine et le gâteau, l'eau et la boue ne sont pas similaires. Nous pouvons penser que, dans certains cas, le lien physique entre la partie et le tout est si étroit qu'il crée une homéométrie purement conceptuelle. I. Bartning (1987, 1989, 1992) a montré que dans "les pages d'un livre" il y a un "rapport essentiel" entre le nom tête et le SN possessif. En effet, tout livre, ou livre prototypique, possède obligatoirement des pages. Le remplacement du syntagme prépositionnel par un déterminant possessif - "ses pages" - met encore mieux en évidence la relation d'"intimité" qui unit la partie et le tout. Ce processus s'applique, partiellement, à nos exemples puisque nous pouvons les restructurer sous la forme  $[N_1 \text{ de } N_2]$  : la farine du gâteau, l'oxygène de l'eau, l'eau de la boue; tous les  $N_2$  prototypiques contiennent nécessairement les  $N_1$ . Certes, l'emploi du possessif est exclu - \* sa farine - mais celui du démonstratif est possible - cette farine-là -. Ceci prouve que la préposition "de" indique des liens semblables mais non totalement identiques. Le lien qui unit la page au livre est intime et essentiel parce qu'un livre sans page n'est plus un livre et qu'une page se trouve obligatoirement dans un livre - ou dans un objet apparenté, i.e. composé de plusieurs feuilles tel un cahier par exemple. Le lien qui unit la farine au gâteau est intime mais contingent parce que, si la majorité des gâteaux contient cet ingrédient, la farine, elle, ne sert pas exclusivement à la fabrication d'un gâteau. Le pain, les croissants, les bouillies, sont également composés de farine. De plus, elle entre dans la préparation d'autres produits alimentaires : on peut "fariner" du poisson avant de le frire. En conséquence, dans nos exemples, le lien entre la partie et le tout n'est pas ontologique mais contingent. Toutefois, c'est l'étroitesse du lien qui autorise une appréhension homéométrique de la relation partie-tout. Par ailleurs, ceci nous permet de confirmer l'approche cognitive des noms de masse qui consiste à admettre que les locuteurs, tout en restant conscients de la diversité interne de la substance massive, se la représentent comme si elle était homogène (R. Langacker, 1991, p. 119).

Pour qu'une partie existe il faut qu'elle ait un rôle à jouer dans notre univers. Certes, il serait utopique d'attribuer aux noms massifs la même fonctionnalité qu'aux noms comptables. Ainsi on peut dire qu'une partie d'un tout comptable "sert à faire quelque chose" : une anse sert à porter un sac, la lame du couteau sert à couper. En revanche, le verbe "servir à" ne peut pas systématiquement s'employer pour une partie d'un nom massif : de la farine sert à faire un gâteau, mais \* de la confiture sert à

manger de la confiture, \* une tranche de pain sert à manger du pain. La fonctionnalité d'une partie est liée à notre connaissance et à notre appréhension de l'univers extralinguistique : convenances personnelles, sociales, et autres normes. Ainsi, si rien ne nous empêche matériellement de vider chaque matin le pot de confiture, il est plus raisonnable de n'en consommer qu'une partie. Mettre tout un citron dans un verre d'apéritif contrevient aux règles du savoir-vivre; il conviendra d'utiliser une rondelle ou éventuellement un morceau de citron. De plus, si parfois nous ne reconnaissons pas à certaines parties un rôle physique et objectif, nous les concevons tout au moins comme des entités ayant une place et donc une valeur spécifique dans l'univers des choses. Une partie n'est pas un tout et, en tant que telle, elle a une utilité dans notre appréhension du monde.

Dans le cas contraire, la notion même de partie deviendrait caduque. Si nous parlons d'un morceau de bois, c'est peut-être parce qu'il a ou aura pour nous une utilité bien précise : nous pouvons l'utiliser pour construire une maquette, pour le brûler dans notre cheminée, ou simplement le garder en souvenir d'une agréable promenade dans la forêt. Nous pouvons également le considérer uniquement comme un élément sans fonction particulière; sa seule valeur sera alors d'avoir un jour appartenu à un tout, i.e. le tronc d'arbre. Prenons encore l'exemple des chimistes; ils séparent l'oxygène et l'hydrogène de l'eau lorsqu'ils veulent étudier la composition chimique de chacune de ces substances; elles ont un rôle à jouer dans leur univers scientifique puisque, sans elle, l'eau n'existerait pas sous cette forme. Un individu ignorant la chimie accordera peut-être une seule fonction à ces deux substances, à savoir celle de pouvoir exister séparément ou associativement.

On le voit, la notion de fonctionnalité diffère selon les entités et selon les individus : elle dépend de la place de l'objet dans notre environnement et de la conceptualisation que nous en avons.

Comme nous l'avons dit précédemment, l'aliénation, l'homéométrie et la fonctionnalité connaissent divers degrés de saillance dans la relation partie-tout. Autrement dit, elles seront plus ou moins cognitivement activées selon la nature du tout et de ses parties. En outre, chacun de ces critères peut s'appliquer à deux domaines cognitivement activés selon la nature du tout et de ses parties. En outre, chacun de ces critères peut s'appliquer à deux domaines cognitifs différents : le domaine de l'objectivité et celui de la conceptualisation.

Le mot "partie" contient définitoirement ces trois critères dans son sémantisme. Pourquoi, dans un discours non spécifique, la formule "N(X) est une partie de N(Y)" est-elle presque toujours inadéquate pour des entités concrètes et massives ?

La réponse ne doit pas être cherchée dans les trois domaines de base qui délimitent la relation partie-tout mais dans la mise en saillance de certains critères, ce qui explique l'existence de plusieurs types de relations méronymiques. Nous pensons qu'il y a plusieurs catégories de parties et que chacune d'entre elles met en saillance un ou plusieurs éléments.

Mise en saillance de :

- l'aliénation de la partie
  - à l'état brut : de l'eau
  - par la forme intrinsèque de la partie : un grain de blé
  - par la forme conjonctuelle de la partie : un verre d'eau
  - par la mesure intrinsèque de la partie : un litre d'eau
  - par la mesure inférée de la partie : un verre d'eau
- l'homéométrie entre la partie et le tout
  - objective : la tranche de pain
  - non objective mais cognitivement "neutralisée" parce qu'un lien très étroit unit la partie et le tout : l'eau de la boue
- la fonctionnalité de la partie
  - inhérente : un morceau
  - normative : une part

Or, le mot "partie" ne met pas en saillance l'un de ces critères.

On ne dira pas :

- 22)\* je bois une partie d'eau / je mange une partie de gâteau / je coupe une partie de citron etc...

parce que, ici, le mot "partie" a un sémantisme trop "riche". Autrement dit, il peut servir à dénommer de nombreux référents. Ainsi, on préférera un mot dont l'emploi est uniréférentiel, par exemple : "je bois une verre / une tasse / une cuillère d'eau", " je mange un morceau / une tranche de gâteau". Les mots "verre, tasse, cuillère, morceau, tranche", d'une part, indiquent la partition et, d'autre part, déterminent les critères définitoires de la partie ainsi obtenue.

C'est pourquoi attribuer la qualité de partie à une entité déjà appréhendée comme une partie spécifique appartenant ou non à une catégorie prototypique est une démarche cognitive généralement inutile.

Les phrases suivantes, qui admettent la structure "est une partie de", n'infirment pas cette analyse :

- 23) Le pot de confiture [ désigné parmi d'autres pots visibles sur l'étagère ] est une partie de la confiture que le petit chaperon rouge doit apporter à sa grand-mère
- 24) Ce vin est une partie du vin que nous allons mettre en bouteille
- 25) Regarde cette boue dans ma maison ! et ce n'est qu'une partie de la boue que l'eau a laissée en se retirant

En effet, le mot "partie" identifie la confiture, le vin et la boue comme des substances prélevées sur un tout. On remarquera cependant que le nom du tout est suivi d'une expansion, ici sous la forme d'une relative. Le référent de N(Y) --> Dét + Nom diffère du référent de N(Y) --> Dét + Nom expansé. Dans le premier cas, le tout est un nom massif; dans le second cas le tout fonctionne comme un nom comptable. Il s'agit d'une confiture spécifique : celle destinée à la grand-mère, par opposition à une autre confiture spécifique, par exemple celle destinée à être vendue. Dans la phrase 24) le locuteur parle d'un sous-ensemble "vin" issu d'un ensemble particulier, i.e. de l'ensemble "vin à embouteiller"; on peut imaginer une autre quantité de vin qui restera dans le tonneau. Quant à la boue, elle est appréhendée comme l'élément contenu dans une habitation et non pas comme la substance "boue = terre détrempée". Ainsi, à l'instar de R. Langacker (1991, p. 110), nous dirons que le nom du tout est recatégorisé comme un nom comptable parce qu'il désigne "une région bornée dans un domaine", le domaine de l'espace. L'étendue de la masse "confiture, vin, boue" est limitée dans son volume par l'expansion. On peut résumer ce processus en termes d'inclusion : le sous-ensemble "pot de confiture" est inclus dans l'ensemble "confiture destinée à la grand-mère" qui lui même devient un sous-ensemble de l'ensemble "confiture" et qui s'associe à d'autres sous-ensembles tels que "confiture destinée à la vente" ou "confiture destinée à la consommation du ménage". Ces paraphrases montrent que le domaine de l'espace est, tout au moins pour les substances confiture et vin, étroitement connecté avec celui de la fonctionnalité - ce dernier domaine est peut-être même primordial chez certains locuteurs.

Au contraire de l'anglais, où l'expression "part of" toujours utilisable à la place des mots "portion", "slice", "component, etc...", (Winston et al., 1987), en français "une partie de" n'est pas un mot superordonné. Son insuffisance sémantique lui confère un rôle discursif peu pertinent parce qu'il ne peut dénommer la spécificité de la partition d'une entité massive concrète. Il reste donc employé dans des énoncés à caractère logique du type :

"tout X est une partie d'un Y divisible"

ou à caractère explicatif, comme en témoigne le discours métalinguistique suivant extrait d'une Grammaire de français langue étrangère (G. Mauger, 1968, p. 118) :

"Je prends du pain qui est sur la table (= une partie de ce pain qui est...), des confitures qui sont dans le pot (= une partie de ces confitures qui sont...)"

Pour les noms passifs concrets, non recatégorisés comme noms comptables, le mot "partie" dans la formule "est une partie de" a - comme d'autres mots de la langue française, "chose" par exemple (G. Kleiber, 1987) - un statut sémantique apparemment paradoxal. En effet, d'un côté, son caractère sémantique vague et général laisse croire à un emploi multiréférentiel et, d'un autre côté, son imprécision le rend inapte à traduire dans toute sa complexité la relation partie-tout dans le discours.

## Conclusion

Le mot "partie" ne peut pas être inclus dans un précedat attributif de type "N(X) est une partie de N(Y)" lorsque le tout est un nom concret de masse. On peut à priori parler de paradoxe puisqu'il contient dans son sémantisme la notion de partition. En réalité ce paradoxe n'est qu'apparent. En effet, la notion de partition implique trois conditions : l'aliénation, l'homéométrie et la fonctionnalité, et pour qu'une relation partie-tout existe, il faut que ces conditions soient remplies. Il est certain que le mot "partie" exprime ces trois notions, mais nous ajouterons "uniquement". Or, il faut faire une distinction entre l'existence de la relation et son explicitation dans la langue. C'est pourquoi tout discours à caractère logique ou didactique admet l'emploi du mot "partie" alors que toute autre forme de discours lui préfère généralement des termes spécifiques tels "morceau, tranche, portion, etc..." parce qu'ils mettent en saillance les critères définitoires des parties prélevées et les identifient comme des éléments d'une catégorie. Il est donc nécessaire d'envisager plusieurs relations partie-tout, non seulement en fonction des critères définitoires des substances concernées par cette relation, mais aussi en fonction de la conceptualisation que le locuteur en a.

## BIBLIOGRAPHIE

- BARTNING, I., 1987, "L'interprétation des syntagmes binominaux en de en français contemporain", *Cahiers de grammaire* 12, p. 1-64.
- BARTNING, I., 1989, "Le déterminant possessif et les compléments adnominaux en de", *Revue romane* 24/2, p. 163-203.
- BARTNING, I., 1992, "La préposition de et les interprétations possibles des syntagmes nominaux complexes. Essai d'approche cognitive", *Lexique* 11, p. 163-191.
- KLEIBER, G., 1987, "Mais à quoi sert donc le mot chose ?", *langue française*, n° 73, p. 109-127.
- KLEIBER, G., 1990, *La sémantique du prototype*, Presses Universitaires de France, 199 p.
- KLEIBER, G., 1992, "Le drapeau est rouge et bleu ou Comment flotte la quantité", in J. Fontanille éd. *La quantité et ses modulations qualitatives*, Limoges et Amsterdam, p. 143-162.
- KLEIBER, G., à paraître, *Anaphore associative et relation partie-tout : condition d'aliénation et principe de congruence ontologique*.
- LANGACKER, R., 1991, "Noms et verbes", *Communications* 53, p. 103-153.

- MAUGER, G., 1968, *Grammaire pratique du français d'aujourd'hui*, 8ème éd., lib. Hachette, 420 p.
- TAMBA, I., 1991, "Organisation hiérarchique et relations de dépendance dans le lexique", *l'information grammaticale*, n° 50, p. 43-47.
- TAMBA, I., à paraître, *un puzzle sémantique : le couplage des relations de tout à parties et de parties à tout*.
- WINSTON, M.E., CHAFFIN, R., HERMANN, D., 1987, "A taxonomy of Part-Whole Relations", *Cognitive Sciences 11*, p. 417-444.

### **III.**

## **Dynamique des significations - dynamique des représentations**

III

Dynamique des significations - dynamique des  
représentations

## Des événements énonciatifs révélateurs de sens

Irène Fenoglio, Strasbourg

*Le nom sur le bout de la langue nous rappelle  
que le langage n'est pas en nous un acte réflexe.  
Que nous ne sommes pas des bêtes qui parlent  
comme elles voient.*

Pascal Quignard, *Le nom sur le bout de la langue*.  
Paris, Ed. P.O.L., 1993.

Toute parole est productrice de sens dans la mesure où par delà la "signification" sémantique en langue le sens est toujours en construction dans le langage en acte. Certaines paroles seraient plus révélatrices que d'autres, c'est le cas de ce que nous appelons "événements énonciatifs" qui sont portés, ici, par des malentendus ou des "mots d'enfants". Il s'agit là d'un postulat de la linguistique énonciative, et en particulier celle spécialisée sur l'interaction verbale, champ d'étude à l'intérieur duquel ce travail se situe.

### *Sémantique et représentation, que dire de ce programme ?*

- On ne circule que dans un champ de représentations, ceci est bien connu. Les référents, on les imagine et on y renvoie. Le sens n'émerge qu'au niveau de la médiation du langage. En langage, on circule dans et par les signes linguistiques invariablement constitués d'un signifié et d'un signifiant bien que ceux-ci soient renvoyés à des espaces de fonctionnement différents, à des usages différents selon les sujets parlants.

- Avec Mounin, je nommerai "significations" les significations linguistiques dont s'occupe la sémantique et "sens" la valeur qu'acquiert un signe linguistique dans une situation d'énonciation particulière<sup>1</sup>. Cette réflexion se situe ainsi en situation énonciative et en discours et non seulement en langue. A partir de là, on distinguera

<sup>1</sup> G. Mounin dit très exactement : «La signification d'une unité linguistique, c'est son signifié [...]. Son sens, c'est la valeur précise qu'acquiert ce signifié abstrait dans un contexte unique» (*Clefs pour la linguistique*, Seghers, 1976, pp.134). On ajoutera que le sens passe par l'énonciation du signifiant dont la "forme" donne lieu à de nombreuses séries possibles d'associations, c'est à dire de représentations.

deux sortes de contextes : le contexte sémantique, où la signification est tirée de la phrase, voire du cotexte et le contexte énonciatif beaucoup plus complexe et dont il faudrait faire chaque fois une topologie afin de le situer dans la discoursivité (polyphonie, intertexte...), dans l'histoire de l'interaction, dans l'histoire des sujets interlocuteurs. Comme souhaite le montrer P. Attal (1992, p.8) : «On accorde comme objet à la sémantique l'étude du sens. Généralement, le théoricien se donne pour tâche de répondre à la question : "qu'est-ce que le sens" quitte à reconnaître que ce n'est pas une réalité simple ou évidente. Or les difficultés ne commencent pas en sémantique avec l'objet de cette discipline, mais avec la question elle-même qui recèle un piège.»

Il s'agira, ici, de faire apparaître l'intérêt qu'il y a du point de vue de la recherche en énonciation et à la question du sens à s'arrêter sur certains "événements" de parole ?

Un corpus de ces événements sera présenté qui exposera la difficulté qu'il y a à les recueillir. Dans une deuxième partie cette difficulté d'ordre méthodologique sera prise positivement dans le sens d'un enjeu : on essaiera, en effet, de montrer combien l'arrêt sur ces événements permet de dire quelque chose de l'énonciation en général. La troisième partie exposera l'enjeu épistémologique concerné dans ce travail : la révélation d'un sens non *pré-vu* oblige la linguistique énonciative et à plus forte raison la linguistique de la phrase et la linguistique descriptive, à constater leurs limites : elles ne peuvent dire le sens et ne peuvent en rester qu'à des significations ouvertes sur de multiples *implications possibles* de sens.

## 1. Événements énonciatifs révélateurs de sens : corpus

1) - On trouvera, ici, deux sortes d'exemples d'événements énonciatifs : des malentendus et des mots d'enfants. En quoi appartiennent-ils à la même espèce, espèce que j'ai appelé dans un travail précédent "jeux avec les mots"<sup>2</sup> ; le "avec" étant là pour indiquer que quelque chose se passe *par*, à l'occasion des mots, présents, là, sans exclusion ce qui s'y joue et qui demeure *in absentia*.

L'intention, au départ, était d'illustrer cette réflexion grâce à trois types de jeux avec les mots : le malentendu, ce que j'appellerai "le mot d'enfant" et le jeu de mots. Or, il a été vite clair que cette dernière catégorie ne peut être appréhendée sur le même plan que les autres. En effet, le jeu de mot se met à part du fait de son intentionalité, c'est un jeu ludique qui se sait jeu. Les autres catégories de jeux avec les mots, ne se savent pas "jeu" ; c'est l'observateur (qu'il soit tiers ou interactant) qui tout d'un coup, perçoit l'*accident* interactif, perçoit qu'il y a eu du jeu (au sens mécanique du terme) dans l'utilisation des mots, plus exactement dans leur perception. Il y a jeu *sur* les mots sans que celui-ci soit linguistiquement prémédité. Le "jeu de mot" est *marqué* par

<sup>2</sup> "Performatif et jeux avec les mots", intervention en deux temps au groupe de travail *Analyse de discours de Langage et Société*, MSH / IRESCO, Paris, Dec.92 - Janv. 93.

une volonté de jeu même s'il est improvisé, il se situe du côté de la maîtrise du discours (utilisé stratégiquement pour une tactique visant une fin dans l'interaction). Le malentendu et le mot d'enfant restent, eux, du côté de l'*accident* de parcours, donc, en quelque sorte, sur le plan de l'interaction langagière du côté de ce qu'on pourrait appeler (avec toute la prudence nécessaire à l'emploi de ce mot) l'authenticité, ou encore, le "naturel".

2) - Il existe, pour les malentendus et les mots d'enfants, un autre critère d'appartenance à la même espèce : la difficulté pour les "saisir" et pour les recueillir. Il s'agit d'une difficulté méthodologique au niveau de la constitution du corpus qui manifeste clairement la difficulté de travailler l'oral (la parole) comme se le propose aujourd'hui la linguistique de l'énonciation et des interactions verbales.

Cette difficulté est cependant heuristique :

- Elle manifeste la difficulté de travailler l'oral en général, difficulté véritablement aporique (mais que l'on ne peut guère faire autrement que laisser de côté pour travailler). On utilise, en effet, le magnétophone afin de faire passer au mieux l'oral sur un support tangible et tenter de rendre permanent l'éphémère. De ce fait, en tant que *linguistes de l'énonciation* et de l'interaction on ne travaille l'oral que par le *biais du texte* de l'oral, un texte alors immanquablement "écrit"<sup>3</sup> où la simultanéité du dire et de l'écoute propre à l'interaction orale, n'est plus présente.

- Elle se spécifie en question méthodologique, dans la difficulté du recueil de corpus. En général, lorsqu'on est témoin d'un malentendu ou d'un mot d'enfant, on n'a pas de magnétophone "en marche" sous la main et c'est toujours dans l'après-coup que se saisit cet événement et qu'il est replacé dans sa situation énonciative. La saisie n'est pas *immédiate*, elle est médiatisée par un témoin ou plusieurs. Ceci constitue un problème de méthodologie au niveau de la constitution du corpus et au niveau de la clarification de la façon dont doit être traitée la "présence" du témoin (seul ou dédoublé, lorsque le malentendu est *rapporté*, par exemple).

### 3) - Corpus

*Malentendus* (Exemples rapportés par des témoins directs).

I a - Fin du repas familial. B. est pressé.

A :- Va te chercher une *GLACE*

B :- [violemment] Qu'est-ce qui te prends de me parler comme ça devant les enfants !

A :- Mais..., attends, je ne comprends pas..

B :- [toujours avec colère] Si j'ai quelque chose *sur la figure*, tu me le dis mais tu me parles pas comme ça !

<sup>3</sup> Même si on laisse place à des marques spécifiques d'oral et si certains se spécialisent dans cette transcription.

A : - Mais enfin, c'est ridicule, qu'est-ce qui te prends ? Je te dis qu'il y a des *GLACES* pour le dessert.

B : - Alors parle correctement ! et ne dis pas "va te chercher !"

A : - Mais enfin j'ai dit justement "*GLACE*" et non pas "*MIROIR*"

Le malentendu est basé, linguistiquement, sémantiquement sur l'homonymie (à la fois homophonie et homographie qui joue aussi un rôle à l'oral) du mot "glace".

## II a

C. croit reconnaître un ancien étudiant interne à l'hôpital (reconnaissance basée sur l'accent allemand de la personne).

C : - Salut ! vous êtes toujours à l'hôpital ?

D : - [brève hésitation] Non, je m'occupe des *VERTS*.

C : - Ah bon !? vous êtes en *parasitologie* ?

D : - Mais non, pas du tout, le groupe des *VERTS* !

Homonymie par homophonie des mots "Verts" et "vers". La connotation socio-politique de "Verts" est perdue au profit de la dénotation de "ver" dont le signifiant n'est pas matérialisé ; homophonie *in absentia*

### Mots d'enfants

I b - La grand-mère croit que les "game-boy" sont des patins à roulettes. Gros rire du petit-fils. La grand-mère amusée et bon enfant explique :

- Tu sais, moi je suis plus à la *PAGE* !

Le petit-fils, très sérieux :

- Mémé, elle est où ta *PAGE* ?

Homonymie plus synonymie de "page" mais différenciation syntaxique : le premier "page" est pris, *figé* dans une locution qui, est *défigée* dans le deuxième emploi. On peut inférer que l'enfant projette sur le signifiant "page" un signifié spécifiquement scolaire et peut-être évaluateur («Tu ne sais pas !», «Tu n'es pas à la bonne page !»).

Les deux exemples qui suivent sont tirés d'une série d'entretiens enregistrés que j'ai mené avec des enfants de maternelle et primaire à propos de la notion d'étranger.<sup>4</sup>

## II b

- Est-ce que tu en as rencontré des *ESQUIMAUX* ?

- Euh, non...parfois.

- Parfois ? Tu en as rencontré ici, à Strasbourg ?

<sup>4</sup> Cf. de l'auteur "Des frontières dites par des enfants", in *Avancées* 10, M.S.H. Strasbourg, 1993, pp.73-79.

- Oui, il y a des vendeurs de *glaces d'ESQUIMAUX*.

Homophonie, synonymie et glissement sémantique de type tout/partie, mais la "partie" est exprimée par une locution de type publicitaire défigée.

### III b

- Un étranger c'est un *GENre d'humain*
- Qu'est-ce que c'est un *humain* ?
- Eh bien, un *GENS* !

Il y a rapprochement phonétique (une partie homophonique) sans qu'il y ait ni homonymie ni homophonie. L'association est à la fois sémantique (partie/tout : "étranger"/"genre d'humain" , c'est à dire rapport genre/espèce) et discursive, avec connotation dans le sens d'un discours éthique socio-culturel, posée, en quelque sorte, par les conditions d'entretien.

**IV b** - Un enfant de 4 ans s'adresse à son père<sup>5</sup> :

- *QUESTION*, Papa, je veux [ça], *QUESTION* !
- Je ne comprends pas, qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce qui est *UNE QUESTION* ?
- Eh bien tu dis toujours «*PAS QUESTION* !»

Ici, le jeu s'établit sur une opposition assertion/négation, plus exactement, la négation d'une négation assertive constitué en *habitus* discursif. Là aussi, une locution est *défigée* au niveau de sa syntaxe propre.

On remarquera, par ailleurs, que le mot d'enfant donne lieu à un malentendu qui s'établit sur la contradiction au niveau sémantique entre le fait d'affirmer un mot qui désigne, dénote, "signifie" le fait de mettre en question<sup>6</sup>.

Ces exemples sont hétérogènes, d'un point de vue linguistique strict ; cependant, ce n'est pas du point de vue d'une répertoriatioin des différentes opérations linguistiques qu'on les traite ce qui nous intéresse, ici, c'est de tenter de préciser leur espace commun d'"événementialité énonciative.

<sup>5</sup> Exemple emprunté à M. Derycke et présenté par lui lors de son exposé "Assertion/illocutoire/performatif : quels rapports ?", le 26/11/93 au séminaire *Analyse de discours*, M.S.H./IRESCO, Paris.

<sup>6</sup> On renverra aux nombreuses et traditionnelles analyses d'énoncés du type : le mot "blanc" n'est pas blanc.

## 2. L'événement énonciatif : un enjeu d'ordre méthodologique

2) - Ces phénomènes énonciatifs sont des **événements** parce qu'ils obligent les interlocuteurs (les interactants) à marquer un temps d'arrêt.

Ce temps d'arrêt doit-il être nommé rupture ou défaillance ? Il est en tout cas un temps de reflexion énonciatif. Qu'y-a-t-il de commun du point de vue de l'énoncé et de l'énonciation entre un malentendu, un mot d'enfant ?

a) Dans le cours de l'énonciation, ils sont des **événements** en tant

- qu'ils scandent et interrompent le cours "normal", d'usage commun de l'énonciation, le cours de l'entente. Ils "font événement".

- et que s'il y a interruption c'est qu'il y a interaction langagière. L'interaction verbale (conversation ?) constitue ainsi le terrain et l'unité de base est bien -ici- l'échange<sup>7</sup>. Que se passe-t-il *lors de* ces événements ?

Dans la **linéarité syntagmatique de l'interaction**, sur l'axe diachronique, il y a tout d'un coup **rupture**. La rupture marque un défaut d'adhérence, c'est-à-dire d'adhésion entre le dit et l'entendu, le dire et l'entente. La linéarité commune, ou en grande partie commune est rompue et se produit entre les interlocuteurs un décalage, un déphasage, le passage pour l'un ou l'autre sur une autre linéarité, une autre ligne. Les interactants ne sont plus "sur la même longueur d'onde". Il y a *dérive*. Sur ce plan, ces jeux avec les mots sont de l'ordre de l'ex-cursus, de l'ex-centrique si l'on considère que la ligne centrale est la ligne commune : des mots se *dégagent* du plan de la continuité et de l'homogénéité apparente partagée.

Dans le premier exemple de malentendu (Ia), la conversation de fin de repas est littéralement interrompue et l'arrêt se fait sur un mot dont l'interprétation commence. En IIb le petit fils s'arrête au mot "page", déconnecté de l'ambiance plaisante par ce mot qui appartient, pour lui, à l'univers de l'école. En IVb le père s'interroge sur le mot "question" qui n'est justement pas une question mais la marque assertive d'une affirmation.

b) Cet événement, constitué d'un arrêt, est un "**brouillage**" des lignes, la ligne commune se perd. Ici l'état synchronique est rompu, plus exactement il s'ouvre, reste en suspens d'une nouvelle clôture, il est déstabilisé. Se pose alors la **question de l'interprétation**, c'est-à-dire que le choix se diversifie entre les deux interlocuteurs sur la **chaîne paradigmatique** : en Ia l'un dit "glace" en *voulant* dire crème glacée, l'autre entend "glace" en *voulant* entendre "miroir". La grand-mère (Ib) dit "je ne suis pas à la page", entité non figée pour dire je suis démodée ou dépassée et l'enfant entend "page" et -peut-être- ne peut entendre autre chose n'a d'autre choix possible

<sup>7</sup> Comme le propose linguistiquement C. Kerbrat-Orecchioni dans "L'approche interactionnelle en linguistique", *L'interaction*, Paris, BUSCILA, 1989, p.17.

dans l'espace paradigmatique qui est le sien et qui, pour une part, est celui d'un élève de C.P. où, sans doute, le mot "page" a été mis en valeur, signifiant d'un rappel à l'ordre. C, en IIa, choisit "vers" (parasite) en entendant "vert", fixée qu'elle demeure sur la série paradigmatique qu'elle s'est immédiatement construite dans son faux souvenir. En IIIb le "genre" d'humain ne s'ouvre pas sur une espèce mais sur ce qui est repérable comme "genre" possible dans l'espace paradigmatique de cet enfant de 5 ans. L'enfant du troisième exemple dans la pré-vision qu'il a d'un refus exprimée habituellement par une négation figée en locution mobilise tout son savoir syntaxique pour fabriquer sur le tas ce qu'on pourrait appeler une dés-association fondée sur une "association" *par* le signifiant.

Ainsi la *question* de l'interprétation se pose mais les interactants, eux, n'interprètent pas : dans toute la série des choix possibles dans l'ordre paradigmatique, il choisissent un (et un seul) sens. Ils n'interprètent pas, car comme P. Ricoeur la définit : «l'interprétation c'est l'intelligence du double sens»<sup>8</sup>. Interpréter, ce n'est pas percevoir un sens qui ne serait pas le bon ; ces situations ne sont pas référables à la structure vrai/faux quoi que s'en accusent les interlocuteurs.

On pourrait se poser la question de la façon dont adviennent les malentendus et les mots d'enfants. Déjà, il faudrait les placer dans l'histoire de l'interaction concernée<sup>9</sup>. La diachronie est inévitable si l'on étudie le surgissement du malentendu, cependant, si l'on veut s'en tenir à ce que *dit* le malentendu, on suppose la diachronie, on se repose sur sa linéarité alors que l'état synchronique est mis à plat. La synchronie et la diachronie, et cela est connu, sont deux axes, certes distincts et dont la distinction est opératoire, mais non séparés, c'est leur point de rencontre qui est à considérer puisqu'il représente un surgissement. Si le jeu avec le mot constitue un moment synchronique, il ne l'est que *sur, dans* la chaîne syntagmatique elle-même prise dans sa linéarité forcément temporelle.

Un malentendu, un mot d'enfant déporte la ligne du sens attendu, du consensus apparent, sur une autre ligne encore *in-nattendue*. *Le malentendu déboîte l'agencement du sens prévu*.

On pourrait montrer que si l'on devait représenter dans la linéarité de l'interaction (sur des segments matérialisés de chaînes de paroles) ce qui se passe lors d'un jeu sur les mots, il faudrait quitter la linéarité unique pour représenter deux lignes, une sorte de polyphonie intermittente (pas une véritable polyphonie, car, à la différence de la musique polyphonique, la chaîne de parole singulière ne peut sortir de la linéarité), mais deux "niveaux" de sémantisation qui *rompant* la sémantisation linéaire de l'énoncé, laissent surgir non pas un "surplus" de sens, mais *du* "trop", de

<sup>8</sup> in *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Seuil, 1965, respectivement pp.17 et 31.

<sup>9</sup> Dans un travail précédent sur le malentendu ("Le malentendu en contexte pluriculturel. La part de l'histoire des interactants", Actes du colloque international *L'analyse des interactions* - sept.1991, Uté d'Aix-en-Provence. sous presse), je montrais comment un malentendu, pour le cerner, sinon l'analyser, devait être replacé dans l'histoire de l'interaction où il intervient, puis dans l'histoire des interactants.

"l'autre", par rapport à la *prévision sémantique*. La linéarité dans le temps est forcément maintenue, mais la superposition est rompue.

Ces événements énonciatifs sont pris dans un enjeu méthodologique parce qu'ils mettent à nu, exposent une difficulté de travail : comment travailler sur l'énonciation ?

Un mot d'enfant, un malentendu, on les prends sur le vif, puis on les "pose" par écrit pour les travailler, on en reconstitue *discursivement* le surgissement. C'est à ce moment là qu'entrent en compétition la sémantique et la représentation. La sémantique de sa capacité de répertoriatio, de ses cadres de significations, se fait confiance et pense parfois atteindre et pouvoir indiquer directement le sens. Mais l'interprétation repose sur un matériau d'une immense diversité et n'est effective, *actualisée*, la "représentation" *adaptée* trouvée. Mais de cette adaptation, qui peut en dire quelque chose ?

Car penser qu'il n'y a pas d'interprétation *finie à donner* ne signifie pas que tout acte d'interprétation soit ouvert. En tant qu'il s'opère et qu'il s'opère "tel quel", pour *sa* part il est fini dans son actualisation (elle-même opérée dans l'énonciation).

A ce niveau, un malentendu, un mot d'enfant constituent un paradigme du dépassement de la sémantique dans l'interprétation *pour* le sens ; paradigme que la signification *type* ne peut que *servir* (se mettre au service de) le sens dans l'*occurrence* et que ce n'est pas l'inverse, ce n'est pas le sens qui sert la signification.

Il y a donc bien là, pour la linguistique énonciative un enjeu méthodologique. Ce type d'événements énonciatifs constituent une exigence méthodologique, contribuent à esquisser des stratégies de recherche concernant ce qui se passe lorsqu'on parle.

Si la construction effective des phrases appartient au discours, les principes qui permettent et dirigent cette construction existent en langue. Les conditions de langue en nombre fini permettent des effets de sens dans le discours, effets de sens dont le nombre est, dans son principe, illimité. Dans le désordre apparent des effets de significations, le linguiste essaiera de trouver le fait qui, en langue, explique ce désordre.

Mais à quoi est soumis l'agencement (perpétuellement nouveau) des mots en phrases et en discours "décidé" seulement au moment de l'énonciation, en produisant un énoncé qui ne porte pas son sens en lui, mais qui porte des possibilités de sens selon *la façon* dont il est appréhendé et *qui* l'appréhende ? A des lois de langue uniquement (dont on pourrait idéalement faire l'inventaire ou forclorre les libres possibilités (Chomsky)) ? A quelles autres lois ?

### 3. Par delà la signification, la possible révélation de sens : un enjeu d'ordre épistémologique

Il serait possible de s'en tenir au traitement linguistique, technique, de ces jeux en partant du fait qu'ils sont basés sur la polysémie (plusieurs sens sous une seule entrée) et sur l'homophonie (plusieurs entrées sous une même forme). Mais en restant dans le champ de l'immanence de la langue, on ne rend pas compte des conditions de possibilité de leurs apparitions. La phrase, donc, ainsi que son cotexte, via la sémantique, ne peut rendre compte du sens *hic et nunc*.

Ces événements énonciatifs marquent, indiquent que dans l'énonciation quelque chose est là qui la dépasse, qui dépasse le cadre descriptible par sa linguistique. Limite de la linguistique interne, immanente en système, limite aussi pour la linguistique énonciative qui est obligée épistémologiquement d'en appeler à une autre discipline, une autre théorie — une théorie du sujet — qu'elle ne construit pas, mais à quoi elle *réfère*, qu'elle indique, à qui elle laisse la place. Il s'agit bien là d'un enjeu épistémologique de taille.<sup>10</sup>

Ce déploiement particulier de sens est mis au jour par un "pli" qu'il s'agit de défaire, de re-passer mais qui indique l'aporie dans laquelle se débat la linguistique énonciative qui affirme que le sens se construit et qu'il n'est pas donné dans la signification linguistique reproductible infiniment alors qu'on parle chaque fois "une fois" et non pas une fois pour toutes.

En effet, que se passe-t-il lors d'un malentendu ? Prenons le premier exemple. Le contraste entre l'effet objectivement cocasse de ce malentendu et le sérieux avec lequel B s'y investit marque la problématique du malentendu : on invoque une différence au niveau de l'investissement linguistique, on la distord ; A qui a parlé correctement est accusée de mal parler, alors qu'en fait son parler a tout simplement été mal entendu parce qu'il a été investi par un dire qui ne lui appartient pas (le dire de B).

Comme le remarque C. Hagège, « En même temps que le sens dénoté par les mots et par leur assemblage en phrases de textes, l'énonceur peut, sans le vouloir, connoter, c'est à dire transmettre parallèlement une série de sens qui parlent de lui, de son histoire, de ses fantasmes, de son appartenance sociale. »<sup>11</sup> Pour reprendre le premier exemple, on renverra à F. Flahaut qui dans *La scène de ménage*<sup>12</sup> montre que

10 Qu'entendre par théorie du sujet ? qu'entendre par "sujet" ? De façon brève (trop brève) et caricaturale on affirmera, ici, que le sujet est l'acceptation qu'un être parlant est un sujet à inconscient ; que l'inconscient est ce qui permet (et oblige à) la diversité d'appréhension des signifiants linguistiques selon les ...sujets. Une théorie du sujet est une théorie qui s'attache à affirmer cette présence de l'inconscient dans tout être parlant.

Mais pour plus de simplicité et de force on renverra à R. Barthes : « Il se sent solidaire de tout écrit dont le principe est que *le sujet n'est qu'un effet de langage*. Il imagine une science très vaste, dans l'énonciation de laquelle le savant s'inclurait enfin — qui serait la science des effets de langage. » Nouveau sujet, nouvelle science, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Seuil, 1975, p.82.)

11 *L'homme de paroles*, Folio, 1986, pp.339-340

12 Denoël, 1987, p.154

«dans toute scène, il existe un décalage entre les fonctions implicite et explicite tel que la première s'accomplit aux dépens de la seconde [et que] la fonction implicite, étant vitale, ne renonce jamais à s'accomplir». Selon lui, il s'agirait là du «décalage que les linguistes nomment coupure entre énoncé et énonciation». On précisera que par delà la coupure entre énoncé et énonciation, il y a rupture, du moins distinction entre signifiant renvoyant à des signifiés établis sémantiquement et signifiant donnant occasion à l'irruption du sens.

Le malentendu a un effet de choc, d'accident qui lui-même fait sens : le sujet *manifeste*. Le malentendu est un *lapsus* de l'écoute, un signifiant, celui sur lequel s'opère le malentendu et qui donne lieu à deux interprétations immédiatement divergentes, renvoie à plus loin dans l'histoire du sujet interlocuteur. Le malentendu marque bien là la différence entre signification et sens : "glace" (crème glacée) est entendu "miroir". Il n'y a pas difficulté linguistique contrairement à ce que dit l'énoncé de l'interlocuteur, mais celle-ci est invoquée pour *dire* une difficulté plus profonde qui impose, elle le malentendu.

Pris dans cette perspective, le malentendu acquiert une valeur positive, il n'est pas seulement l'accident négatif qui rompt le dialogue, casse l'entente ou crée la "scène de ménage", il est l'acte de parole positif puisqu'il manifeste un acte langagier pertinent du point de vue du sujet. le malentendu, impertinence conversationnelle, non nécessaire en tant qu'accident, se présente comme un événement langagier pertinent et nécessaire pour le sujet interagissant.

Le sens n'est pas unitaire, ni ne trouve sa racine dans une unité linguistique ou énonciative, il y trouve seulement une occasion de déploiement (Cf. Attal, 1992, p.12).

Aussi, on pourrait affirmer ici, si on me permet le jeu de mots, que, pour dire quelque chose des malentendus ou mots d'enfants, on doit *partir de la sémantique*, mais *partir de* c'est aussi que *quitter*. On entend grâce à elle, grâce aux processus cognitifs, qui permettent de faire jouer la connaissance que l'on a de ses règles. La sémantique permet de "prendre" un phrase, un énoncé, mais pour les *com-prendre*, pour comprendre ce qui s'y se passe avec cette phrase, autrement dit, pour les *com-prendre avec* ce dans quoi ils sont pris (cotexte, contexte, histoire de l'interaction, histoire du sujet, etc...), la sémantique ne suffit plus. Comme le remarque U. Eco dans son introduction aux *Limites de l'interprétation* (1992, pp.8-9) : «Le langage dit toujours quelque chose de plus que son inaccessible sens littéral, lequel est déjà perdu dès le début de l'émission textuelle».

## Conclusion

*La linguistique doit-elle s'occuper du message ou du langage ? C'est-à-dire en l'occurrence de la nappe de sens telle qu'on la tire ? Comment appeler cette linguistique vraie, qui est la linguistique de la connotation ?*

R. Barthes in *Roland Barthes par Roland Barthes*, "Est-ce toi, chère Elise...", Seuil, 1975, p.82.

L'enjeu essentiel de ces événements énonciatifs, à la fois d'ordre méthodologique et épistémologique, revient au fait que c'est toute la question de l'interprétation qui est posée.

L'interprétation n'est pas une, elle est à "se faire" à trois niveaux différents:

1)- Dans le cours de l'interaction : la "langue au chat" est donnée dans la poursuite de l'interaction, dans l'affrontement irréversible des interprétations divergentes des interlocuteurs ; elle est en acte perpétuellement.

2)- Au niveau de la mise à plat linguistique. Le linguiste constate un disfonctionnement, une surenchère de sens, un déploiement, une excroissance. Une explicitation sémantique est donnée forcément forclosée, limitée ; le malentendu, le mot d'enfant sera décrit et référé à un type de polysémie linguistique. On en infèrera une interprétation sémantique, mais comme le remarque U. Eco «Il est impossible de dire si une interprétation est valable ni si c'est la meilleure, mais il est possible de dire si le texte refuse une interprétation incompatible avec sa propre contextualité»<sup>13</sup>

3)- Reste la question, devant un énoncé, –question à prendre dans son sens littéral– : qu'est-ce que cela *veut dire* ?

La linguistique de l'énonciation, élargie et développée dans l'analyse de discours ne peut qu'établir le constat que quelque chose concernant le sens se passe là, inférer une explication remontant à l'histoire de l'interaction prise dans son contexte socio-discursif et dans l'interdiscursivité circulante, en dégager une signification, puis un *effet* de sens. Mais ce que cela *veut dire* ne pourra être dit par elle et seuls les *sujets* interlocuteurs pourraient *vouloir en dire* quelque chose.

En focalisant notre attention sur un objet particulier, des "événements" énonciatifs, on n'élimine pas l'appartenance de ces événements à une suite (série?) linguistique ou autre. En focalisant notre attention sur un point de vue, on limite les autres points de vue possibles sans les éliminer. On privilégie une conception du "contexte" à la croisée de la sociolinguistique et d'une théorie énonciative non pas du

<sup>13</sup> "La maîtrise de Barthes" in *Le magazine littéraire* 314, Oct. 1993, pp.44-45. (Discours prononcé au Colloque sur R.Barthes, Reggio Emilia, 13-14 avril 1984, trad. de l'italien par M. Bonzaher.)

sujet, mais porteuse de ce postulat qu'il y a un sujet derrière toute parole. Un contexte qui ne se réduit pas au cotexte linguistique et discursif mais qui prend en charge la situation d'énonciation avec toutes les difficultés que cela représente.

Les malentendus et mots d'enfants sont révélateurs de sens hors de l'espace doxologique de l'interaction en acte. Il y a visée d'un sens singulier que la linguistique de la phrase ou de l'énonciation est impuissante à expliciter, qui sort de son espace épistémologique de production.

La question pour moi est que si, d'une part, la mise à plat des significations d'un énoncé est nécessaire, la description de ce *plat* peut-être multiple (on peut se référer à diverses linguistiques pour les schèmes descripteurs), d'autre part, on ne peut (on ne devrait pas) confondre *description des significations* et *exposé du sens*, celle-là est possible, celui-ci ne l'est pas.

La sémantique n'épuise pas le champ du sens. Elle permet de dire quelque chose de la signification, elle ouvre l'espace des significations possibles d'une phrase, d'un énoncé, elle ne dit pas quel est le sens d'un énoncé en situation d'énonciation et surtout pas le sens de cet énoncé. Les différentes possibilités sémantiques ouvrant le champ des significations peuvent être inventoriées et prendront place dans une série de répertoire ; grâce au répertoire des significations on ouvre l'espace d'appréhension du sens mais le répertoire est sinon fermé (on peut toujours le rallonger) du moins figé. Le sens, diversement pris en charge par les interlocuteurs, ne peut être ni fini, ni figé.

Si le devoir méthodologique est de s'accrocher au formel, de s'attacher à l'enrichir en créant de nouveaux répertoires, par distinctions pertinentes de plus en plus fines, la prudence épistémologique exige de le maintenir à sa place afin de laisser apparaître le *défaut*, la *faille*, le *mal* entendu qui révèle le sens en acte. Car le sens ne fuit pas, c'est le linguiste qui ne peut que le fuir s'il veut s'amarrer aux significations. Le sens, lui, est toujours là dès qu'un sujet s'y prête...en parlant.

## BIBLIOGRAPHIE

- ATTAL P., 1992, "Peut-on parler du sens ?", *Le gré des langues* 4, L'harmattan, pp.8-25
- AUTHIER J., 1984, "Hétérogénéité(s) énonciative(s)" in *Langages* 73, pp.98-111.
- ECO U., 1992, *Les limites de l'interprétation*, Grasset.
- FENOGLIO I., 1994, "Le malentendu en contexte pluriculturel. La part de l'histoire des interactants" in *L'analyse des interactions*, Université d'Aix-en-Provence, sous presse.
- FENOGLIO I., 1994, "Oral, parole, discours récit" in *Le récit oral, Praxiling*, Université de Montpellier, sous presse.

- GRUNIG B.N. et R., 1985, *La fuite du sens. la construction du sens dans l'interlocution*, Hatier/CREDIF.
- KERBRAT-ORECCHIONI, 1980, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, A. colin.
- RICOEUR P., 1965, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Seuil.



## Von Affektivem und Semantik

*René Schumacher, Basel*

Dem Thema der Tagung, *Semantik und Repräsentationen*, nähere ich mich unter dem Aspekt von 'Metapher'.

Die Beschäftigung mit 'Metapher' führt grundsätzlich dazu, neben dem Rationalen auch andere uns bestimmende Momente anzuerkennen. Die von der Ratio geschaffenen Kategorien sind weder für alle Instanzen in uns gültig, noch sind sie als für ein und allemal gegeben zu betrachten.

Die Beschäftigung mit 'Metapher' lässt erkennen, wie wenig sich die Aufgabe der Sprache in der Vermittlung von Abgrenzbarem erschöpft. Sie zeigt, nun enger auf das Thema der Tagung bezogen, dass es einseitig ist, die repräsentierende Qualität der Sprache und das Semantische isoliert zu betrachten.

In ihrer Eigenschaft als System intersubjektiv gültiger **Zeichen** vermittelt uns die Sprache einen gemeinsam vorliegenden Bereich. Dieser semantische Bereich steht uns zur willkürlichen kommunikativen Verfügung, denn in dem Masse, in dem die Wörter ihre situationsbegleitende Funktion zugunsten ihrer Zeichenhaftigkeit und Selbständigkeit zurücktreten lassen, wächst ein Beziehungsraum, in dem Bewusstsein statthat. Unter diesem Aspekt kann von der Sprache gesagt werden, dass sie Inhalte vermittele oder repräsentiere.

Wird die Sprache dagegen nicht als System von Zeichen, sondern unter dem Blickwinkel der möglichen **Effekte** eines sprachlichen Inputs in einem Subjekt betrachtet, ist der semantische Bereich, auf den wir willkürlich und gemeinsam Zugriff haben, nicht etwas Statisches, sondern ein Zustand, eine kurze Phase in einem umfassenderen dynamischen Prozess.

In der Vorstellung dieser dynamischen Kommunikationssituation kommt ein Impuls zu einer Äusserung aus dem Dunkel des produzierenden Subjekts und wird, unter allerlei Verlusten, in Sprache gefasst. Dieser kanonisierte Teil des Inhalts - eine synekdochisch auswählende Metapher, wenn man so will - ist für einen Augenblick in scheinbar fester Form intersubjektiv gültig, um beim Gegenüber wieder im Dunkel des Subjektiven zu versinken.

"Es ist wesentlich, dass man sich über die Rolle des "Bewusstseins" nicht vergreift", schreibt Nietzsche:

Gewöhnlich nimmt man das Bewusstsein selbst als Gesamt-Sensorium und oberste Instanz; indessen ist es nur ein Mittel der Mitteilbarkeit: es ist im Verkehr entwickelt, und in Hinsicht auf Verkehrs-Interessen ... Es ist nicht die Leitung, sondern ein Organ der Leitung -  
(Nietzsche 1988)<sup>1</sup>

Da uns jedoch "naturgemäss nur das Bewusste bewusst [ist]", neigen wir dazu, "den Anteil des Rationalen an unseren Leistungen weit zu überschätzen", schreibt Rupert Riedl.<sup>2</sup>

Auf das Thema bezogen: Der Teil der Kommunikation, der sich als zeichenhaftes Repräsentieren von Inhalten durch Wörter fassen lässt und der konstitutiv mit Bewusstsein verbunden ist, bekommt, "naturgemäss", am meisten Aufmerksamkeit.<sup>3</sup> Dabei sind unsere nicht-bewussten Anteile auch heute an jedem Akt von Informationsverarbeitung entscheidend beteiligt. Es spielen sich vor und neben semantischen Kodierungs- und Dekodierungsprozessen eine Vielzahl anderer Prozesse ab.

Um "ganz unten" anzufangen:

Unsere **affektiven Reaktionen** auf Reize sind schneller als alle anderen Reaktionen, und sie stellen sich ein, ob man es will oder nicht, also automatisch, und merken tun wir davon nichts, es geschieht unbewusst (nach Zajonc 1980).<sup>4</sup>

Zu ähnlichen Ergebnissen kam schon Wilhelm Stählin 1914 in seinem oft angesprochenen Artikel: *Zur Psychologie und Statistik der Metaphern*.<sup>5</sup> Er schreibt:

Der Gefühlswert haftet offenbar am zähesten an der Wortbedeutung, er ist das erste, was von einem bildlichen Ausdruck zum Bewusstsein kommt, das letzte, was von ihm noch übrig bleibt; ...  
(Stählin 1914, 346, Anm. 1)

Es ist nun nicht alleine die Tatsache, dass solche affektiven oder emotionalen Momente überhaupt oder auch zuerst auftauchen, sondern

... besonders bedeutsam ist, dass die affektive Bedeutung die Verarbeitung der kognitiven beeinflusst. ...: Emotional unangenehme Wörter (wie Tod) wurden langsamer erkannt als neutrale (wie Tisch)

<sup>1</sup> Nietzsche, Friedrich: *Nachgelassene Fragmente 1887-1889*. (= *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe in 15 Bdn.*, Colli, G.; Montinari, M. (Hrsg.), Bd. 13.) München 1988, 67/8. Das Fragment stammt von Ende 1887.

<sup>2</sup> Riedl, Rupert: *Biologie der Erkenntnis. Die stammesgeschichtlichen Grundlagen der Vernunft*. Berlin, Hamburg 1980<sup>2</sup>, 51.

<sup>3</sup> Ein Musterbeispiel ist die statische Darstellung der "Wortbedeutung" in konzentrischen Kreisen mit dem "begrifflichen Kern" als Mittelpunkt und den "konnotativen" und "assoziativen Bedeutungen" als umliegende Bereiche.

<sup>4</sup> Zajonc, R. B.: *Feeling and Thinking. Preferences Need No Inferences*. In: *American Psychologist* 35, No. 2, 1980, 151-175.

<sup>5</sup> Stählin, Wilhelm: *Zur Psychologie und Statistik der Metaphern. Eine methodologische Untersuchung*. In: *Archiv für die ges. Psychologie* 31, 1914, 297-425.

und diese langsamer als emotional angenehme (wie Sonnenschein)...  
(Engelkamp 1985)<sup>6</sup>

Bevor also bewusste Verarbeitung einer Information beginnt, bevor Semantisches ins Spiel kommt, haben sich schon wichtige Weichen sozusagen von selbst gestellt. Diese Stufe der affektiven Lust- oder Unlustreaktion wird als nicht weiter reduzierbar angesehen. Es ist die erste, grundsätzliche, unbeirrbar, automatische und unbemerkte Reaktion.

Dann öffnet sich, mit einer riesigen Bandbreite und abhängig von verschiedensten Umständen, das Feld des "Verstehens" mit einer Fülle an weiteren Verarbeitungsmöglichkeiten und Verstehens-Stufen

Die Ebene des Verstehens, die der Hörer erreicht, hängt ... von der Handlung ab, in deren Vollzug er steht.  
(Hörmann 1980)<sup>7</sup>

Eine Grösse, die massgeblichen Einfluss auf die weitere Verarbeitung einer Information hat, ist das **Ziel** des Verarbeitungsprozesses. Je unmittelbarer und persönlicher das Ziel des Verstehensprozesses ist, desto schneller - und auf entsprechend niedriger Ebene - kann der Prozess beendet werden. Je stärker etwas dagegen daraufhin verarbeitet wird, reproduzierbar oder kommunikationsfähig zu sein, desto stärker muss es aufbereitet werden, das heisst, es muss in eine intersubjektiv geltende Form, und das heisst meist in sprachliche Form gebracht werden.

Der Bereich, in dem Verstehen stattfindet, reicht also von den unumgänglichen affektiven Reaktionen bis zur Aktivierung von abstrakten sprachlichen "Bedeutungen".

Was für Verbindungen bestehen nun zwischen verschiedenen Verstehensprozessen und den **Erscheinungsformen** der Inhalte, ihren Repräsentationen? Es gilt als recht allgemein anerkannt,

... dass wir zu verschiedenen, partiell unabhängigen Teilsystemen des Gedächtnisses Zugang haben, dass diese Teilsysteme eigene Strukturen und Prozesse aufweisen und dass sie verschiedene Typen von zum Teil modalitätsspezifischen Informationen repräsentieren ...  
(Engelkamp 1987)<sup>8</sup>

Umstritten bleibt, in welchem Ausmass ein Format dem in einem spezifischen System repräsentierten Inhalt zugehörig ist. Man scheint heute davon auszugehen, dass ein spezifisches **Format** nicht etwas dem Inhalt fest Zugehöriges, sondern bloss

6 Engelkamp, Johannes: *Die Verarbeitung von Bedeutung: Behalten*. In: Schwarze, Ch.; Wunderlich, D. (Hrsg.): *Handbuch der Lexikologie*. Königstein/Ts. 1985, 339.

7 Hörmann, Hans: *Der Vorgang des Verstehens*. In: *Sprache und Verstehen*, Bd. I, Kühlwein, W.; Raasch, A. (Hrsg.), Tübingen 1980, 17-29, 28.

8 Engelkamp, Johannes: *Modalitätsspezifische Gedächtnissysteme im Kontext sprachlicher Informationsverarbeitung*. In: *Zeitschrift für Psychologie* 195 (Heft 1), 1987, 1-28, 6.

ein **Zustand** während der Verarbeitung ist. Die Vorstellung der Speicherung in einem modalitätsspezifischen Format wird meist abgelehnt.<sup>9</sup>

Die angesprochenen affektiven Reaktionen finden statt, unbeirrt und unbemerkt, nur indirekt beobachtbar. Es werden weiter "motorische Programme" (Engelkamp & Zimmer 1985)<sup>10</sup> diskutiert, es könnten auch Geruch, Geschmack, Berührungs- und Tastsinn, Kinästhesie, Temperaturempfindung und Gleichgewichtssinn angesprochen werden, aber bei unseren "niederen Sinnen" sind Modalitäten und (eventuell) entsprechende Formate sehr schwer fassbar und werden heute kaum diskutiert.<sup>11</sup>

Für ihre Modalität der "motorischen Programme" verzichten Engelkamp & Zimmer (1985, 243) beispielsweise auf eine genauere Bestimmung des Formats, und Engelkamp & Pechmann (1988)<sup>12</sup> führen unter den Schwierigkeiten des Zugangs zu den Repräsentationen über das phänomenale Erleben an, dass beispielsweise Geruch und Geschmack kaum externalisierbar bzw. sprachlich kodierbar seien. Zentral ist in dieser Diskussion die Frage nach Analogie oder Isomorphie zwischen Erscheinungsform und "Inhalt".

Schon besser fassbar und entsprechend heftig diskutiert sind Funktionieren des Systems und Qualitäten des Formats beim Umgang mit Visuellem und bildhaften Vorstellungen.

<sup>9</sup> Honeck, Richard P.; Riechmann, Paul; Hoffman, Robert R.: *Semantic memory for metaphor: The conceptual base hypothesis*. In: *Memory & Cognition* 3 (4), 1975, 409-415.

Marschark, Marc; Paivio, Allan: *Integrative Processing of Concrete and Abstract Sentences*. In: *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior* 16, 1977, 217-231.

Riechmann, Paul F.; Coste, Ellen L.: *Mental Imagery and the Comprehension of Figurative Language: Is there a Relationship?* In: Honeck, Richard P.; Hoffmann, Robert R. (Hrsg.): *Cognition and Figurative Language*. Hillsdale, New Jersey, 1980, 183-200.

Perrig, Walter J.: *On the Distinction of Memory Codes: Image Versus Motor Encoding*. In: Denis, M.; Engelkamp, J.; Richardson, J. T. E. (Hrsg.): *Cognitive and Neuropsychological Approaches to Mental Imagery*. Dordrecht, Boston, Lancaster 1988, 307-316.

Medina, F. Alfonso: *Alternative Coding of Concepts*. In: Denis, M.; Engelkamp, J.; Richardson, J. T. E. (Hrsg.): *Cognitive and Neuropsychological Approaches to Mental Imagery*. Dordrecht, Boston, Lancaster 1988, 79-87.

Marschark, Marc: *The Functional Role of Imagery in Cognition?* In: Denis, M.; Engelkamp, J.; Richardson, J. T. E. (Hrsg.): *Cognitive and Neuropsychological Approaches to Mental Imagery*. Dordrecht, Boston, Lancaster 1988, 405-417.

<sup>10</sup> Engelkamp, Johannes; Zimmer, Hubert D.: *Motor Programs and Their Relation to Semantic Memory*. In: *The German Journal of Psychology* 9 (3), 1985, 239-254, 243.

<sup>11</sup> Anfangs dieses Jahrhunderts wurden mit der wissenschaftlich nicht immer akzeptierten Methode der Introspektion allerdings umfangreiche Untersuchungen des sinnhaften Erlebens bei der Verarbeitung von (poetischer) Sprache und Metaphern gemacht, vgl. die Artikel von W. Stählin (Anm. 5), O. Sterzinger (Anm. 15) und

Groos, Karl: *Über das anschauliche Vorstellen beim poetischen Gleichnis*. In: *Zs. f. Ästh. u. allg. Kunstwiss.* 9, 1914, 186-207.

<sup>12</sup> Engelkamp, Johannes; Pechmann, Thomas: *Kritische Anmerkungen zum Begriff der mentalen Repräsentation*. In: *Sprache und Kognition* 7 (1), 1988, 2-11, 4.

Die willkürlich-zeichenhaften Elemente der Sprache schliesslich sind die Formen, in die der Inhalt der niederen Modalitäten übersetzt werden muss, wenn sie beschrieben und intersubjektiv gültig verstanden werden sollen.<sup>13</sup>

Es ist nun nicht nur so, dass die sprachlich repräsentierte Form einer Reiz- oder Informationsverarbeitung bloss eine Phase eines äusserst dynamischen Prozesses ist, die weder die letzte zu sein braucht noch die, die den stärksten Eindruck hinterlässt. Es ist ausserdem so, dass die in einem bestimmten Format eintreffenden Informationen ohne weiteres in andere Formate übersetzt und etwa in einem anderen Format ausgegeben werden können.

Für die im Zusammenhang mit Sprache wohl bestuntersuchte Modalität des Visuellen schreibt Zimmer (1985): "Visuell-sensorische und verbale Komponenten können sich ... gegenseitig aktivieren."<sup>14</sup> Ein verbaler Input kann nicht nur bildhafte Vorstellungen auslösen, nach den affektiven Reaktionen kann der "Verstehensprozess" auch schon viel früher als hinreichend angesehen und abgeschlossen werden.

Auf ein Kommando genügt eine reflexartige Reaktion, ein verbaler Input kann Gefühle aktivieren, einen Geruch heraufbeschwören, eine Bewegung nachempfinden lassen oder eine Mischung davon.

Wenn nun Worte Gefühle auslösen oder bildhafte Vorstellungen, in welchem Sinn ist es dann angemessen zu sagen, diese Gefühle oder die Bilder seien von den Worten repräsentiert? Wenn ein Ausdruck in uns Angst auslöst, kann man dann noch sagen, die Worte repräsentierten das Gefühl? Es schiene mir vorteilhaft, den Terminus 'Repräsentation' einzusetzen, um zu betonen, dass durch Zeichen vermittelte Intersubjektivität vorliegt, die über das Hier und Jetzt hinausgeht, und ihn im Zusammenhang mit den kaum externalisierbaren "analogen" Phänomenen nicht zu verwenden. Inhalte in den niederen Modalitäten sind nicht eigentlich repräsentiert, sondern wirksam; von Zeichen und Bezeichnetem kann noch nicht die Rede sein.

In den Fällen, in denen Worte vor allem Gefühle, Empfindungen und bildhafte Vorstellungen auslösen, greift eine Beschreibung von Sprache, in der Semantik und Repräsentationen die zentralen Grössen sind, zu kurz. Angemessener beschreibt diese Phänomene ein Modell, in dem die sprachlich induzierte Wirklichkeit von der Erlebnis- und Wahrnehmungswirklichkeit nicht getrennt wird.

<sup>13</sup> Ausdrücke wie "niedere Sinne" oder die Rede von "höheren mentalen Operationen" weisen auf eine gemeinsame "Hintergrundmetaphorik" (Blumenberg, Hans: *Paradigmen zu einer Metaphorologie*. In: *Archiv für Begriffsgeschichte* 6, 1960, 7-142, 69). Unsere Einschätzung der jeweiligen Fakultät korrespondiert mit erstaunlicher Konsequenz mit ihrer vertikalen Positionierung am menschlichen Körper: Die "höheren mentalen Operationen" finden oben im Gehirn statt, es folgen die Augen, deren Wirkungsweise wir noch einigermaßen unter bewusster Kontrolle haben, dann folgen, zunehmend unmittelbar in ihrer Wirkung, Ohren, Nase und Mund. Die Brust war bis vor kurzem der Sitz gewisser Gefühle, weiter unten noch Bauch und Geschlecht.

<sup>14</sup> Zimmer, Hubert D.: *Die Verarbeitung von Bedeutung: Verstehen und Benennen*. In: Schwarze, Ch.; Wunderlich, D. (Hrsg.): *Handbuch der Lexikologie*. Königstein/Ts. 1985, 314-332, 321.

Ansätze zu einer solchen Ansicht finden sich bei Sterzinger (1913), der von durch Sprache ausgelösten "Pseudoempfindungen" spricht, die er "fast für wirkliche Empfindungen"<sup>15</sup> halten möchte. Konsequenterweise aufgehoben sind die Grenzen zwischen Sprach- und Erlebniswirklichkeit dann bei Verbrugge (1980).<sup>16</sup> Seine Darstellung gilt für die Wirkung von Metaphern im besonderen und die Sprache im allgemeinen.

Wörter werden von Verbrugge als "covariant constituents of events" angesehen, sie bilden also eine Art Teil des **realen** Erlebnisses, und sie sind - ohne zu repräsentieren - fähig, vergleichbare "Erlebniseinheiten" zu einem späteren Zeitpunkt als "**virtual events**" (94; mein Fettdruck) wieder auszulösen:

... during comprehension, the listener experiences a kind of creative recollection guided by linguistic structure.  
(Verbrugge 1980, 108)

In dieser Ansicht von Sprache wirkt ein sprachlicher Input als Auslöser, als **Katalysator von virtuellem Erleben**. Unsere affektiven Reaktionen auf sprachliche Reize und alle die in mehr oder weniger analogen Formaten sich manifestierenden Inhalte sind hier nicht Gegebenheiten, die in eine "Bedeutungslehre" zu integrieren wären, sondern die Sache selbst.

**Fazit:** Die abstrakte, zeichenhafte "Bedeutungsrepräsentation" bekommt ihre prominente Stellung vor allem in der theoretischen Betrachtung von Sprache. Für die Fälle dagegen, in denen deutlich wird, dass Sprache mehr tut, als Bedeutungen zu vermitteln, ist eine Ansicht von Sprache als Auslöserin von virtuellem Erleben ein angemessener Gegenpol der Darstellung. Sie liefert eine umfassendere Beschreibung unserer psychischen Wirklichkeit, gerade wenn es - wie beispielsweise bei Metaphern - nicht nur rational zugeht und semantische Inhalte erst am Entstehen sind.

<sup>15</sup> Sterzinger, Othmar: *Die Gründe des Gefallens und Missfallens am poetischen Bilde*. In: *Archiv für die gesamte Psychologie* 29, 1913, 16-91, 24.

<sup>16</sup> Verbrugge, Robert R.: *Transformations in Knowing: A Realist View of Metaphor*. In: Honeck, Richard P.; Hoffmann, Robert R. (Hrsg.): *Cognition and Figurative Language*. Hillsdale, New Jersey, 1980, 87-125.

# Entre interaction et acquisition: le rôle des représentations en classe de langue étrangère

Simona Pekarek, Bâle

*Aujourd'hui, nous savons que la limite que l'institution oppose au potentiel du langage (...) n'est jamais établie (même quand elle l'est formellement). Elle est plutôt elle-même le résultat provisoire et l'enjeu de stratégies de langage menées dans et hors l'institution. (Lyotard, 1979, 35)*

## 1. Introduction

Voici un extrait d'une discussion dans une classe de lycée en septième année de français langue seconde (FL2)<sup>1</sup>. Le thème abordé est celui de la communication en classe de langue étrangère.

(of7dII2e: l. 156-214: F et G sont des élèves (filles, garçons); E est l'enquêtrice; P est le professeur; les séquences soulignées marquent des chevauchements et les points des pauses courtes).

- F1: on a peur de faire quelque chose qui n'est pas juste . avec les profs on ne sait jamais
- F2: on on ne demande . on ne demande pas le professeur mais . quelqu'un d'autre . ceux de: table ou . parce qu'on . hm . si on . on demande le professeur on est . celle ou celui qui qui doit . répondre aux questions
- E: et pourquoi vous ne voulez pas répondre aux questions
- F2: eh parce que ce n'est pas facile (rit)
- G1: et quand on veut s'exprimer et . on n'a pas les mots . alors on reste calme . (...)
- F3: à l'école on a une note orale .
- P: et tout justement . voilà ... est-ce qu'on fait une bonne note orale quand on ne dit jamais rien ... non

<sup>1</sup> Cet article s'intègre dans un projet de recherche faisant partie du Programme National de Recherche (PNR) 33 "L'efficacité de nos systèmes de formation". Ce projet, mené à l'Université de Bâle par Victor Saudan et moi-même sous la direction de Georges Lüdi, porte le titre: "L'apprentissage du français en Suisse alémanique: des systèmes éducatifs aux situations extrascolaires".

- F3: mais on a peur de dire .. quelque chose .. qui n'a pas de sens  
 P: qui n'est pas correct . mais quand on n'a rien à dire on ne dit rien  
 G2: oui  
 P: mais il y a le moment où on . on aurait quelque chose à dire et quand-même  
on se tait . pourquoi  
 F3: on ne sait pas s'exprimer . parce qu'on ne sait pas s'exprimer  
 G3: oui mais je crois que la note orale c'est aussi . parce qu'on . on a essayé de dire  
 quelque chose c'est pas toujours . parce qu'on a dit quelque chose qui est juste  
 P: voilà x  
 G3: sans essayer il n'y a pas de note  
 (...) )  
 P: oui . ça vous préoccupe tellement la grammaire . parce que moi personnellement  
 je peux répéter ce que j'ai déjà dit .. dans les cours comme ça ce n'est pas  
 tellement la grammaire qui m'intéresse . j'interviens quand il y a des fautes graves  
 je pense là il faut corriger mais ce qui m'intéresse c'est le contenu . .

Dans cette séquence, les élèves verbalisent une série d'images qu'ils se font de l'enseignant ("avec le prof on ne sait jamais"), de la manière dont celui-ci réagit à leurs conduites ("si on demande le professeur on (...) doit répondre aux questions"), des critères d'évaluation appliqués à ces mêmes conduites (la note orale), et des compétences langagières en jeu ("on ne sait pas s'exprimer"). La classe de langue constitue un lieu parsemé de représentations que professeurs et élèves se font d'états de choses et de conduites appropriées à la situation didactique. Des savoirs y sont construits, médiatisés et transformés au sein d'un cadre de représentations portant sur les contrats didactiques et interactionnels, les rôles et droits des interactants, l'objet à apprendre, etc. Ces représentations contribuent à la réglementation et à la ritualisation des conduites interactives en ce milieu institutionnel.

La recherche sur l'acquisition d'une langue s'est souvent focalisée sur les représentations métalangagières, voire métalinguistiques, tout en se désintéressant de leur rapport aux représentations sociales plus générales. Or, d'après la recherche dans la tradition vygotkienne, l'acquisition d'une langue se fonde sur l'interaction communicative. Elle est de l'ordre des actions sociales. Les actions des acteurs - dont les actions langagières - sont déterminées par leurs interprétations de la réalité. Ces interprétations sont à leur tour façonnées par les actions. L'acquisition en milieu scolaire est par conséquent ancrée dans des conduites régies par les représentations de l'espace institutionnel où elle a lieu. Elle se situe à un croisement de valeurs et de représentations sociales, institutionnelles, discursives, communicatives, et métalinguistiques qui caractérisent l'espace discursif scolaire.

Le but du présent article est d'esquisser la nature de ces représentations et leurs rapports à l'acquisition de la compétence à communiquer en FL2. Il ne s'agira pas de déceler les représentations concrètes des élèves et des professeurs. Ceci appartiendra à la poursuite de mes recherches. Mon intérêt porte ici sur *la construction, à travers l'activité discursive en classe, de représentations sur cette même activité*<sup>2</sup>. Les pages

<sup>2</sup> Les représentations métalinguistiques et l'image de la langue à acquérir, éléments cruciaux pour l'acquisition d'une langue étrangère, ont été abondamment discutées ailleurs. Elles ne seront pas abordées ici.

qui suivent porteront plus spécifiquement sur l'impacte des représentations sur les conduites discursives en classe, et par là-même, sur les procédures discursives d'acquisition. Enfin, mes réflexions sont issues d'un interrogation plus globale sur la logique des usages langagiers en classe de FL2.

Une première partie portera sur la dynamique des représentations en classe de langue (2). Ce volet, qui débutera par des remarques sommaires sur l'acquisition de la compétence communicative (2.1), comportera une réflexion sur la classe de langue en tant que lieu institutionnel (2.2) ainsi qu'une discussion théorique des représentations sociales en contexte scolaire (2.3).

Dans une seconde partie (3), seront discutés trois types de représentations intervenant dans l'activité discursive en classe:

- représentations pédagogico-institutionnelles (3.1)
- représentations métadiscursives (3.2.1)
- représentations métacommunicatives (3.2.2).

Ces éléments seront abordés en termes de:

- *efficacité acquisitionnelle*: ces représentations favorisent-elles des conduites soutenant - d'après les hypothèses acquisitionnistes - les processus acquisitionnels?
- *utilité sociale*: quel est le rapport entre les représentations construites en classe et les valeurs sociales extra scolaires correspondantes?

Plutôt que de proposer des solutions, ce texte est destiné à soulever certaines questions et problèmes relatifs à l'enseignement du FL2. Mes observations se réfèrent à un corpus d'enregistrements d'une quarantaine de leçons de FL2 qu'on peut qualifier de 'leçons de conversation'. Le corpus à été recueilli dans une vingtaine de classes du niveau secondaire supérieur (lycée; sixième à huitième année de français) dans trois cantons de Suisse alémanique.

## 2. Acquisition, institution, représentations

### 2.1 Remarques sommaires sur l'acquisition du FL2

L'acquisition, par les apprenants, de la compétence à communiquer constitue aujourd'hui le but principal de l'enseignement des langues. Cette compétence intègre les dimensions sociales et pragmatiques du langage. Elle ne peut être abordée qu'à travers une prise en compte de ces dimensions à l'intérieur des pratiques discursives dans lesquelles s'enracinent les processus acquisitionnels.

Par rapport à l'*efficacité acquisitionnelle* des pratiques en classe, la recherche insiste sur la nécessité d'un emploi fonctionnel (instrumental) de la langue et d'une

activité autonome de l'élève apprenant<sup>3</sup>. Celui-ci doit prendre en charge son apprentissage, être confronté à des besoins communicatifs effectifs, se poser en sollicitateur d'informations et s'interroger sur la langue à apprendre:

La véritable réussite d'un enseignement consiste toujours à avoir donné à l'apprenant des moyens de maîtriser son propre apprentissage, de le gérer lui-même, d'en comprendre les conditions, de choisir ses stratégies, de le poursuivre s'il le souhaite, etc. (Porcher 1980, 44)

Par rapport à l'utilité sociale des acquis, l'école en tant que système de socialisation se trouve confrontée à la question de savoir dans quelle mesure les pratiques communicatives et discursives qu'elle intègre correspondent ou préparent aux pratiques sociales et contribuent ainsi à l'acquisition de la compétence à communiquer.

## 2.2 La classe de langue en tant que lieu institutionnel

L'acquisition en milieu scolaire est régie par un ensemble de contraintes institutionnelles spécifiques. La classe de langue ne constitue pas un lieu indépendant, analysable en tant qu'unité isolée. Elle est tout au contraire un ensemble hétérogène sur une toile de structures institutionnelles et interactionnelles mais aussi sociales, politiques et économiques. Son organisme dépend à la fois des acteurs sociaux qu'elle intègre (professeurs et élèves avec leurs identités et valeurs propres) et de l'organisation du système de formation qui l'intègre à son tour, voire du milieu social, culturel et politique (avec les valeurs correspondantes) qui l'entoure.

Quant à l'influence de l'environnement, les discussions sur la reproduction de normes d'une société à travers son système de formation sont bien connues<sup>4</sup>. La classe n'est pourtant pas réduite à être le produit d'un pur conditionnement. Loin de là, elle est également le lieu où se développe une dynamique propre, où sont créées, nourries, altérées des valeurs, négociés les statuts des participants et leurs comportements, (re-) structurés des modes d'insertion des individus. La classe prend sa forme d'existence au travers des pratiques et interactions quotidiennes qui médient les contraintes externes. D'où l'autonomie relative des sujets par rapport à l'institution<sup>5</sup>. D'où également la possibilité d'une décomposition partielle de

<sup>3</sup> voir p. ex. Klein (1989) et Ellis (1992) pour des vues d'ensemble.

<sup>4</sup> L'idée de la reproduction scolaire des valeurs socio-politiques est particulièrement soulignée par certains auteurs qu'on peut associer au courant de la pensée postmoderne. Lyotard remarque par exemple: "La vérité de l'énoncé et la compétence de l'énonciateur sont donc soumises à l'assentiment de la collectivité des égaux en compétence. Il faut donc former des égaux. La didactique assure cette reproduction." (1979, 45). Pour cette approche voir en particulier Aronowitz/Giroux (1991), Giroux (1988), Cherryholmes (1988) et aussi Foucault (1971). Voir sur le même sujet également Bourdieu/Passeron (1970) et Bourdieu (1982).

<sup>5</sup> Cherkaoui (1993) et Hesse/Savoie (1993) soulèvent dans ce contexte la notion d'*autogestion pédagogique* forgée par Georges Lapassade et le Groupe de Pédagogie institutionnelle en France dans les années 60/70. Se référant en particulier à René Lourau, Hesse/Savoie notent ceci: "En effet, dans toute classe, et bien avant que le maître n'arrive, il y a de l'organisation, chacun a une idée sur ce qu'il y a à faire. Le propre de l'autogestion pédagogique, c'est de mettre au jour cette organisation déjà là pour pouvoir contrôler collectivement cette puissance toujours disponible du lien social. Tout membre du groupe classe peut prendre part à son organisation" (op. cit., 27).

l'asymétrie caractéristique du rapport professeur-élèves. Ce rapport étant de nature dynamique, l'élève n'est pas démuné de moyens pour influencer sur la structure de relations et d'organisations en classe: retrait, comportement perturbateur, initiatives, négociations - autant de moyens de cogestion sont à sa disposition. L'élève est donc loin d'être exempt de responsabilité par rapport à la structure des (inter-) actions en classe!

Les deux lignes de conditionnement se rejoignent. Faisant partie des "institutions fortement culturelles" selon la terminologie de Bouchard (1988), la micro-culture scolaire - et donc la classe - est en effet conditionnée par des valeurs et des représentations de ces valeurs antérieures à elle, mais elle participe en même temps à la création de ces valeurs. Comme tout élément social, structurant et structurée à la fois, elle fait partie de la dynamique des représentations telle qu'elle est décrite par Moscovici (1976 et 1986, p. ex).

### 2.3 La représentation sociale en contexte scolaire

Pourquoi s'intéresser à la représentation sociale pour étudier l'acquisition d'une L2 en milieu scolaire?<sup>6</sup>

- Premièrement, la représentation sociale est une *modalité de connaissance*. La construction de savoirs - et donc d'acquis scolaires - repose sur la formation de représentations et leur restructuration à la base d'informations et/ou d'expériences nouvelles. " (...) à travers la dynamique de la représentation nous assistons à la construction sociale du réel" (Herzlich 1972, 312) - construction sociale, bien entendu, car la représentation sociale est toujours produit collectif.
- Deuxièmement, constituant des objets collectifs, les représentations sociales fonctionnent comme *marqueurs des rapports symboliques inter- et intra-groupes*. Elles reflètent la place de l'individu dans un groupe social, et donc aussi les places du professeur et de l'élève dans le système de formation. Par là, elles déterminent des facteurs contextuels cruciaux pour les activités discursives et les processus acquisitionnels. Simultanément, elles fournissent des normes de référence aidant à calculer les comportements socialement acceptables.

<sup>6</sup> La conception de la représentation sociale esquissée ici suit généralement la ligne entamée par les travaux de Moscovici (en particulier 1976; voir aussi 1986). Je me réfère en particulier à Doise (1986) et Palmonari/Doise (1986) pour le rapport entre représentations et rapports sociaux; à Apothéloz/Borel/Péquegnat (1984) pour une réflexion sur la représentation comme forme de connaissance et enfin à Herzlich (1972) pour les deux dimensions.

- Ces remarques mènent à la troisième caractéristique fondamentale des représentations sociales. Celles-ci *orientent les conduites des acteurs*. Elles mettent à disposition des schémas d'action aidant les acteurs à anticiper l'effet de leurs conduites et à les ajuster aux demandes situationnelles. Les comportements scolaires qui sont à la base des processus acquisitionnels ne font point exception à cette règle. En ce sens, les représentations ne sont pas conceptualisables uniquement en termes de normes et de contraintes. Elles impliquent également des savoir-faire et des choix stratégiques dans les conduites des acteurs.

L'ensemble des représentations est issu de trajectoires individuelles et de groupe. Il est basé sur des expériences et informations préalables. L'expérience dans le cadre du groupe scolaire peut être considérée comme facteur décisif dans la formation des représentations, voire des habitudes scolaires. En témoigne l'énoncé suivant d'un élève de dernière année de lycée:

Je pense qu'on est habitué. Pendant le temps scolaire on parle seulement le nécessaire avec les professeurs. Je ne sais pas comment c'est après la maturité, mais pendant les dix ans ou onze ans que je suis à l'école j'ai toujours fait la même chose. Pendant les cours on parle avec les professeurs, et puis ils parlent entre eux et nous parlons entre nous. (il4c1)

Cet exemple renvoie au fait que l'expérience interactionnelle d'un apprenant a un effet structurant important sur ses conduites interactives en classe. Représentations et habitudes modulent les attentes réciproques des professeurs et les élèves. Ils constituent des générateurs de schémas d'actions scolaires déterminant les conduites individuelles<sup>7</sup> (et, éventuellement, des comportements-types ritualisés) et leur acceptabilité. Ces schémas permettent aux acteurs de participer au groupe scolaire.

Les représentations au sein de ce groupe constituent des fondements et des moyens de réglage du monde institutionnel scolaire. Car, comme le signalent Berger/Luckmann,

L'institutionnalisation se manifeste chaque fois que des classes d'acteurs effectuent une typification réciproque d'actions habituelles. En d'autres termes, chacune de ces typifications est une institution. (1986, 78)

A l'école, des comportements-types sont régulièrement liés à des types d'activités particulières. Dans le travail en groupe, par exemple, émerge systématiquement l'habitude scolaire de parler en suisse allemand dès que la parole cesse d'être publique. Cette habitude est difficile à rompre et n'a rien à voir avec d'éventuelles difficultés à s'exprimer en L2. Elle fait partie des représentations que les acteurs se font des règles de conduite et de leur acceptabilité. En témoigne l'exemple suivant: Des lycéens en sixième année de français travaillent en groupes sur Les jeux

<sup>7</sup> La notion d'*habitus* telle qu'elle est utilisée par Pierre Bourdieu peut être rapprochée des représentations ainsi conceptualisées: "L'*habitus*, système de dispositions acquises par l'apprentissage implicite ou explicite et qui fonctionne comme un système de schèmes générateurs, est générateur de stratégies (...)" (Bourdieu 1984, 119/120). On peut pourtant se demander avec Vion (1992) si dans la notion d'*habitus* il y a reconnaissance d'un effet diversifié du système sur les sujets et d'une certaine initiative d'action de ces sujets.

sont faits de Jean-Paul Sartre. Suite à une intervention de l'enquêtrice qui enregistre les activités en classe, un élève remarque: "unter enander schwätze mir nie französisch" (entre nous on ne parle jamais français); un autre ajoute: "uf französisch chunt das gar nit" (ça sort pas du tout en français) (in2bI, l. 183-187). La suite du travail en groupes se déroule pourtant en grande partie en français. Cet exemple montre que s'ils font un effort, les élèves sont bien capables de s'entretenir en français. L'habitude de parler suisse allemand est rompue dans ce cas grâce à une prise de conscience (momentanée peut-être) de la part des élèves par rapport à leurs pratiques. Les représentations qu'ils ont de leur (in-) capacité de discuter en français sont contestées par la pratique même.

En termes généraux, le contrat didactique en classe est l'objet des représentations des acteurs. Ces représentations fondent la réglementation de l'interaction pédagogique. Elles fournissent aux acteurs des repères essentiels de la situation d'enseignement (définition des rôles, des places, des attentes générales) leur permettant d'agir conformément aux exigences de la situation. Ces actions contribuent à leur tour à la construction des représentations. Représentations sociales et conduites interactionnelles constituent ainsi deux dynamiques entremêlées participant à l'élaboration des comportements humains et à la construction de la réalité sociale:

La représentation sociale, parce qu'elle est un processus de construction du réel, agit simultanément sur le stimulus et sur la réponse. (Herzlich 1972, 304)

Autrement dit, les représentations sociales qui déterminent des conduites dans l'interaction sont elles-mêmes influencées par ces interactions.

### 3. Types de représentations en classe et acquisition d'une L2

#### 3.1 Les représentations pédagogique-institutionnelles

Les représentations pédagogique-institutionnelles constituent un cadrage général par rapport aux activités des professeurs et les élèves. Il s'agit de représentations relatives aux rôles institutionnels (avec les ensembles de droits et d'obligations qu'elles comportent) et les règles de comportement spécifiques de l'institution scolaire. Font également partie de ce type les représentations relatives aux facteurs contribuant à la réussite scolaire. Ces représentations déterminent pour le contexte scolaire ce qui est "bien vu". Fournissant des schèmes d'action, elles fonctionnent comme règles tacites; elles agissent comme normes d'acceptabilité institutionnelle. En tant que guides d'auto- et d'hétéro-évaluation, elles contribuent au réglage, à l'institutionnalisation et à la ritualisation de l'interaction.

Les représentations pédagogique-institutionnelles reposent sur la transmission explicite (règlements scolaires, discours du professeur, etc.) ou implicite (expériences et habitudes scolaires) de valeurs pédagogiques et institutionnelles. Elles sont un foyer important pour le maintien des normes scolaires dans la mesure où elles résultent en grande partie d'activités de contrôle - et résultent *en* des activités de contrôle (auto- et

hétéro-contrôle). Le système de sanctions mis en oeuvre par le professeur (réprimandes, corrections, louanges et avant tout les notes) et dont les règles sont en partie déterminées par les instances supérieures, est l'instrument privilégié du contrôle scolaire. Des éléments très subtils font partie de ce réglage: la distribution de l'attention du professeur parmi les élèves, l'intérêt de la part des élèves, des façons de regarder, de sourire, de réagir; tous ces éléments peuvent fonctionner comme indices d'évaluations réciproques. Ces activités sont interprétables par les interactants parce qu'en partie fortement ritualisées (socialement et/ou institutionnellement) - ce qui n'exclut point d'interprétations déviantes. De là leur effet normatif: guides d'action, elles fonctionnent comme directives sélectionnant des comportements appropriés et inappropriés à tous les niveaux de l'action: "il faut arriver à l'heure"; "'garage' est un mot masculin"; "le prof est censé ..."; "le rôle de l'élève consiste à ...". Le système de directives largement implicites fonctionne justement parce qu'il est l'objet des représentations des acteurs qui le subissent, l'actualisent et le perpétuent dans leurs pratiques.

Ce fonctionnement ne constitue cependant pas un principe pragmatique qui régirait tout comportement en classe. Une telle conception reviendrait à négliger la dimension stratégique en jeu dans le contexte des représentations. De plus, le désir de réussite est individuel, varie selon les situations et l'origine socio-culturelle et est concurrencé par d'autres désirs. Pour ne donner qu'un exemple, ce qu'on pourrait appeler le "principe d'économie" agit certainement contre le premier principe: réussir - oui - mais avec le moindre effort possible; et là encore ce sont des représentations qui déterminent la distribution des efforts individuels et les stratégies mises en oeuvre!

En effet, la nature dynamique des représentations permet une marge de liberté pour les interactants. Ceux-ci effectuent des réajustements de leurs schémas d'action selon leurs besoins. Ainsi, lors de confrontations de schémas d'action conflictuels, on observe régulièrement dans le corpus étudié ici des négociations interactives. Une telle gestion commune de l'activité discursive par le professeur et les élèves se fait par le biais d'un travail d'adaptations réciproques.

Enfin, sur la base des représentations issues de pratiques scolaires, professeurs et élèves forment des attentes réciproques. C'est dans le contexte de ces *représentations-attentes-directives* que sont acceptés et choisis les objets et les modes d'enseignement, que l'interaction pédagogique fonctionne, que des règles de comportement s'installent et que les interactants trouvent leur place dans l'institution. Les représentations pédagogico-institutionnelles, y compris les éléments du système d'évaluation, fonctionnent ainsi comme instances de sélection qui créent et reproduisent des images de ce qui est scolairement efficace, acceptable ou utile. Face à cette construction perpétuelle de valeurs surgissent les questions suivantes:

- a) quels sont les *objets* d'enseignement pédagogico-institutionnellement valorisés?
  - contenus des cours, importance respective des matières
  - aspects formel vs fonctionnel de la langue

- langue parlée vs langue écrite
  - domaine de référence français vs francophone, etc.
- b) quels sont les *conduites* valorisées?
- nature des initiatives de la part des élèves
  - cogestion des tâches et des thèmes
  - degré d'autonomie des élèves, etc.
- c) quels sont les *moyens* d'enseignement perçus comme pédagogiquement efficaces et donc valorisés?
- matériel authentique
  - types d'organisations conversationnelles
  - types de tâche et degré de guidage par le professeur, etc.
- d) quels sont les types de *compétences* valorisés?
- compétence orale vs écrite
  - compétence formelle vs compétence d'usage, etc.

Outre la question du rapport entre les représentations et les valorisations effectives, ces éléments renvoient aux deux paramètres évaluatifs formulés ci-dessus: l'*efficacité* *acquisitionnelle* et l'*utilité sociale* des éléments valorisés.

Dans la mesure où les représentations pédagogique-institutionnelles définissent les rôles des acteurs et leurs modes de participation à l'interaction, elles façonnent l'ensemble des comportements en classe. Ce type de représentations constitue par conséquent un cadrage général dont font partie d'autres types plus particulièrement liés aux activités langagières qui servent de support aux processus acquisitionnels en classe de langue. Les paramètres évaluatifs formulés ci-dessus sont donc également pertinents pour ces types plus spécifiques.

### 3.2 Les représentations métadiscursives et métacommunicatives

Des valeurs relatives aux pratiques communicatives et discursives font l'objet de représentations des acteurs. Ces pratiques, qu'elles soient orales ou écrites, sont en partie fortement ritualisées dans nos systèmes de formation. Et non seulement là, mais dans le système social en général, comme le souligne Foucault:

L'échange et la communication sont des figures positives qui jouent à l'intérieur de systèmes complexes de restriction; et ils ne sauraient sans doute fonctionner indépendamment de ceux-ci. La forme la plus superficielle et la plus visible de ces systèmes de restriction est constituée par ce qu'on peut regrouper sous le nom de rituel (...) (1971, 40)

Chaque institution, chaque situation même, crée ces propres valeurs relatives à la production discursive en général et à l'interaction communicative en particulier<sup>8</sup>.

L'activité discursive dans le cadre scolaire obéit à certaines régularités spécifiques qui la distinguent de celles d'autres contextes. J'entends par *représentations métadiscursives* des représentations se référant à la gestion des divers types de discours et par *représentations métacommunicatives* celles sur la gestion de l'interaction. Les deux sont évidemment interdépendants, comme les *compétences discursive et communicative*.

### 3.2.1 Les représentations métadiscursives

Pour l'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie, parler constitue une manifestation de structures d'action. De récentes approches du discours se référant à la théorie de l'action insistent, en actualisant des conceptions bakhtiniennes, sur la dépendance du type de discours par rapport à son contexte d'action:

Dans son sens le plus large, la notion de discours désigne en effet la forme d'organisation particulière que prennent les productions langagières en fonction du genre d'activité humaine auxquelles elles s'intègrent. (Bronckart 1993, 18)

Du point de vue d'une conception sociale du sujet, le discours constitue une activité langagière articulée à diverses formes d'action humaine. L'action humaine dépend de l'interprétation de la situation par l'acteur. Cette interprétation repose sur la représentation et l'évaluation du contexte d'action. Comme le formule Bange, "ce sont les représentations plus ou moins vraisemblables qui nous font agir" (1992, 97). Bange argumente que si le discours est action et toujours en contexte, la forme de ce discours (et le type discursif) est fonction de la représentation de la tâche à accomplir par ce discours<sup>9</sup>. Les discours sont donc structurés à partir de représentations de leur contexte de production<sup>10</sup>.

<sup>8</sup> Dans la terminologie de Bourdieu, le lieu classe constituerait un "marché linguistique" qui crée sa langue légitime selon la formule "habitus linguistique + marché linguistique = expression linguistique, discours" (1984, 121), l'habitus linguistique comportant les compétences linguistique et sociale. "L'anticipation des sanctions du marché contribue à déterminer la production du discours. Cette anticipation, qui n'a rien d'un calcul conscient, est le fait de l'habitus linguistique qui, étant le produit d'un rapport primordial et prolongé aux lois d'un certain marché, tend à fonctionner comme un sens de l'acceptabilité et de la valeur probables de ses propres productions linguistiques et de celles des autres sur les différents marchés." (Bourdieu 1984, 75)

<sup>9</sup> Bange (1992) insiste également sur le rapport entre représentation sociale et schéma d'action (organisation active de l'expérience ultérieure), notion reprise de Kallmeyer/Schütze (1977) que l'auteur intègre dans une perspective plus interactive. Cf. également Bronckart (1991) sur le rapport entre forme du discours et tâche à accomplir par ce discours.

<sup>10</sup> La dépendance entre représentations et structures discursives est réciproque: les formes ou types de discours sont influencés par les représentations que les acteurs se font du contexte de communication, de la tâche à accomplir, du but, de leurs rôles, etc. D'autre part, les représentations s'élaborent à travers les discours. Voir à ce sujet la notion de schématisation discursive, définie comme actualisation des représentations dans le discours dans Apothéloz/Grize (1987) et Apothéloz/Borel/Péquignat (1984).

Pour le contexte scolaire, ceci signifie que l'activité scolaire de production langagière dépend de l'(inter-)action et des tâches scolaires ainsi que de la représentation que les acteurs se font de celles-ci. Cette représentation faisant partie des représentations pédagogique-institutionnelles, l'activité discursive est sous l'influence de la représentation de l'espace scolaire - du marché (discursif) scolaire - en général et des contrats institutionnels qui le régissent. Plus particulièrement, *le traitement discursif des objets langagiers à acquérir, puisqu'il prend lieu dans le discours, dépend du type d'interaction en cours, et, par là, de représentations d'ordre contextuel*. Processus d'acquisition et espace discursif scolaire sont étroitement liés.

On peut effectivement observer que le type de tâche scolaire détermine le choix des formes discursives produites par les élèves. A la base d'observations de la pratique discursive en classe, on peut par exemple possible opposer les deux types de tâches suivants:

- 'prendre position dans un débat'
- vs
- 'répondre aux questions sur le contenu d'une lecture'

Ces tâches peuvent se résumer comme suit:

*Efficacité acquisitionnelle*: Le premier type de tâche semble entraîner des conditions discursives favorables à l'acquisition de la compétence à communiquer. On y observe un engagement conversationnel important de la part des apprenants. La complexité de leur production correspond au niveau de leurs compétences. L'activité discursive des apprenants implique un effort cognitif important et une programmation soignée de la production pour assurer l'auto- et l'hétéro-enchaînement de leur discours. Le second type de tâche n'incite par contre qu'à une production rudimentaire de la part des élèves et ne sollicite que très superficiellement leur compétence au niveau de la production (la compétence réceptive pouvant toutefois jouer un rôle important).

*Rapport scolaire-social*: Le débat stimule l'effort social et l'engagement conversationnel: il s'agit pour les élèves de prendre position, d'argumenter, d'enchaîner sur le dit des autres dans une situation de polylogue complexe. Ils sont amenés à effectuer des activités discursives mettant en jeu des composantes cruciales de la compétence communicative. Lors de l'activité de questionnement sur la lecture, par contre, l'interaction semble se dérouler selon un jeu mécanique de questions et de réponses. Il manque un véritable enjeu communicatif, puisque les élèves sont amenés à fournir des informations connues d'avance. L'interaction est réduite à la fonction de contrôle par le professeur et à une logique purement scolaire.

Il existe donc un lien important entre types de tâches et types d'activités discursives. Différentes tâches incitent les élèves à puiser à un degré variable dans leurs répertoires linguistique et discursif. De plus, elles impliquent des enjeux communicatifs plus ouverts, respectivement moins ouverts vers l'emploi social et pragmatique de la langue. A ceci s'ajoute que les habitudes selon lesquelles sont

accomplis divers types de tâches contribuent à des modes de réalisation des activités correspondantes plus/moins réguliers, plus/moins ritualisés.

Il s'ensuit qu'en classe de langue, certains types de discours s'établissent comme plus "normaux", plus attendus que d'autres. Les premiers s'intègrent mieux à la représentation des tâches scolaires à accomplir et des conduites scolairement appropriées. Ce qui est en jeu ici est la notion de valeur scolaire: la pratique scolaire filtre certains types de discours comme plus appropriés que d'autres. Par rapport aux usages discursifs sociaux y a-t-il des lacunes en classe?

Un autre problème s'avère important dans le contexte des représentations métadiscursives. "De l'école comme conservatrice et productrice de genres" - tel est le titre par lequel Coste aborde le sujet en question (Coste 1991, 77). Selon l'auteur, l'école fournit aux élèves des représentations spécifiques de ce qu'est un genre textuel: commentaire composé, explication de texte, dissertation - tous sont des types de productions textuelles fortement réglementés par le contexte scolaire; la description, le récit, la rédaction y prennent une forme standard spécifiquement scolaire; et le dialogue dans les manuels, ajoute Coste, n'est qu'un artefact "fortement homogénéisé":

Formatés, homogènes et réglés, les textes pour la classe renvoient à des classes de textes scolaires lentement et durablement établis mais n'entretiennent, au mieux, que des rapports de réduction, de simulation, de stylisation ou d'idéalisation avec les textes laissés hors classe, plus diversifiés et plus hétérogènes. (...) De tels brouillages et gommages n'apparaissent que parce que les enfants formés par l'école construisent des représentations de ce qu'est un texte et de ce que peut être un genre ou un type de texte. (op. cit., 79)

Cette tendance à l'uniformisation de certains genres transparait par moment clairement dans la conversation en classe. Dans un cours de sixième année de français l'enseignante introduit une discussion de lecture de la façon suivante: "Vous vous rappelez? Résumé: pas de discours directe, pas d'imparfait et cetera, donc ça se fait au présent" (in2bI, 1. 30/31). Une telle directive définit le type de discours "résumé" de façon normative et homogène. Or, dans la pratique, les genres discursifs sont loin d'être des blocs monolithiques.

Genres scolaires et genres sociaux s'opposent-ils donc? Le processus de socialisation des élèves risque-t-il de se limiter à un processus de scolarisation qui les rend aptes aux normes scolaires en négligeant les règles sociales des pratiques langagières? Ce danger existe certes, comme le montre l'exemple qui vient d'être cité. L'observation des leçons de conversation auxquelles je me réfère ici ne confirme cependant pas cette impasse. En règle générale, la pratique en classe, du moins en ce qui concerne le secondaire supérieur, semble plutôt favoriser une représentation diversifiée des activités discursives.

### 3.2.2 Les représentations métacommunicatives

En ce qui concerne plus particulièrement les échanges communicatifs, la représentation des rôles locutifs et des places énonciatives des interactants s'ajoute aux considérations relatives aux formes des discours. Ces éléments relèvent des représentations métacommunicatives qui portent sur les droits et obligations des interlocuteurs, les attentes, les prises d'initiative conversationnelle ou thématique, etc. Ces représentations se réfèrent aux conditions d'usage des formes langagières dans l'interaction communicative. BOUCHARD (1988) parle dans ce contexte de "schémas communicatifs dominants".

Dans l'enseignement du FL2, qui devrait être enseignement des formes *et* des usages langagiers, la verbalisation de représentations métacommunicatives est pratiquement absente. Ni la communication en classe, ni celle en contexte naturel ne font l'objet de réflexions explicites systématiques. Tout est relégué à l'établissement de représentations fondées sur les habitudes scolaires tacites d'interaction communicative et des modèles de dialogues "authentiques" tels qu'ils sont proposés dans les manuels. En classe, le réglage énonciatif entre professeur et élèves - qui parle quand, à qui, de quelle manière - est déterminé par des habitudes interactionnelles. Ces habitudes scolaires risquent d'aboutir à des interactions spécifiquement scolaires, normées et fortement ritualisées. Certains professeurs sont pourtant conscients de ce fait. Dans le corpus discuté ici, on observe un effort constant de leur part pour rompre des représentations figées existantes.

Tel est le cas par exemple lorsque un professeur prie les élèves de ne pas lever la main lors d'un débat (il3bII). Tout en tentant de rompre une des règles scolaires les plus typiques, le professeur renvoie à une représentation sous-jacente habituelle de cette même règle. De même, lorsqu'un autre professeur remarque "je vais une fois vous laisser à vous la parole" (in2eI, l. 1-21), il se réfère implicitement à un schéma communicatif dominant en situation scolaire - c'est le professeur qui parle et les élèves qui écoutent - pour le repousser momentanément. L'élève qui répond à la remarque du professeur après un silence "demandez-moi quelque chose" ne fait alors que réaffirmer une autre représentation du schéma d'action habituel en classe. Dans une autre classe encore, le professeur affirme: "c'est à vous de parler"; "je vais me taire" (in2bIb, l. 31/37). Paradoxalement, entre les deux énoncés il y a tout un flot de paroles de la part du professeur.

Les habitudes conversationnelles et les règles qu'elles instaurent sont liées à la nature asymétrique de la situation didactique. Or cette asymétrie, avec les règles de conduites réciproques qu'elle implique, peut parfois agir à l'encontre de l'efficacité acquisitionnelle. Dans le corpus étudié ici, plus le cadre conversationnel est rigide et déterminé par le professeur, moins il semble stimuler une activité discursive complexe de la part des élèves et un investissement cognitif important (au niveau de la production). Dans ce contexte, les conversations organisées en tour de table, par exemple, où le professeur prédétermine de façon rigide la structure organisationnelle de l'échange et qui se déroulent sur un mode plus itératif que dialogal, contrastent avec

les débats où l'on observe une gestion thématique commune et une activité discursive complexe de la part des élèves.

A cela s'ajoute un autre effet important d'un maniement inapproprié de l'asymétrie. En classe de langue, nous observons parfois des échanges "communicatifs" dont la fonction est visiblement d'inciter la production de formes langagières et non pas l'échange communicatif. Dans ces cas, la fonction de contrôle l'emporte sur celle d'intercompréhension. De telles échanges sont limités à une logique scolaire, sans tenir compte de la logique sociale de l'interaction communicative. Avant tout, elles n'incitent pas les apprenants à l'engagement conversationnel. Du point de vue de la production des élèves, elles ne semblent donc pas constituer un espace discursif favorisant l'acquisition de la compétence communicative en langue étrangère.

Les remarques précédentes m'amènent à soulever deux complexes de problèmes qui répondent à la double interrogation de base formulée ci-dessus (cf. 1.). Ces problèmes ont trait à la compétence communicative et à son acquisition:

*Utilité sociale: communications scolaires vs communications sociales?* La sélection scolaire de l'acceptabilité se fait-elle exclusivement sur la base de normes scolaires ou intègre-t-elle systématiquement des normes sociales? Les habitudes communicatives en classe de L2 tiennent-elles compte des règles d'usage en contexte social? De ce point de vue, la pratique langagière en classe crée-t-elle une image formelle ou fonctionnelle de la langue à acquérir?

*Efficacité acquisitionnelle:* Dans quelle mesure la conception scolaire de l'interaction communicative permet-elle l'instauration d'un espace communicatif confrontant les élèves à des besoins communicatifs réels, les motivant à prêter attention et à s'engager - explicitement par la parole ou tacitement dans leur esprit?

### 3.3 Discours, compétences et logique des usages langagiers

Si le discours suppose un enracinement situationnel, alors la compétence discursive est fortement contextuelle. En classe de langue, cette compétence est en quelque sorte 'institutionnelle' dans la mesure où elle est conditionnée par la micro-culture scolaire. Selon Bourdieu, "la valeur d'une compétence particulière dépend du marché particulier sur lequel elle est mise en oeuvre" (1984, 125)<sup>11</sup>. La question qui se pose alors est celle de savoir si la nature du marché scolaire est apte à favoriser le développement de compétences qui ont une valeur importante sur le marché extra scolaire également.

Un bref exemple servira d'illustration du rapport entre les utilités scolaire et sociale des pratiques et des acquis. En contexte scolaire, la question de savoir si un élément langagier est correct ou faux peut ne pas relever des représentations métalinguistiques mais de celles sur l'institution: le principe pragmatique de la réussite

11 voir note 8 ici-même.

d'un acte de communication peut être contrôlé par le principe scolaire d'une exactitude formelle hautement normative. "Dès lors on peut se demander si l'ordre métalinguistique de la classe est le même que celui existant à l'extérieur de la classe", comme l'exprime Cicurel (1982, 177). Souvent, l'exigence d'*efficacité scolaire* (fonction didactique du discours métalinguistique) en milieu institutionnel s'oppose à l'exigence d'*efficacité communicative* (intercompréhension) en milieu naturel. Pertinence scolaire et pertinence sociale peuvent diverger!

Ces remarques aboutissent aux questions suivantes: quelles sont les compétences langagières requises dans les activités en classe et aux examens et comment peut-on rendre les pratiques et modalités d'évaluation compatibles avec les besoins de l'apprenant et avec un enseignement qui incite l'engagement de l'apprenant? Ce qui revient à confronter l'efficacité scolaire à l'utilité sociale et la norme formelle à la pragmatique communicative.

Il n'est pourtant pas approprié de concevoir l'espace scolaire et l'espace social en termes d'une dichotomie rigide. Tout d'abord l'institution ne s'oppose pas à la société; elle fait partie de la réalité de cette société. Ensuite, il ne s'agit pas de plaider pour un espace scolaire imitant les conditions d'acquisition en milieu naturel. L'expérience a suffisamment montré que de telles procédures sont vouées à l'échec. Il s'agit par contre de soutenir que l'espace scolaire doit s'interroger davantage sur les *logiques des usages langagiers* sociaux et ses propres logiques. C'est à cette condition que l'action pédagogique, qui est une sorte d'action sociale, pourrait profiter du potentiel d'authenticité discursive et communicative propre à l'école.

#### 4. Conclusion

Le présent article a tenté de montrer que l'acquisition d'une L2 en contexte scolaire se situe à un carrefour de représentations. Celles-ci portent sur les contrats institutionnels, didactiques et interactionnels à l'oeuvre en classe et sur la langue et ses emplois tels que ces éléments sont actualisés en contexte scolaire. Si les représentations de la pratique langagière et de la situation interactive en classe ainsi que du cadrage institutionnel structurent l'espace discursif scolaire et dirigent le choix des activités discursives, elles déterminent par là-même les processus et objets d'apprentissage. Face à ces constatations, une interrogation sur la nature de l'espace discursif scolaire s'impose comme étant d'importance fondamentale.

Quel rôle peut jouer la recherche linguistique dans ce contexte? Face à la complexité des pratiques langagières en classe, elle ne peut contribuer à une optimisation du cadrage acquisitionnel qu'en prenant en considération l'espace institutionnel et social des interactions en classe, en analysant les modes de réalisation du discours entre professeurs et élèves. Cette perspective permet d'aborder l'acquisition du FL2 par le biais des questions suivantes:

- Les conventions de participation des apprenants dans les activités pédagogiques, les positions énonciatives qu'ils peuvent prendre, les activités qu'ils peuvent effectuer, favorisent-elles la mise en oeuvre de processus acquisitionnels? Laissent-elles la place pour une réflexion métapragmatique à côté de celle métalinguistique? Incitent-elles le questionnement de l'apprenant? Et les types de relations pédagogiques entre apprenants et professeurs le font-ils?
- Y a-t-il la possibilité de transfert de valeurs et de pratiques scolaires et sociales?
- Enfin, la constellation des représentations issues de pratiques scolaires permet-elle à l'apprenant de se concevoir comme acteur social prenant en mains son apprentissage et d'être préparé à la continuation en situation naturelle de cet apprentissage?

Cet article avait pour but ni d'évaluer les pratiques en classe ni de présenter des voies d'optimisation de ces pratiques. Il s'est simplement proposé de soulever, à partir d'une orientation vers les représentations dans le contexte scolaire, certaines questions par rapport à l'acquisition d'une langue en ce milieu. A la base des observations faites, il semble de première importance de trouver des méthodologies pour déconstruire les images figées de l'interaction pédagogique. Une telle voie, certes déjà entamée, devrait être approfondie du côté de la recherche, de celui des instances supérieures et, avant tout, de celui des professeurs eux-mêmes. La recherche, quant à elle, ne peut pas agir seule. L'activité réflexive des professeurs est indispensable. La recherche peut peut-être préparer le terrain en dévoilant les mécanismes de création de représentations et de valeurs en milieu scolaire et ainsi contribuer au potentiel d'une pédagogie qui mène à une éducation critique et réflexive. Ceci ne semble pourtant possible qu'à condition que les infrastructures scolaires et scientifiques favorisent l'échange entre la recherche et la pratique.

## BIBLIOGRAPHIE

- APOTHÉLOZ, Denis/ BOREL, Marie-Jeanne/ PÉQUEGNAT Catherine (1984): "Discours et raisonnement". in: Grize, Jean-Blaise, ed. *Sémiologie du raisonnement*. Bern, Francfort s. M., New York; Lang. 1-53.
- APOTHÉLOZ, Denis/ GRIZE, Jean-Blaise (1987): "Langage, processus cognitifs et genèse de la communication". in: *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques, Université de Neuchâtel*. 54.
- ARONOWITZ, Stanley/ GIROUX, Henry A. (1991): *Postmodern Education. Politics, Culture and Social Criticism*. Minneapolis, Oxford; University of Minnesota Press.

- BANGE, Pierre (1992): *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*. Paris; Hatier.
- BERGER, Peter/ LUCKMANN, Thomas (1986): *La construction sociale de la réalité*. Paris; Minuit.
- BOUCHARD, Robert (1988): "Pour une didactique biculturelle des discours". in: *TRIANGLE 7: Interkulturelle Kommunikation und Fremdsprachenlernen*. Aupelf, The British Council, Goethe Institut; Didier Erudition. 59-69.
- BOURDIEU, Pierre (1982): *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris; Fayard.
- BOURDIEU, Pierre (1984): *Questions de sociologie*. Paris; Minuit.
- BOURDIEU, Pierre/ PASSERON, Jean-Claude (1970): *La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris; Minuit.
- BRONCKART, Jean-Paul (1991): "Perspectives et limites d'une diversification de l'enseignement du français". in: *ELA*. 83: 65-74.
- CHERKAOUI, Mohamed (1993): *Sociologie de l'éducation*. Paris; PUF, Que sais-je? (1ère édition 1986)
- CHERRYHOLMES, Cleo (1988): *Power and Criticism*. New York, London; Teachers' College Press.
- CICUREL, Francine (1982): "Métalangage et activités de classe". in: *Enrages*. 8/9: 169-178.
- COSTE, Daniel (1991): "Genres de textes et modes discursifs dans l'enseignement/apprentissage des langues". in: *ELA*. 83: 75-88.
- DAUSENDSCHÖN-GAY, Ulrich/ GÜLICH, Elisabeth/ KRAFFT, Ulrich, eds. (1991): *Linguistische Interaktionsanalyse*. Tübingen; Niemeyer.
- DOISE, Willem (1986): "Les représentations sociales: définition du concept". in: Doise, Willem/ Palmonari, Augusto, dir. 81-94.
- DOISE, Willem/ PALMONARI, Augusto, dir. (1986): *L'étude des représentations sociales*. Lausanne; Delachaux & Niestlé.
- ELLIS, Rod (1992): *Second language acquisition and language pedagogy*. Clevedon; Multilingual Matters.
- FOUCAULT, Michel (1971): *L'ordre du discours*. Paris; Gallimard.
- GIROUX, Henry A. (1988): *Teachers as Intellectuals. Toward a Critical Pedagogy of Learning*. New York, Westport, London; Bergin & Garvey.
- GÜLICH, Elisabeth (1991): "Pour une ethnométhodologie linguistique: description de séquence conversationnelles explicatives". in: Dausendschön-Gay, Ulrich et al., eds. 325-372.
- HERZLICH, Claudine (1972): "La représentation sociale". in: Moscovici, Serge, ed. *Introduction à la psychologie sociale*. Paris; Larousse. 303-323.

- HESS, Rémi/ SAVOYE, Antoine (1993): *L'analyse institutionnelle*. Paris; PUF, Que sais-je? (1ère édition 1981)
- KLEIN, Wolfgang (1989): *L'acquisition d'une langue étrangère*. Paris; Armand Colin.
- LYOTARD, François (1979): *La condition postmoderne*. Paris; Minuit.
- MOSCOVICI, Serge (1976): *La psychanalyse. Son image et son public*. Paris; PUF. (2e édition)
- MOSCOVICI, Serge (1986): "L'ère des représentations sociales". in: Doise, Willem/ Palmonari, Augusto, dir. 34-79.
- PALMONARI, Augusto/ DOISE, Willem (1986): "Caractéristiques des représentations sociales". in: Doise, Willem/ Palmonari, Augusto, dir. 11-33.
- PORCHER, Louis (1980): *Interrogations sur les besoins langagiers en contextes scolaires*. Strasbourg; Conseil de l'Europe.
- RICHTERICH, René (1985): *Besoins langagiers et objectifs d'apprentissage*. Paris; Hachette.
- VION, Robert (1994): *La communication verbale. Analyse des interactions*. Paris; Hachette.

Dans la même série:

**ARBA 1:**

Georges Lüdi & Claude-Anne Zuber (éds.): *Contributions aux 4èmes rencontres régionales de linguistique, Bâle 14-15 septembre 1992* (juin 1993)

**ARBA 2:**

Simona Pekarek: *Gestion des rôles et comportement interactif verbal dans l'interview semi-directive de recherche* (février 1994)

**ARBA 3:**

*Linguistique et modèles cognitifs. Actes de l'école d'été, Sion 6-10 septembre 1993* (juin 1995)

**ARBA 4:**

Germán Colón, Tobias Brandenberger & Marco Kunz (eds.): *La novela española moderna, Actas de las Jornadas Hispánicas 1993 - Basilea, 12 a 13 de noviembre de 1993* (junio de 1994)

**ARBA 6:**

Rita Franceschini: *La metacomunicazione: forme e funzioni nel discorso* (ottobre 1994)



- BURGER, Harald, BUHOFER Annelies. Phraseologismen im Urteil von Sprecherinnen und Sprechern. In: Sandig, Barbara (Hrsg.). *Europhras* Saarbrücken 1992. (Im Druck).
- DOBROVOL'SKIJ, Dimitrij. *Phraseologie als Objekt der Universalienlinguistik*. Leipzig 1988.
- DOBROVOL'SKIJ, Dimitrij. Phraseologie und sprachliches Weltbild. In: Földes, Csaba (Hrsg.). *Deutsche Phraseologie in Sprachsystem und Sprachverwendung*. Wien 1992, 171 - 195.
- DURCO, Peter. *Probleme der allgemeinen und kontrastiven Phraseologie. "Am Beispiel Deutsch und Slowakisch"*. Heidelberg 1994.
- GIBBS, Raymond. On the Process of Understanding Idioms. In: *Journal of Psycholinguistic Research* Vol 14, No. 5 (1985) 465 - 472.
- GIBBS, Raymond. Linguistic factors in children's understanding of idioms. In: *Journal of Child Language* 14 (1987) 569 - 586.
- GIBBS, Raymond, NAYAK, Nandini P., CUTTING, Cooper. How to Kick the Bucket and Not Decompose: Analyzability and Idiom Processing. In: *Journal of Memory and Language* 28 (1989) 576 - 593.
- GRÉCIANO, Gertrud. *Signification et Denotation en Allemand. La Semantique des Expressions Idiomaticues*. Paris 1983.
- HÄCKI BUHOFER, Annelies, BURGER, Harald. Gehören Redewendungen zum heutigen Deutsch? In: *Fremdsprachen Lehren und Lernen* (1992) 11 - 32.
- HÄCKI BUHOFER, Annelies. Sprache — gesehen mit den Augen von Laien. In: Klotz, Peter, Sieber, Peter (Hrsg.). *Vierlei Deutsch. Umgang mit Sprachvarietäten in der Schule*. Stuttgart 1993, 204 - 213.
- HÄCKI BUHOFER, Annelies. Psycholinguistik der Phraseologie. Zum Stand der Forschung. In: Durco, Peter et al. (Hrsg.): *Papers for the 2nd International Conference on Phraseology "Phraseology in Education, Culture and Science"*. Nitra 1992. (Im Druck a).
- HÄCKI BUHOFER, Annelies. Namen in phraseologischen Wendungen. In: *Namenforschung I*. (Handbücher der Sprach- und Kommunikationswissenschaft). (Im Druck b)
- KOLLER, Werner. *Redensarten. Linguistische Aspekte, Vorkommensanalysen, Sprachspiel*. Tübingen 1977.
- KÜHN, Peter. Phraseologismen: Sprachhandlungstheoretische Einordnung und Beschreibung. In: Burger, Harald, Zett, Robert (Hrsg.). *Aktuelle Probleme der Phraseologie*. Bern 1987, 121 - 137.
- LABOV, William. The Boundaries of Words and Their Meanings. In: Bailey, C., Shuy, R. (eds.). *New Ways of Analyzing Variation in English*. Washington: Georgetown University Press 1973, 340 - 373.